

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

SOMMAIRE

<i>Recherche de la liberté</i>	Roger DUHAMEL	3
<i>Le problème nègre aux États-Unis</i>	Michel BRUNET	6
<i>Hommage à Augustin Frigon</i>	Mgr Olivier MAURAUULT	29
<i>Pays Basque et Canada</i>	Claude de BONNAULT	33
<i>Quatre sonnets tendres</i>	Alain VERVAL	37
<i>L'arétè chez les Grecs et notre monde moderne</i>	Paul-E. LORTIE	39
<i>Hommage à Gustave Cohen</i>	Louis-Marcel RAYMOND	63
<i>Courrier des lettres</i>	Roger DUHAMEL	69
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	106

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

Les Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

Président	Dr Origène Dufresne	4120 est, rue Ontario	FR. 3151
1er vice-président	Dr Victorien Dubé	3429 Drummond	H.. 1052
2e vice-président	M. Roger Bordeleau	3423 rue St-Denis	PL. 8834
Secrétaire	Me G.-Henri Séguin	625 ouest, Dorchester	UN6-1082
Trésorier	M. Paul Huot	Université de Montréal	loc. 10
Directeur de la revue	M. Roger Duhamel	4115 ave. Marlowe, N.D.G.	DE. 8878-FA. 1171
Prés. sortant de charge.	M. Ignace Brouillet	1430 rue St-Denis	MA. 5311

Représentants des Facultés et Ecoles

AGRONOMIE	:	M. Raymond Houde	130 est, rue St-Paul	HA. 4111
		M. F.-Alf. Dansereau	4994 ch. de la Reine-Marie	MA. 4541
CHIR. DENTAIRE	:	Dr J.-Paul Trottier	5306 ch. de la Reine-Marie	WA. 4600
		Dr Léon Carpentier	2539 est, Sherbrooke, app. 2	CH. 5020
DROIT	:	Me Thomas Ducharme jr.	266 ouest, rue St-Jacques	HA. 6870
		Me Philippe Ferland	10 est, rue St-Jacques	MA. 9111
ECOLE DES H.E.C.	:	M. François-J. Bastien	84 Notre-Dame O.	LA. 5363
		M. Gaston Leblanc	354 est, Ste-Catherine	MA. 9451
ECOLE D'HYGIENE	:	Mlle G. Charbonneau	Université de Montréal	loc. 68
		Mlle A. Martineau	2570 est, Jean-Talon	GR. 3539
LETTRES	:	M. Maurice Chaput, p.s.s.	1000 boul. Crémazie	VE. 5894
		M. Guy Frégault	3275 ave. Lacombe	EX. 5122
MEDICINE	:	Dr René Rolland	376 est, Sherbrooke	HA. 1585
MEDICINE VETERINAIRE	:	Dr Lucien Cournoyer	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
		Dr Martin Trépanier	Ecole de M.V., St-Hyacinthe	
OPTOMETRIE	:	M. Marcel Gauvreau	3435 rue St-Denis	CA. 7364
		M. André Sénécal	277 est, Ste-Catherine	LA. 2211
PHARMACIE	:	M. Roger Larose	5793 Northmount	UN6-6311
		M. Léopold Senay	2406 rue St-Jacques	WL. 2622
PHILOSOPHIE	:	M. Paul Lacoste	5244 Prince of Wales	WA. 6828
		Dr G.-Yvon Moreau	4152 rue St-Denis	BE. 6219
POLYTECHNIQUE	:	M. Louis Larin	154 Morrisson	AT. 1367
		M. J.G. Chenevert	536 ave. Ooutremont	UN6-7721
SCIENCES	:	M. Abel Gauthier	Université de Montréal	loc. 27
		M. Maurice L'Abbé	Université de Montréal	loc 17
SCIENCES SOCIALES	:	M. Frs. Desmarais	276 O., St-Jacques, ch. 110	PL. 8304
		Mme Rose DuTilly	853 est, Sherbrooke	CH. 0719
THEOLOGIE	:	M. P.E. Bolté, p.s.s.	Grand Séminaire	GL. 1916
		M. l'abbé C. Mathieu	441 rue de l'Inspecteur	UN6-4274
PRES. DE L.A.G.E.U.M.	:	M. Jean-Noël Rouleau	2478 o. St-Jacques	WA. 3882
ANC. PRES.	:	M. l'abbé Guy Pratt	Grand Séminaire	FI. 1650
		M. Gilles Bergeron	3801 Northcliffe	EL. 2072
		Dr Denis Lazure	Hôpital St-Jean-de-Dieu	

Conseillers juridiques :

Me F. Eug. Therrien	149 ouest, Craig	HA. 3797
Me Claude Demers	Contentieux de la Cité	PL. 6111

Secrétariat général : 2900, boul. Mont-Royal — AT. 9451 local 55

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal

Les articles publiés dans *l'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédaction et administration 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Henri Grisé et Cie Ltée, St-Césaire, Co. Rouville, P. Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît en octobre, janvier, avril et juin

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

L'ACTION UNIVERSITAIRE

Revue Trimestrielle

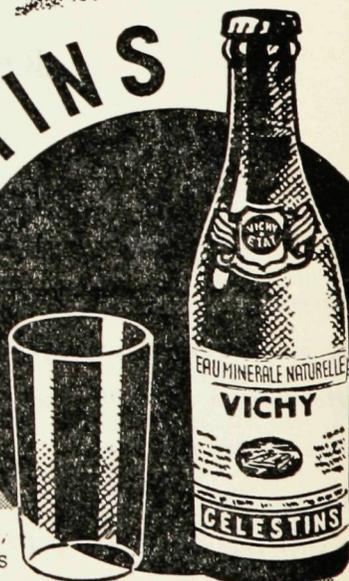
SOMMAIRE

<i>Recherche de la liberté</i>	Roger DUHAMEL	3
<i>Le problème nègre aux États-Unis</i>	Michel BRUNET	6
<i>Hommage à Augustin Frigon</i>	Mgr Olivier MAURAUULT	29
<i>Pays Basque et Canada</i>	Claude de BONNAULT	33
<i>Quatre sonnets tendres</i>	Alain Verval	37
<i>L'arété chez les Grecs et notre monde moderne</i>	Paul-E. LORTIE	39
<i>Hommage à Gustave Cohen</i>	Louis-Marcel RAYMOND	63
<i>Courrier des lettres</i>	Roger DUHAMEL	69
<i>Par mon hublot</i>	R. D.	106

Directeur : ROGER DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française.

L'EAU
QUI
PENSE
A VOTRE
FOIE

CÉLESTINS



Huit adultes sur dix ont un foie fatigué, encombré, donc déficient. Va-t-il falloir comme tant d'autres vous astreindre à un régime «triste»?

Inutile, si vous prenez la régulière précaution et si agréable de votre VICHY-CELESTINS quotidien.

Son action spécifique, bien connue, stimule les multiples fonctions du foie, exerce un effet des plus salutaires sur le système digestif en général, et constitue un excellent diurétique. Demandez l'avis de votre médecin.

Pour être "bien", buvez *Vichy!*
CÉLESTINS

EAU MINÉRALE NATURELLE - PROPRIÉTÉ DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Méfiez-vous des imitations!!! Exigez «CÉLESTINS»

RECHERCHE DE LA LIBERTÉ

Les exigences de la vie quotidienne dans notre pays nous imposent de côtoyer des Canadiens d'origine anglo-saxonne. La barrière de la langue n'est qu'un obstacle secondaire, facilement surmonté; encore qu'un idiome ne soit pas qu'un assemblage de mots, qu'il corresponde à des schèmes de pensée. Ce qui nous éloigne davantage, c'est que nous ne posons pas sur les événements les mêmes regards; nous ne les pesons pas à la même balance. Il s'ensuit forcément de l'incompréhension, des jugements arbitraires et mal fondés, de l'aigreur réciproque. Le plus souvent, en toute bonne foi.

Les Britanniques, qu'ils habitent Londres, Edimbourg, Canberra ou Toronto, sont les fils de la Réforme. Ils ont érigé un piédestal à la vertu du libre examen; toute interprétation doctrinale leur est à fardeau. Cet empirisme informe leurs institutions politiques; le fait, dûment constaté, l'emporte sur le principe. Qu'on examine la législation anglaise, accumulation de précédents, et qu'on la compare au rigoureux juridisme français. Point de règles qui soient des entraves. Seule la liberté délivre... Le malheur, c'est qu'on ne se rend pas toujours compte qu'on ne fait que déplacer les contraintes. L'homme libre s'illusionne qui se refuse à reconnaître les inévitables limitations.

Au Canada, sauf pour quelques intellectuels nourris de publications européennes et des publicistes électoraux en mal de scandales, le problème de la liberté ne se pose pas encore en des termes inquiétants. Pas encore, prenons-en bonne note. Ce qui ne signifie pas, bien au contraire, qu'il doive nous laisser indifférents. Les idées vont vite et notre pays n'est pas plus à l'abri d'une théorie que d'une bombe. Parce que nous ne nous entendons pas sur le contenu du concept liberté, Canadiens français et Canadiens anglais, nous risquons de nous diriger vers une impasse. Nous courons le danger de prendre pour une expression de la liberté ce qui n'en est qu'une grossière contrefaçon ou de ne

pas savoir découvrir, ce qui serait encore plus grave, que la liberté trouve son véritable climat et son plus haut achèvement dans un catholicisme éclairé.

L'homme contemporain perd, les uns après les autres, ses libertés extérieures ; la gratuité du choix lui devient interdite. Les exemples sont légion : entraves à la circulation, vaccinations obligatoires, mobilisation forcée, lois rétroactives, rationnement alimentaire, transfert de populations, éducation dirigée, fléau de la publicité obsédante, fiscalité abusive, étatismisme envahisseur étendant ses ramifications à toutes les sphères. Il serait sot d'affirmer que tout cela soit nuisible. Ce qui est inquiétant, c'est que cette perte graduelle des libertés extérieures dans un univers de plus en plus soumis à l'enrégimentement n'aboutisse à faire oublier aux hommes le prix de la liberté véritable.

"Être libre, écrit Gustave Thibon, c'est pouvoir épanouir sa nature, et non pas selon une volonté arbitraire, mais en obéissant aux lois éternelles inscrites dans cette nature. La liberté est donc avant tout une obéissance spontanée, consentie, vécue intérieurement". Elle n'est pas révolte, ou protestation. Elle suppose une discipline intime, une conquête quotidienne. Elle n'est jamais donnée, comme un présent inaltérable. Elle est dynamique. Mais on la confond généralement avec l'indépendance et c'est là une cause d'erreurs. Être indépendant, plus exactement vouloir être indépendant, c'est refuser toute relation. On ne joue pas pleinement son rôle humain, on ne conquiert pas sa liberté, en rompant tous les liens. La tâche consiste à les accepter, à les sublimer : le saint connaît la perfection de la liberté humaine, refusée au débauché. Le libertin s'accorde des libertés, parce qu'il ne peut l'atteindre au singulier...

Une foi ne comprime pas la liberté, mais l'accomplit, en lui fournissant une assise solide, un fondement impérissable. Dans le désarroi des préjugés, des superstitions, des vérités devenues folles, des passions déchaînées, l'Église constitue un phare, elle guide vers le refuge. Citons encore Thibon : "À travers le désert des conformismes et le maquis de l'anarchie, le christianisme ouvre sans cesse à la liberté de nouveaux chemins — et des chemins qui mènent quelque part. Il nous impose un

minimum de discipline pour nous assurer un maximum d'indépendance. Il n'est pas un frein, mais une boussole pour la liberté".

Voilà ce qu'il faut comprendre — et vivre — pour ne pas nous sentir prisonniers dans un réseau d'habitudes traditionnelles. Nous nous flattons d'habiter une terre de fidélité. Nous affectionnons une pieuse imagerie d'Épinal : Cartier lisant l'Écriture aux Indiens d'Hoche-laga ; Maisonneuve portant une croix sur ses épaules pour la hisser sur la montagne ; le collier rougi au cou des missionnaires attachés au poteau d'exécution, etc., etc., jusqu'au départ de nos zouaves... Ce sont de nobles gestes, n'en discutons même pas. Sont-ce là des titres suffisants pour nous dispenser de tout effort personnel ? La foi est une, mais elle est incarnée ; et, dans cette perspective, les devoirs qu'elle impose se renouvellent sans cesse. La tâche des chrétiens, en ce milieu du vingtième siècle, n'est pas celle des croisés ; elle est spécifique, accordée à notre temps.

Les routines ne nous sauveront pas. Elles peuvent donner l'illusion de la fidélité ; elles ne sont que vaines caricatures. Quand nous aurons compris l'identification, dans les profondeurs, du catholicisme et de la liberté, nous serons alors en mesure de nous attaquer de front à notre devoir. Nous ne souffrirons plus l'éblouissement trompeur du libre arbitre, signe de faiblesse et d'hésitation, parce que nous aurons acquis le droit de répéter, après Berdiæff : "Là où il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'homme non plus".

Le danger, au Canada, n'est pas que la liberté soit durement combattue ; c'est qu'elle s'éteigne tout doucement, qu'elle s'efface sans laisser de trace, comme l'inscription écrite sur le sable. Ce jour-là, nous aurons démerité de notre catholicisme, dont nous tenons la grâce de la liberté.

Roger DUHAMEL,
de l'Académie canadienne-française

LE PROBLÈME NÈGRE AUX ÉTATS-UNIS

Michel BRUNET,
Professeur agrégé d'histoire

Depuis l'arrivée des premiers Africains au port de Jamestown, Virginie, à bord d'un navire hollandais (1619), le nègre américain a fait couler beaucoup de salive et beaucoup d'encre. Sa présence a même fait répandre le sang puisqu'elle a contribué à précipiter entre le Nord et le Sud un conflit armé qui conserve le triste privilège d'avoir été la plus grande guerre civile de l'histoire.¹ Cette guerre malheureuse a établi d'une façon définitive l'indissolubilité de l'Union. Si elle a aboli l'esclavage, elle n'a pas réglé le problème que pose la présence du nègre. D'esclave, celui-ci est devenu membre d'une minorité soumise à la volonté du blanc, l'ancien maître.

La triste odyssée de ces transplantés involontaires continua malgré la proclamation de l'émancipation, malgré les amendements apportés à la constitution fédérale.² Le drame se déroule toujours avec la fatalité d'une tragédie grecque. Le nègre cherche péniblement à prendre la place qui lui revient dans la société américaine.

Incapable de nier ses lourdes responsabilités mais hanté par la crainte de perdre son caractère caucasien dans le croisement des races, le blanc hésite encore à adopter les solutions que propose la charité chrétienne et qu'exige l'intérêt national.

1. La guerre de Sécession (1861-1865) a coûté 600,000 vies et quelque \$10,000,000,000.
2. Amendement XIII abolissant l'esclavage (1865), amendement XIV reconnaissant les nègres comme citoyens de naissance et accordant au Congrès le pouvoir de protéger les droits et privilèges de tous les citoyens américains contre les injustices des gouvernements locaux (1868), amendement XV garantissant aux nègres l'exercice du droit de suffrage et donnant au Congrès le pouvoir de légiférer en ce domaine (1870).

L'héritage du passé

L'histoire de l'esclavage en Amérique nous aide à comprendre le problème. Ce fut dans les colonies anglaises que l'esclave nègre connut le sort le plus pénible. Aux Antilles et sur le continent, la coutume et la législation le considéraient comme un vulgaire objet qu'on achète, qu'on conserve aussi longtemps qu'il rend service, qu'on vend, qu'on échange. La loi accordait au maître la propriété absolue de ses esclaves. Il en disposait en pleine liberté tout comme de ses vaches, de ses chevaux ou de ses instruments aratoires. Cependant, il ne pouvait pas leur accorder la liberté sans la permission de l'État. Rien dans la législation ne favorisait l'émancipation des esclaves. Dans certaines colonies, il était même très difficile pour un maître bien disposé de libérer ses nègres. Celui qui voulait le faire devait expliquer ses raisons d'agir et payer une taxe spéciale. Le maître qui tuait de coups l'un de ses esclaves avait moins d'ennuis avec les autorités que celui qui désirait récompenser un serviteur fidèle en le libérant. Souvent, les pauvres nègres affranchis ne jouissaient pas longtemps de leur liberté. La moindre offense les exposait à être de nouveau vendus comme esclaves. Il était plus prudent pour eux d'aller vivre dans une colonie non-esclavagiste. Malheureusement, il ne leur était pas toujours facile d'émigrer.

Les Églises protestantes, en général, ignorèrent le nègre. Leurs théologiens se demandèrent longtemps si les esclaves étaient dignes de recevoir le baptême. Plusieurs propriétaires d'esclaves, sinon la majorité, ne tenaient nullement à faire évangéliser les nègres. Ils jugeaient que le Nouveau Testament constituait un enseignement plutôt séditionnel. On comprend facilement leur inquiétude. Les nègres américains vécurent dans le paganisme. En 1833, on ne comptait dans tous les États esclavagistes de la république américaine que cinq temples et douze missionnaires protestants pour une population de quelque 2,200,000 esclaves.

Dans les colonies anglaises, on avait voulu faire de l'esclavage une institution permanente. Rien dans la coutume, dans les lois, dans l'enseignement religieux ne laissait prévoir qu'un jour cette forme archaïque de travail disparaîtrait. De plus, puisque tous ses esclaves étaient nègres, l'anglo-saxon avait acquis la conviction que l'Africain était destiné à

vivre toujours en état de servitude. Le blanc se créa ainsi un complexe de supériorité.

La situation fut bien différente dans les colonies espagnoles et portugaises d'Amérique. Les habitants de la péninsule ibérique connaissaient l'institution de l'esclavage avant de venir coloniser le Nouveau-Monde. Leurs pères avaient eu comme esclaves des Maures, des Juifs et des nègres. Une législation séculaire protégeait l'esclave. Celui-ci demeurait une personne ayant comme tout autre être humain des droits imprescriptibles. Son état de servitude avait un caractère transitoire. La tradition et la loi facilitaient la libération de l'esclave. La réception du baptême, un mariage avec une personne libre célébré par le prêtre, le versement d'une somme d'argent déterminée par l'autorité compétente, l'importance des services rendus à la société, tels étaient quelques-uns des moyens dont l'esclave disposait pour obtenir son affranchissement.

L'Église catholique avait toujours enseigné l'égalité des hommes devant leur Créateur. Le Christ les a tous appelés à la vie de la grâce : "Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit". L'Église encourageait les fidèles à libérer leurs esclaves et ceux qui suivaient ses conseils accomplissaient ainsi une œuvre de miséricorde corporelle.

Dans les colonies espagnoles et portugaises, il était donc relativement facile pour un esclave de passer de l'état de servitude à l'état d'homme libre. La société acceptait assez facilement l'ancien esclave dans ses rangs à titre d'égal. Autre caractéristique importante : pour les Espagnols et pour les Portugais, l'esclave n'était pas nécessairement un nègre. Ces peuples avaient eu comme esclaves des gens d'une autre origine. Dans un tel contexte, l'esclavage ne devint jamais une institution permanente. La majorité savait que le travail servile était appelé à disparaître graduellement. L'abolition de l'esclavage pouvait s'accomplir sans heurt en Amérique latine.

Il pouvait en être difficilement ainsi aux États-Unis. Lorsque le Congrès continental adopta la Déclaration de l'Indépendance (1776) affirmant que "tous les hommes naissent égaux, que leur Créateur les a dotés de certains droits inaliénables, parmi lesquels la vie, la liberté et la recherche du bonheur", les colonies révoltées comptaient au moins un demi-million

d'esclaves. Les Américains de l'époque ne se demandèrent même pas si ces pauvres êtres pouvaient légitimement réclamer, eux aussi, ces "droits inaliénables" si éloquemment proclamés par les chefs de la Révolution. Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, commençaient à mettre en doute la légitimité et surtout le caractère permanent de l'institution de l'esclavage. La grande majorité, cependant, n'éprouvait aucun scrupule à maintenir la population nègre en état de servitude.

La création d'une république indépendante et démocratique ne modifia nullement le sort du nègre esclave. La constitution de 1781, appelée les Articles de la Confédération, ne mentionnait nullement l'esclavage. Cette institution relevait exclusivement de l'autorité de chaque État. La constitution fédérale de 1787, mise en vigueur en 1789, reconnut officiellement l'institution de l'esclavage. On se garda bien, cependant, d'employer les mots "esclaves", "esclavage" et "travail servile" dans le texte constitutionnel. On y parle de "toutes autres personnes", de "l'importation de telles personnes", de toute personne "tenue à un service ou travail dans un État en vertu des lois y existantes". Ces euphémismes laborieux révèlent quelques scrupules chez les auteurs de la constitution. Les dirigeants les plus éclairés de la nouvelle nation se rendaient de plus en plus compte de l'antinomie qui existait entre leurs principes démocratiques et le maintien de l'esclavage.

Durant le dernier quart du XVIII^e siècle, même les chefs du Sud proclamèrent que l'esclavage disparaîtrait peu à peu. La constitution fédérale prévoyait, d'ailleurs, que le Congrès aurait le droit de prohiber l'importation des esclaves après 1808. Les États du Sud n'attendirent pas si longtemps pour mettre fin à ce commerce. En 1790, la plupart d'entre eux avaient interdit l'importation de nouveaux esclaves. En 1804, suivant l'exemple donné par la Pennsylvanie dès 1780, tous les États du Nord avaient aboli l'esclavage. Les âmes généreuses que cette institution indignait calculaient avec optimisme qu'avant un demi-siècle il n'y aurait plus d'esclaves aux États-Unis. Plusieurs proposaient de rapatrier les nègres affranchis en Afrique. Ce projet démontre que les blancs les mieux intentionnés n'étaient même pas prêts à faire une place aux noirs dans la société américaine.

Le développement économique du Sud en décida tout autrement. Grâce à l'invention et à la mise en opération de nouvelles machines dans les filatures d'Angleterre (1775-1785), la culture du coton devint de plus en plus lucrative. L'invention de l'égreneuse à coton (1793) simplifia la tâche des ouvriers occupés à la récolte de ce produit et encouragea les planteurs à étendre leurs cultures. La demande sur les marchés aux esclaves augmenta rapidement. Les prix montèrent en proportion. En 1792, un esclave se vendait en moyenne \$300. Huit ans plus tard, le prix moyen atteignit \$450. Quelques États du Sud se virent forcés de rappeler leurs lois interdisant l'importation des esclaves. Lorsque le Congrès prohiba ce commerce à partir de 1808, les nègres continuèrent d'entrer en contrebande. L'élevage des esclaves devint une industrie profitable. Tout citoyen du Sud qui osait maintenant soutenir que l'esclavage était appelé à disparaître passait pour un traître aux yeux des siens. Dans le Nord, les anti-esclavagistes prenaient figure de vulgaires agitateurs. Les propriétaires des filatures de la Nouvelle-Angleterre pensaient exactement comme les planteurs du Sud, leurs fournisseurs de coton.

Les intérêts économiques ne lient pas indéfiniment les consciences. D'ailleurs, ces intérêts changent si rapidement ! Entre le Nord et le Sud, il y eut le Compromis du Missouri (1820). Les anti-esclavagistes du Nord crurent qu'ils avaient fixé une frontière à l'expansion de l'esclavage. Cette institution ne devait pas franchir le 36° 30' parallèle. Après 1830, le mouvement contre l'esclavage prit plus d'ampleur. Sous la direction de chefs comme William Lloyd Garrison, fondateur du journal anti-esclavagiste *The Liberator*, et Theodore Parker, théologien et prédicateur de Boston, les adversaires de l'esclavage se déclarèrent en faveur de l'abolition immédiate de cette institution. Ils étaient prêts à recourir à l'action politique pour atteindre leurs fins. Une ferveur religieuse sincère inspirait les abolitionnistes. Leur campagne prit l'allure d'une croisade des forces du bien contre les forces du mal. Garrison alla jusqu'à brûler publiquement une copie de la constitution fédérale. Celle-ci lui apparaissait comme un "pacte avec Satan" puisqu'elle protégeait officiellement une institution jugée fondamentalement malhonnête. L'incident fit scandale.

L'ère des compromis entre le Nord et le Sud prenait fin. La guerre contre le Mexique (1848) et la crise constitutionnelle qui suivit démon-

trèrent que les intérêts régionaux devenaient plus puissants que l'intérêt national. Les concessions accordées au Sud par le Compromis de 1850 empêchèrent les chefs extrémistes de cette région de précipiter la sécession. Les abolitionnistes accusèrent les hommes d'État nordistes qui avaient accepté ce compromis de n'être que les valets des esclavagistes. On laissait entendre qu'ils se soumettaient aux pressions des grands filateurs de la Nouvelle-Angleterre, liés aux intérêts des producteurs de coton. Le coton est roi, disait-on. La nouvelle loi accordant aux officiers de justice du gouvernement fédéral de plus grands pouvoirs pour ramener les esclaves fugitifs à leurs maîtres indigna les anti-esclavagistes. A Boston et dans d'autres villes, de véritables émeutes éclatèrent lorsque les autorités fédérales mirent la nouvelle loi en vigueur. Le rappel du Compromis du Missouri lors de l'adoption de la loi créant les territoires du Kansas et du Nebraska (1854) et la décision de la Cour suprême dans la cause de l'esclave Dred Scott (1857) affirmant que le Congrès n'avait pas le pouvoir de légiférer au sujet de l'esclavage soulevèrent les passions populaires au paroxysme. Les esclavagistes crurent qu'ils étaient les plus forts. Les habitants du Nord eurent l'impression que les sudistes dominaient la nation.

Deux blocs s'affrontaient. La décade qui précéda la guerre entre les États divisa davantage le Nord et le Sud. L'industrialisation rapide du Nord-Est exigeait une politique douanière encore plus protectionniste. Les grandes récoltes du Sud, au contraire, ne pouvaient trouver d'acheteurs que si les États-Unis augmentaient leurs importations de produits manufacturés. Le Nord-Ouest se rapprochait de plus en plus du Nord-Est auquel il était maintenant relié par le chemin de fer. Le Mississippi ne jouait plus dans l'économie de l'Ouest le rôle qu'il avait déjà eu. Les agriculteurs de la frontière ne regardaient plus vers le port de la Nouvelle-Orléans pour écouler leur blé. Ils tournaient maintenant les yeux vers les villes industrielles où des milliers de citadins formaient un marché très avantageux. Les surplus de leur production quittaient les ports de l'Est vers l'Europe. Quelques historiens ont parlé de la guerre du blé contre le coton. Le blé était roi, lui-aussi. Le parti républicain, formé en 1856, recruta de nombreux partisans parmi les agriculteurs de l'Ouest. Ceux-ci s'étaient détachés peu à peu du parti démocrate. Plusieurs hommes d'affaires du Nord-Est, en

particulier les industriels, se rendirent compte que leurs intérêts se différenciaient de plus en plus de ceux des riches planteurs du Sud. Les républicains ne prêchaient-ils pas la nécessité d'un tarif plus élevé en faveur de l'industrie nationale ? Le nouveau parti réussit, de 1856 à 1860, à grouper les industriels favorables au protectionnisme, une partie de leurs employés, les agriculteurs de la frontière, les whigs du Nord, les démocrates anti-esclavagistes et les abolitionnistes du Liberty Party et du Free Soil Party. Aux élections de 1860, le candidat républicain à la présidence Abraham Lincoln, remporta la victoire.

Le Sud s'était figé, au cours de la première moitié du XIX^e siècle, dans une attitude intransigeante. Forts de leur alliance, au sein du parti démocrate, avec les agriculteurs de la frontière, ses dirigeants avaient réussi à dominer la scène politique à Washington. L'oligarchie des riches planteurs croyait sincèrement que toute la vie économique-sociale de leur région reposait sur le travail servile. Des générations d'hommes et de femmes s'étaient convaincus que leur prospérité et leur bien-être dépendaient du maintien de l'esclavage. Toute leur pensée économique et politique s'orientait vers la défense et la légitimation de ce qu'on appelait la *peculiar institution* du Sud. On invoqua la Bible, les écrits des théologiens, la mission civilisatrice du blanc auprès des races inférieures, les besoins des nègres ignorants et incapables de se conduire seuls pour démontrer la nécessité et le bien-fondé de l'esclavage. Les poètes eux-mêmes se mirent de la partie. On alla jusqu'à dresser un parallèle entre le sort du nègre esclave et celui du prolétaire industriel. Selon les défenseurs de l'esclavage, le nègre vivant sur une plantation jouissait d'un niveau de vie supérieur à celui de l'ouvrier mal payé et toujours guetté par le chômage et par la maladie. Il faut reconnaître que le sort des prolétaires durant la période d'équipement du capitalisme industriel n'avait rien d'enviable. Dans les taudis des villes, il y avait parfois plus de misère que dans les huttes des plantations. Cependant, l'ouvrier le plus pauvre demeurait un homme libre et n'aurait pas accepté de changer de place avec l'esclave.

Les dirigeants du Sud luttèrent avec énergie et habileté pour défendre, disaient-ils, l'indépendance et la liberté de leur région. Le débat ne se limita pas à la seule question de l'esclavage. La politique économique protectionniste des industriels du Nord-Est venait en contradiction avec les besoins

d'une économie agricole dépendant des marchés étrangers pour écouler sa production massive de tabac et de coton. Le Sud réclamait le libre-échange. Il accusa le Nord de lui faire perdre ses débouchés et de lui vendre les produits manufacturés qu'il consommait à des prix trop élevés. Chaque recensement révélait au Sud les progrès constants de son rival au point de vue économique et démographique. En perdant l'alliance des agriculteurs de la frontière, la fière oligarchie sudiste ne serait plus qu'une minorité dans le gouvernement de la nation. Pour se protéger contre cette fatale échéance qui la livrerait à une majorité hostile, l'aristocratie sudiste avait toujours soutenu depuis 1830, que les États jouissaient de leur entière souveraineté et qu'ils avaient même le droit de rompre le pacte d'union conclu avec les autres membres de la confédération. Les résultats de l'élection de 1860 poussèrent les extrémistes à proclamer la sécession des États esclavagistes.

L'oligarchie sudiste avait joué le tout pour le tout. Elle perdit fortune, prestige et pouvoir. La guerre détruisit les chemins de fer, les plantations, les villes et les villages. Elle faucha une partie de la jeunesse. Le XIII^e amendement (1865) abolissant l'esclavage priva les propriétaires sudistes de leurs 4,000,000 d'esclaves évalués à \$2,000,000,000. Ils ne reçurent aucune compensation. L'assassinat de Lincoln (avril 1865) laissa l'initiative à l'aile avancée du parti républicain. Ses chefs avaient voué une haine implacable à la classe dirigeante du Sud. Le Congrès considéra les États révoltés comme des provinces conquises et leur imposa une occupation militaire. Les dernières armées nordistes n'évacuèrent la Louisiane et la Caroline du Sud qu'en 1877. Pendant ces années d'épreuve, le Sud connut un régime politique de corruption et de terreur. Le Congrès avait donné le droit de vote aux nègres récemment affranchis et l'avait enlevé à la plupart des blancs qui avaient porté les armes contre l'Union. Plusieurs anciens esclaves, devenus subitement législateurs et administrateurs, imposaient maintenant leurs volontés et leurs caprices à leurs anciens maîtres réduits à l'impuissance. Quelques blancs sans scrupules — les uns venus du Nord à la suite des armées conquérantes, les autres appartenant à la classe des pauvres blancs du Sud — utilisèrent à leurs fins égoïstes la masse ignorante des électeurs nègres. Le Sud vécut des années de cauchemar. Il ne les a pas encore complètement oubliées.

L'héritage du passé demeure très lourd à porter. L'anglo-saxon crut longtemps que le nègre était destiné à vivre toujours en état de servitude. La tradition et la législation des colonies anglaises ne prévoyaient pas l'émancipation progressive de l'esclave. Au traité d'Utrecht (1713), la Grande-Bretagne obtint le monopole de la traite des noirs. Le gouvernement impérial alla jusqu'à interdire toute législation anti-esclaviste dans ses colonies d'Amérique afin de continuer librement ce commerce profitable. Les armateurs de la Nouvelle-Angleterre, ancêtres des abolitionnistes de 1850, édifièrent ainsi une partie de leur fortune. Après la formation de la république, on crut quelque temps que l'esclavage disparaîtrait. La culture intensive du coton lia davantage l'économie du Sud à cette institution malheureuse. Néanmoins, on peut supposer qu'à la longue le travail libre se serait substitué à l'esclavage. Pour comble de malheur, le nègre américain obtint sa libération à la suite d'une intervention violente venue de l'extérieur. Ses libérateurs s'en firent un instrument d'oppression contre la classe des anciens dirigeants du Sud.

La suprématie blanche dans le Sud.

La guerre et les amendements constitutionnels avaient libéré le nègre de l'esclavage et lui avait reconnu les droits et les privilèges de tout citoyen américain. Malheureusement, le blanc conservait tous ses anciens préjugés contre le noir. Ces textes constitutionnels ne l'avaient pas délivré de l'héritage du passé. Dès l'époque de l'occupation militaire, l'immense majorité des blancs du Sud mit tout en œuvre pour se débarrasser des gouvernements corrompus qu'une minorité d'aventuriers politiques avait établis avec l'appui d'un électorat ignorant et des armées d'occupation. On eut recours à la violence. Des sociétés secrètes, dont le célèbre Ku Klux Klan, groupèrent les mécontents. Par l'intimidation, on réussit à empêcher les nègres d'exercer leur droit de suffrage. Bientôt, le parti démocrate, auquel tous les sudistes persécutés s'étaient ralliés, reprit le pouvoir dans la plupart des États du Sud. Les républicains extrémistes du Congrès tentèrent en vain de maintenir leurs alliés sudistes au pouvoir. Les abus de la période de reconstruction avaient soulevé l'indignation de la majorité des habitants du Nord. Au Congrès, les républicains modérés obtinrent la majorité. Le président Hayes, élu en 1876, se vit contraint de rappeler les dernières troupes d'occupation.

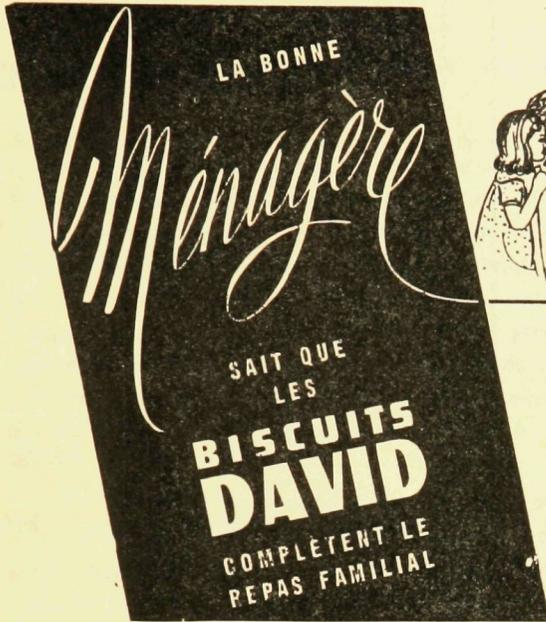
L'ancienne oligarchie terrienne contrôlait de nouveau la politique du Sud. De 1877 à 1890, elle se retrancha solidement au pouvoir. Les nègres, habitués à l'obéissance et trop ignorants pour améliorer leur sort, se soumirent facilement à la volonté de leurs anciens maîtres dont ils continuaient à dépendre pour gagner leur subsistance. Les pauvres blancs qui n'avaient aucune raison particulière de priser l'ordre établi commencèrent, cependant, à s'agiter. Au cours du dernier quart du XIX^e siècle, une alliance se dessina entre les agriculteurs mécontents du Centre-Ouest et du Sud. Les succès du parti populiste dans quelques États semèrent la panique chez les conservateurs. Les riches planteurs sentirent leur domination mise en danger. Ils craignirent la création d'un parti politique qui réussirait à unir les nègres et les pauvres blancs de la classe dirigeante car, en général, les électeurs nègres — très peu nombreux d'ailleurs — votaient selon les directives de leurs employeurs. Pour maintenir le *statu quo*, l'aristocratie des planteurs tendit la main aux hommes d'affaires et aux industriels des villes qui formaient une nouvelle classe dirigeante de plus en plus influente. On s'entendit pour enlever le droit de vote aux nègres d'abord, et aussi aux pauvres blancs qui pourraient être tentés de ne pas voter orthodoxe.

Ce programme s'exécuta au nom de la suprématie des blancs. Puisamment aidée par le cri de race, une minorité intéressée à continuer son contrôle de la vie politique et économique du Sud réussit à priver une partie de la population de son droit de suffrage. Les amendements apportés aux constitutions des États, de 1890 à 1908, obligèrent les électeurs à subir un examen prouvant qu'ils savaient lire et écrire. Les examinateurs officiels reçurent même l'autorisation de leur demander d'expliquer un passage, choisi au hasard, de la constitution fédérale ou de la constitution de l'État ! La plupart des États exigèrent une taxe annuelle de \$1.00 à \$2.00 de tout citoyen désirant se faire inscrire sur les listes électorales. Dans quelques-uns de ces États, la taxe devint cumulative. C'est la célèbre *poll tax* dont les journaux ont tant parlé au cours des dernières années. La constitution de plusieurs États spécifie que tout électeur doit avoir une "bonne réputation" et "être capable de comprendre les devoirs et les obligations de tout citoyen vivant dans une république".

3. Il est opportun de souligner que les États nordistes, où les nègres étaient peu nombreux (460,000), hésitaient eux-mêmes à accorder le droit de vote à leur population noire.

La masse des habitants du Sud en vint à se désintéresser complètement de la chose publique. Ce désintéressement s'était manifesté dès le dernier quart du XIX^e siècle. Il se généralisa après l'adoption des amendements constitutionnels limitant l'exercice du droit de suffrage. Les pauvres blancs ne songèrent plus, sauf en quelques rares occasions, à contester la domination des riches planteurs, des industriels, des banquiers et des directeurs des puissantes compagnies de services publics. Dans les États du Sud, à peine un quart de la population blanche âgée de 21 ans et plus, prend part aux élections. Quant aux nègres, on les avait éliminés de la scène politique. Jamais, ils ne tiendraient la balance du pouvoir entre les factions politiques des blancs. Le nombre des électeurs noirs ne dépasse pas 600,000 dans tout le Sud : à peine 11% des nègres en âge de voter sont inscrits sur les listes électorales. Dans l'Alabama, qui compte près de 1,000,000 de nègres, seulement 6,000 noirs ont le droit de voter. Le parti républicain sudiste se réduisit, dans la plupart des États, à quelques organisateurs et intrigants qui se partagent les faveurs du gouvernement fédéral lorsqu'un républicain occupe le Maison Blanche. On accusa, et on accuse encore, ces privilégiés de ne pas chercher à augmenter le nombre des partisans républicains. Moins ceux-ci sont nombreux, plus grande la part de patronage des chefs ! La menace d'un parti réformiste ralliant les mécontents avait donc disparu. Les gens en selle disposaient des moyens nécessaires pour contrôler le vote.

Le Sud connut et connaît encore le règne d'un parti unique. On naquit démocrate, on vécut démocrate et on mourut démocrate. Mal inspiré, le jeune homme ambitieux qui était tenté de ne pas suivre la tradition ! Ses aînés se chargeaient de lui faire comprendre que sa carrière en dépendait. Les campagnes électorales devinrent de simples luttes de factions à l'intérieur du parti. Seuls, les intéressés s'en préoccupent. Ce régime a privé le Sud de chefs politiques dynamiques et progressistes. Ceux-ci ne peuvent s'affirmer que dans les pays où existent au moins deux partis politiques solidement organisés. Les contraintes sociales et les pressions économiques exercées par la classe dirigeante préviennent l'ascension d'hommes politiques dévoués aux intérêts de la majorité. Parfois, cependant, un candidat populaire, genre démagogue, refuse de souscrire aux règles du jeu. Si son éloquence réussit à soulever les masses apathiques, il peut momentanément



LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!

Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

AUX DIPLÔMÉS
DE L'UNIVERSITÉ

HOMMAGES

ERNEST CORMIER

Architecte et ingénieur

3675 CÔTE DES NEIGES

Hommage de

BROUILLET & CARMEL

Ignace Brouillet, D.Sc.A., Ing. P.

E. Guy Carmel, B.Sc.A., Ing. P.

Ingénieurs conseils

Spécialité : BÉTON ARMÉ

515 est, rue Demontigny MA. 8371

MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Le programme d'études prévoit la formation générale dans toutes les branches du génie et l'orientation dans les spécialités suivantes :

**TRAVAUX PUBLICS - BÂTIMENTS; MÉCANIQUE - ÉLECTRICITÉ
MINES - GEOLOGIE; CHIMIE INDUSTRIELLE - METALLURGIE.**

Les élèves reçoivent à la fin du cours les diplômes d'ingénieur et de Bachelier ès Sciences Appliquées avec mention de l'option choisie.

Des études posts-universitaires peuvent être entreprises à la fin du cours régulier et conduire aux grades universitaires de Maître et de Docteur ès Sciences Appliquées.

Centre de recherches et laboratoires d'analyses.

PROSPECTUS ET RENSEIGNEMENTS SUR DEMANDE

1430, RUE SAINT-DENIS,

MONTRÉAL.

briser l'ordre politique établi et se faire élire. Généralement, l'oligarchie régnante réussit, tôt ou tard, à s'en faire un allié. Ce fut l'histoire de Huey Long, gouverneur de la Louisiane pendant la crise, et de quelques autres chefs politiques qui commencèrent leur carrière publique comme adversaires des classes conservatrices et bien-pensantes. Le système du parti unique fonctionne si bien que dans le Sud les élections préliminaires pour le choix des candidats, élections qui se tiennent au sein de chaque parti, constituent les véritables élections. L'élection générale ne vient que confirmer les choix des élections préliminaires du parti démocrate.

Ces élections préliminaires simplifièrent pendant longtemps la tâche de tenir les nègres en dehors de la politique sudiste. Quelques noirs réussissaient parfois à se faire inscrire sur les listes électorales. Il n'était pas question pour eux de voter républicain puisque dans la plupart des élections il n'y avait pas de candidats de ce parti. Les électeurs nègres ne se croient plus, d'ailleurs, obligés de voter républicain en reconnaissance pour l'adoption du XIII^e amendement abolissant l'esclavage. Depuis la mise en vigueur de la législation sociale du New Deal, les noirs ne cachent pas leur préférence pour le parti démocrate. Cependant, l'organisation de ce parti leur refuse, dans le Sud, de voter aux élections préliminaires. La suprématie des blancs en dépend, croit-on. Le jour où le vote des noirs deviendra un facteur important, décisif même, dans les luttes intestines du parti démocrate sudiste, il est évident que tout l'ordre établi menacera de s'écrouler. Plusieurs candidats de race blanche chercheront à se gagner l'appui des électeurs nègres. Ceux-ci profiteront naturellement de la division des blancs jusqu'au moment où ils éliront leurs propres candidats aux charges publiques. Les plus pessimistes évoquent le spectre d'un Sud dominé par les nègres. Pour les blancs de la *black belt*, cette menace n'est pas illusoire. Dans 180 comtés du Sud, sur un total de 1108, les nègres constituaient, en 1940, 50% et plus de la population. Quelques comtés du Mississippi, de l'Alabama, de la Georgie et de la Caroline du Sud comptent une population blanche réduite à moins de 30% du total. Il est facile de comprendre les appréhensions, les craintes, l'énerverment, la peur instinctive, animale de cette minorité qui pour maintenir sa domination sur le noir s'accroche désespérément au credo de la suprématie de la race blanche. On constate, cependant, que le nombre de ces comtés de majorité nègre a tendance à

diminuer d'un recensement à l'autre. La population noire émigre vers les centres industriels du Nord et du Sud. C'est le phénomène de l'exode rural.

La politique de ségrégation pratiquée par tous les États du Sud affirme quotidiennement la suprématie des blancs sur les noirs. Le visiteur étranger ne peut dissimuler son étonnement, parfois son indignation. Dans les trains, les autobus et les tramways, à bord des navires sur le Mississippi, il est défendu aux nègres de se mêler aux blancs. Ils se parquent docilement dans les endroits qu'on leur désigne. Dans les restaurants, dans les théâtres, dans les cinémas, dans les églises — quand on veut bien les admettre — ils occupent les places spécialement réservées à leur usage. Plutôt que de subir ces humiliations, les nègres préfèrent, quand c'est possible, avoir leurs restaurants, leurs salles de spectacles, leurs églises. Un nègre en voyage doit prendre garde de ne pas descendre à un hôtel "pour les blancs seulement". Il est difficile de se tromper. Les sudistes se montrent très prévenants. Ils ont la gentillesse d'afficher partout des instructions très précises : "For our colored patrons only", "Colored patrons' entrance", et autres amabilités du même genre. Dans certaines régions, un nègre doit quitter le trottoir et marcher dans la rue quand il rencontre un blanc. Un noir n'utilisera jamais la porte principale de la maison d'un blanc. Dans les villes, les nègres se cantonnent dans le quartier que la tradition leur a assigné. C'est toujours le plus pauvre et le plus mal entretenu. Impossible de louer ou d'acheter une maison dans un autre district. Les petits nègres et les petites négresses s'initient très tôt à leur condition d'être inférieurs : ils ne vont pas à l'école avec les autres enfants de leur âge. Ils ne peuvent même pas jouer avec eux ! Il faut bien que les jeunes blancs fassent leur apprentissage de représentants de la race supérieure !

La ségrégation se complète par la discrimination. Les étudiants nègres qui veulent poursuivre leurs études plus loin que l'école primaire élémentaire ne jouissent pas des avantages offerts à leurs compatriotes de race blanche. Les autorités scolaires manquent toujours d'argent pour faire instruire les nègres. Dans l'État du Mississippi, en 1943-1944, l'instruction d'un écolier blanc exigeait une somme cinq fois supérieure à celle dépensée pour chaque petit noir fréquentant l'école. En moyenne, les États du Sud consacrent à l'éducation de chaque élève de la race des anciens maîtres le

double du montant versé pour l'instruction d'un écolier de la race des anciens esclaves. Il a existé et il existe une véritable conspiration contre l'instruction des nègres. Dans les régions rurales de la *Black belt*, les blancs ont souvent brûlé une pauvre petite école que des familles nègres avaient construite à leurs propres frais. Les minorités, dans tous les pays, s'exposent à de telles persécutions. En général, cependant, on a recours à des moyens moins violents pour atteindre les mêmes fins. La suprématie de la race blanche n'exige-t-elle pas que la masse des nègres soit maintenue dans l'ignorance ?

Pour gagner sa vie, le nègre se débat dans une situation très difficile. A la campagne, il sera homme engagé ou fermier au service d'un planteur habituellement de race blanche. Le nombre des nègres propriétaires des terres qu'ils cultivent a considérablement augmenté depuis une génération. Cependant, ces propriétés, en général, ne sont pas très grandes et les familles nègres qui les exploitent doivent se contenter d'un niveau de vie plutôt modeste. Celui-ci a tendance à se hausser depuis quelques années. Là, comme ailleurs, la guerre a provoqué une prospérité soudaine. Dans les villes et villages, les blancs imposent aux nègres une concurrence déloyale. On leur réserve certaines tâches inférieures : cirieurs de chaussures, portiers, balayeurs, jardiniers, garçons d'ascenseur, messagers. Parfois les employeurs voudraient leur confier des fonctions plus importantes. Ils n'osent pas à cause de l'attitude intransigeante de leurs employés de race blanche. Ceux-ci acceptent difficilement de voir un nègre placé au-dessus d'eux. Longtemps, les unions ont refusé de recevoir les noirs parmi leurs membres. Dans les métiers spécialisés, on commence à faire une place congrue aux ouvriers nègres. Les chefs unionistes ont dû refaire l'éducation de leurs partisans habitués à considérer le nègre comme un intrus, comme un être inférieur, comme un concurrent dont il faut se méfier. Ces divisions entre prolétaires de race blanche et prolétaires de race noire servent souvent les intérêts du patronat et facilitent la mise en vigueur d'une législation anti-syndicale dans plusieurs États sudistes. Les théoriciens marxistes qui croient aveuglément en la solidarité des prolétaires devraient reviser leurs préconceptions. L'employé de race blanche peut difficilement s'empêcher de craindre la concurrence du nègre sur le marché du travail. Et qui dira les secrètes satisfactions des pauvres blancs libres d'humilier quotidienne-

ment des concurrents nègres qui leur sont souvent supérieurs ? Les politiciens dévoués à la défense de la suprématie blanche et de l'autonomie du Sud — il faut sous-entendre le maintien du *statu quo* au point de vue politique et économique — savent tirer parti de ces divisions, de ces jalousies, de ces passions inavouables mais réelles.

Dans le fonctionnarisme et dans les professions, la situation est la même. Pour faire accorder un poste quelconque à l'un des siens, la population nègre doit avoir recours aux protestations réitérées et aux manifestations populaires. Les nègres de la ville d'Atlanta, Georgie, organisèrent, il y a quelques années, une parade monstre pour obtenir la nomination d'un policier noir. Les gouvernements locaux emploient très peu de nègres. Dans l'administration fédérale, les noirs doivent se contenter, en général, des emplois subalternes. Le visiteur de la capitale constate que les employés occupés à l'entretien des parterres et des immeubles sont nègres. Les garçons d'ascenseurs aussi. Mais dans les bureaux, peu de fonctionnaires de race noire ! L'armée pratique, jusqu'à un certain point, la même discrimination. Les médecins, les avocats, les architectes, les agents d'assurance, les professeurs, les employés du commerce, les instituteurs nègres qui gagnent leur vie au milieu des leurs — dans le Nord et dans le Sud — reçoivent des traitements ou retirent des revenus inférieurs à ceux des blancs qui exercent les mêmes professions. Des milliers de nègres instruits se voient forcés d'accepter des postes inférieurs parce qu'ils sont exclus de ceux auxquels leur préparation les destine. Toute une classe de mécontents, d'inadaptés est en voie de formation. Tôt ou tard, ces élites frustrées se rebelleront et fourniront à la minorité nègre des chefs capables de l'organiser pour une lutte violente contre les blancs. Ce processus social a déjà commencé. Il deviendra un facteur de conflits sociaux si la majorité n'a pas le courage et la prévoyance d'intégrer la population noire dans la vie de la nation.

La suprématie blanche dans le Nord

Les blancs du Nord s'apitoient, à périodes fixes, sur le sort misérable des pauvres nègres du Sud. Il est si facile de voir une paille dans l'œil du voisin !

Jusqu'à la première grande guerre, les États du Nord ne comptaient qu'une faible partie de la population noire. Au recensement de 1910, il y avait 10,000,000 de nègres aux États-Unis. Seulement un million d'entre eux habitait le Nord-Est, le Nord-Centre et l'Ouest. Au cours de la guerre et de la décade 1921-1931, le développement industriel de ces régions attira les nègres du Sud qui se cherchaient un emploi. En 1940, sur 13,000,000 de noirs, 3,000,000 vivaient en dehors du Sud.

Bien des déceptions attendaient les nègres venus s'établir dans le Nord. Ceux qui avaient cru qu'on les recevrait à bras ouverts abandonnèrent très vite leurs illusions. Au point de vue matériel leur sort s'améliora quelque peu. Ils trouvèrent assez facilement de l'emploi — à condition de ne pas être trop exigeants. Officiellement, ils avaient les mêmes droits que les blancs. Plus de ségrégation ! Dans les tramways, les autobus et les trains, ils eurent la liberté de se mêler aux blancs. Mince consolation ! En théorie, il leur fut permis de fréquenter tous les restaurants, toutes les salles de spectacles, tous les hôtels. Ils s'aperçurent, néanmoins, qu'on ne semblait pas priser beaucoup leur présence. Dans les restaurants et dans les clubs, serveuses et garçons oublient de venir prendre leur commande. Aux guichets des grands cinémas et des théâtres, la caissière leur déclare souvent que tous les sièges sont occupés. Ils comprennent et s'en vont. Les employeurs n'ont que des places de subalternes à leur offrir. Les quartiers où ils résident ressemblent étrangement aux réserves urbaines de leurs frères du Sud. Impossible, en général, de louer ou d'acheter une maison dans les districts habités par les blancs. Dernièrement, les citoyens de la petite ville de Cicero, située dans la banlieue de Chicago, firent comprendre à une famille nègre qui y avait loué un appartement qu'ils n'en voulaient pas. Des émeutes éclatèrent. On dut appeler la Garde nationale. Finalement, les indésirables quittèrent leur logement. Tous leurs meubles et tous leurs effets personnels avaient été détruits.

Les nègres du Nord ont heureusement le droit de voter. Ils s'en servent pour obtenir des gouvernements un peu plus de considération. Les autorités municipales ne peuvent plus impunément se désintéresser des besoins de la population nègre. Celle-ci exige tous les services dont jouissent les autres contribuables : écoles, bibliothèques, hôpitaux, cliniques, terrains

de jeu, piscines, etc. Plusieurs nègres siègent dans les conseils municipaux. Ils obtiennent pour les leurs certains postes dans le fonctionnarisme municipal : vidangeurs, messagers, gardiens de parcs et d'immeubles, jardiniers, garçons d'ascenseurs, policiers, pompiers, commis aux écritures. Quelques privilégiés servent comme médecins et avocats fonctionnaires. Dans l'administration des États, l'influence des nègres se fait moins sentir que dans la politique municipale. Les politiciens, toutefois, doivent tenir compte d'eux de plus en plus. Quelques États, dont New York à la demande du gouverneur Dewey, ont adopté une législation déclarant illégales toutes les mesures de ségrégation et de discrimination mises en pratique par les individus, les compagnies ou les institutions. Ces lois, qui protègent aussi les minorités juive et asiatique, ont donné quelques bons résultats. Cependant, aussi longtemps que la majorité n'acceptera pas le nègre comme un égal, cette législation ne changera pas grand'chose. Les lois n'ont pas la vertu de convertir les hommes.

Le parti communiste a cru pouvoir profiter de la situation. Ses chefs ont tenté d'obtenir l'appui des électeurs nègres. Quelques dirigeants de cette minorité persécutée ont adhéré au marxisme stalinien. Le chanteur Paul Robeson s'est montré un converti communiste très enthousiaste. Il compte encore peu d'imitateurs. La propagande communiste déplore le sort pénible des noirs et propose la transformation de l'un des États de la république en un État où les nègres seraient les maîtres. Les efforts des militants communistes n'ont pas donné de résultats appréciables. Leurs appels démagogiques n'ont pas soulevé les masses noires. Pour plusieurs raisons. Depuis le New Deal, les familles nègres — comme toutes celles des économiquement faibles — jouissent d'un niveau de vie qui s'améliore sans cesse. La prospérité matérielle des années de guerre et d'après-guerre a accéléré cette heureuse évolution. Les nègres, comme toutes les minorités qui ont longtemps vécu misérablement, se contentent de peu. Leurs principaux dirigeants n'ont pas encore mordu à la propagande rouge. On ne peut mettre en doute le sincère patriotisme des nègres. Leur conduite durant la dernière guerre l'a prouvé. Ils sont fiers d'être citoyens des États-Unis et se considèrent à juste titre plus authentiquement Américains que des millions de leurs concitoyens de race blanche établis au pays depuis seulement une génération ou deux. Leurs chefs refuseront de se joindre

aux communistes et à tous les partisans d'une politique extrémiste aussi longtemps qu'ils conserveront l'espoir qu'eux et les leurs recevront pleine et entière justice par des moyens pacifiques. Il appartient à la majorité de ne pas décevoir cette attente.

Vers une solution

Dès le premier quart du XX^e siècle, quelques esprits clairvoyants, s'élevant au-dessus des préjugés de races, comprirent que la nation américaine devait chercher une solution rationnelle au problème que pose la présence de la minorité nègre. D'éloquents discours sur la démocratie et sur la chance égale donnée à tous les libres citoyens américains d'améliorer leur sort ne suffisaient pas. On créa l'Interracial Commission (1920). Celle-ci invita les chercheurs à étudier la question d'une façon scientifique. Des travaux importants se publièrent. Bientôt, on compta 60 collèges du Sud où se donnaient des cours sur les relations inter-raciales. Quelques observateurs sceptiques soutinrent que ces efforts n'aboutiraient à rien. Les promoteurs du mouvement rappelèrent que la violence n'avait pas résolu le problème, qu'il était dangereux de continuer à fermer les yeux et qu'une campagne d'éducation aurait peut-être de meilleurs résultats. Ils ne nièrent pas que l'entreprise demanderait beaucoup de temps.

Durant la même période, la minorité nègre se constitua une élite de chefs responsables. Ceux-ci lui fournirent les cadres dont elle avait besoin pour une action féconde. Les nègres comptent aujourd'hui de nombreux leaders dans les principaux domaines : finance, commerce, journalisme, enseignement, professions libérales, théâtre, radio, cinéma. L'American Association for the Advancement of Colored People, rallie les élites nègres. Cette association ne néglige rien pour venir en aide à la minorité noire. Elle finance la plupart des procès intentés par les nègres pour obtenir justice et faire respecter leurs droits de citoyens. Ses dirigeants conduisent avec prudence une offensive méthodique et patiente. Ils rejettent tout recours à la violence car ils savent que chaque victoire judiciaire a une grande importance dans une démocratie soumise à des lois écrites. Le processus est certainement lent mais c'est celui qui a le plus de chances de mener au succès. A condition, toutefois, que les blancs continuent à se soumettre aux décisions des tribunaux. Jusqu'ici, ils l'ont fait. La législation sociale

du New Deal — on comprend pourquoi les nègres ne se sentent plus obligés de voter républicain — et la prospérité des douze dernières années ont grandement modifié les conditions de vie de la minorité noire, même dans le Sud. L'industrialisation récente de cette région est en voie de révolutionner le *Old South*. La position économique-sociale du nègre dans un Sud industrialisé ne peut plus être celle qui prévalait dans une économie surtout agricole. Ces progrès matériels permettent aux parents nègres de faire instruire leurs enfants. L'aide donnée aux vétérans qui voulaient continuer leurs études a multiplié le nombre des étudiants noirs dans l'enseignement secondaire et supérieur. On peut prévoir que d'ici quelques années, la minorité nègre aura doublé le nombre de ses leaders. Le danger qu'ils deviennent extrémistes, si la société ne sait pas utiliser leurs talents, existe toujours, cependant.

Les blancs sentent que l'heure approche où il faudra accepter le nègre comme un égal. En 1942, le président Roosevelt créa le Fair Employment Practice Committee (FEPC) dans le but de protéger les noirs contre toute discrimination dans l'embauchage. Le gouvernement fédéral et toutes les compagnies qui exécutaient des contrats de guerre s'efforcèrent de donner justice aux nègres à la recherche d'un emploi. Ceux qui se croyaient victimes d'une injustice pouvaient avoir recours aux bons offices de ce comité. L'opposition des sénateurs sudistes a forcé le gouvernement à supprimer le Fair Employment Practice Committee à la fin de la guerre. Le président Truman a tenté en vain de le rétablir. Dans l'armée, en particulier dans la marine, on s'efforce de plus en plus de placer les nègres sur un pied d'égalité avec les blancs. Les progrès de cette politique dépendent non pas des autorités militaires, mais de la bonne volonté et de la compréhension des conscrits eux-mêmes. Un noir fut brigadier-général au cours de la dernière guerre.

Les tribunaux tiennent compte de cette évolution. Depuis 1944, la Cour suprême a rendu plusieurs décisions reconnaissant aux nègres du Sud le droit de prendre part aux élections préliminaires du parti démocrate. Des milliers de noirs ont obtenu le droit de suffrage. D'autres l'auront dans un proche avenir. La Cour suprême a le bras long. Plusieurs nègres lui doivent d'avoir été admis dans des universités du Sud réservés exclusivement jus-

qu'ici aux étudiants de race blanche. Dans plusieurs États, les commissions scolaires ont reçu l'ordre de construire de nouvelles écoles pour la population nègre. Elles ont dû s'exécuter, même si ce fut en protestant. Pendant soixante-quinze ans, la Cour suprême avait hésité à s'immiscer dans la politique intérieure du Sud. À la suite de la malheureuse expérience de la décade qui suivit la guerre de Sécession, les autorités fédérales laissèrent les sudistes en paix. Aujourd'hui, le plus haut tribunal du pays tient à peu près ce langage : "Nous avons refusé d'ouvrir les yeux pendant trois quarts de siècle. Nous ne pouvons attendre plus longtemps. Vous avez eu le temps de trouver une solution au problème. Sinon, nous serons forcés de vous contraindre à donner justice à votre minorité nègre".

Le président Truman, averti de l'importance du problème, a nommé une commission d'enquête chargée de lui remettre un rapport détaillé sur la situation des minorités. Cette commission publia ses recommandations en 1947. Sans aller aussi loin que le suggéraient ses conseillers, le président demanda au Congrès d'adopter une législation protégeant les nègres contre certains abus trop criants et leur facilitant l'exercice de leurs droits de citoyens. Les politiciens du Sud s'opposèrent énergiquement à ce programme, toujours au nom de l'autonomie des États. Le Congrès fut témoin de scènes rappelant les débats orageux qui précédèrent la guerre de Sécession. Des assemblées de protestation se tinrent dans plusieurs villes du Sud. On adopta des résolutions condamnant en termes non équivoques les projets du président. L'enjeu, rappelons-le, ne se limite pas tout simplement aux droits civils des nègres. La politique sociale et économique des présidents Roosevelt et Truman — législation en faveur des économiquement faibles, contrôle des prix, construction de logements ouvriers, protection donnée aux syndicats, mise en valeur des ressources naturelles par le gouvernement fédéral, surveillance plus sévère des compagnies de services publics — menace la domination de la ploutocratie sudiste. Celle-ci profite de la tradition autonomiste du Sud et des préjugés racistes de la majorité pour se protéger contre une intervention plus grande du gouvernement central dans les affaires intérieures des États. L'autonomie, de nos jours comme en 1860, peut servir plusieurs causes et plusieurs fins, les unes très légitimes, les autres presque inavouables. Risquant de diviser son parti — et cela à la veille d'une élection générale, le président Truman ne modifia

pas son programme. À la convention nationale du parti démocrate, la majorité se rallia au président sur le question des Civil Rights. Plusieurs délégués sudistes quittèrent la convention en faisant claquer les portes et organisèrent un parti autonomiste. Cette révolte d'une partie du Sud n'empêcha pas M. Truman d'être élu. La victoire du candidat démocrate, même privé de l'appui unanime du *solid South*, surprit tous les observateurs et révéla aux politiciens sudistes qu'ils ne détiennent plus la balance du pouvoir au sein du parti démocrate. Le jour approche où ils devront se soumettre à la volonté de la majorité. Et cette fois, il n'y aura pas de guerre civile. Au cours de la session de 1949, le président tenta en vain de faire approuver son programme en faveur des nègres. Il n'a pas réussi à briser l'opposition des sénateurs sudistes. Néanmoins, son attitude courageuse inspirera ses successeurs et tous les hommes d'État américains. Quant aux chefs du Sud, leur échec de 1948 les a obligés à reviser leur pensée politique et à modifier leur stratégie.

L'observateur constate plusieurs autres faits démontrant que les relations inter-raciales s'améliorent constamment. Depuis un demi-siècle, le nombre des lynchages a rapidement diminué. De 1898 à 1907, on compte 932 accusés nègres exécutés par la populace. De 1930 à 1940, le nombre d'exécutions sommaires tombe à 127 ; 1940 à 1949, seulement 34. Depuis 1949, on peut dire que le lynchage est en train de disparaître des mœurs américaines.

Les associations nationales d'étudiants, mieux connues sous le nom de fraternités, acceptent maintenant des nègres comme membres. L'American Medical Association a récemment reconnu officiellement les mérites de quelques médecins nègres éminents. Les médecins noirs du Sud peuvent depuis peu faire partie de l'American Medical Association de leur région. Leurs confrères de race blanche leur refusaient ce privilège auparavant. L'Église presbytérienne du Sud a décidé, il y a quelques mois, de ne plus tenir un synode distinct pour les nègres : blancs et noirs siégeront ensemble à l'avenir. Un diplomate américain de race africaine, Ralph Bunche, a reçu le prix Nobel pour la paix. Tous les Américains l'ont acclamé. Lors d'une visite récente dans le Sud, au congrès annuel de la National Association for the Advancement of Colored People, M. Bunche a reçu tous les honneurs

réservés aux puissants de ce monde. Pour la première fois, les nègres ont vu l'un des leurs être accueilli à l'aéroport par un gouverneur blanc et visiter une ville du Sud avec une escorte de policiers blancs en motocyclettes. Il y a quelques années, la minorité noire du Sud considérait l'engagement d'un policier nègre comme une grande victoire morale ! Les moins optimistes doivent admettre que de grands changements se sont opérés depuis une dizaine d'années.

Les journaux ont malheureusement tendance à rapporter exclusivement les nouvelles sensationnelles. C'est pourquoi les journalistes parleront plus volontiers de l'assassinat mystérieux d'un leader nègre et des prouesses de moins en moins nombreuses du Ku Klux Klan agonisant. Ils ignoreront les efforts quotidiennement répétés de tous ceux qui travaillent à résoudre un problème qui a troublé, trouble et troublera encore longtemps la conscience du peuple américain. Au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, l'intégration de la minorité nègre dans la démocratie américaine constitue le grand problème de la politique intérieure des États-Unis. Le défi sera relevé par la même nation qui a réussi en moins de deux générations à transformer quelque 30,000,000 d'immigrants d'origines diverses en autant de citoyens utiles et fidèles. Les prophètes du chaos soutiennent que l'entreprise échouera. Rappelons simplement que plusieurs observateurs américains et étrangers avaient déjà prédit que l'immigration massive provoquerait la dislocation de la république. L'histoire du dernier demi-siècle a démontré leur erreur. Qui peut affirmer que le demi-siècle qui commence n'apportera pas une solution au problème nègre ?

BIBLIOGRAPHIE

La liste des études consacrées au problème nègre remplirait un volume. Nous donnons ici les principaux livres que nous avons consultés avec profit au cours de nos recherches. Cette courte bibliographie rendra service aux lecteurs qui aimeraient se renseigner davantage sur la question.

Barnes, Robert-H., *The Anti-Slavery Impulse, (1830-1844)*. New York, 1933. Une étude pénétrante. L'auteur met en lumière la ferveur religieuse et les préoccupations charitables qui inspirèrent les abolitionnistes.

Brown, François-J., et autres, *One America: The History, Contributions and Present of our Racial and National Minorities*. New York, 1946.

- Buaken, Manuel, *I Have Lived with the American People*. Caldwell, Idaho, 1948. Témoignage d'un Philippin sur les conditions de vie des noirs et des asiatiques des États-Unis.
- Cash, W.J., *The Mind of the South*. New York, 1947. L'auteur dresse un inventaire des richesses, des énergies, des faiblesses et des problèmes d'une région qui a toujours eu un caractère différent du reste de la nation.
- Davie, Maurice-R., *Negroes in American Society*. New York, 1949. Renseignements de tous genres et statistiques.
- Franklin, John Hope, *From Slavery to Freedom*. New York, 1947. L'historien raconte avec autorité l'odyssée des nègres américains.
- Frazier, E. Franklin, *The Negro Family in the United States*. Chicago, 1947. Étude historique et sociologique de la famille nègre depuis la période coloniale jusqu'aux taudis des grandes villes industrielles. Oeuvre de grande valeur qui fait autorité.
- Frazier, E. Franklin, *The Negro in America*. New York, 1949. Synthèse utile d'un spécialiste.
- Haywood, Harry, *Negro Liberation*. New York, 1948. Étude écrite par un nègre communiste. L'auteur analyse avec exactitude les causes de mécontentement de la minorité noire. Il propose la création d'un État nègre aux États-Unis. Ce projet est mis de l'avant par la propagande communiste.
- Heard, Alexander, *A Two-Party South?* Chapel Hill, North Carolina, 1952. M. Heard a collaboré à la recherche du professeur V.O. Key. Étude objective dans laquelle l'auteur se demande si la dictature du parti démocrate sudiste ne touche pas à sa fin.
- Key, V.O., *Southern Politics: In State and Nation*. New York, 1949. La Fondation Rockefeller a financé un programme de recherches sur la politique sudiste. Le professeur Key, spécialiste éminent en *political science*, a dirigé les travaux des enquêteurs. Son livre constitue l'étude la plus complète sur la question.
- Myrdal, Gunnar, *An American Dilemma: The Negro Problem and Modern Democracy*. New York, 1944. La Fondation Carnegie a demandé à ce chercheur européen de faire une étude objective et complète du problème. Aidé de quelques assistants, il a consacré plusieurs années à cette recherche. Le résultat, c'est ce livre de quelque 1,500 pages qui a exercé une grande influence sur la pensée actuelle des dirigeants américains. M. Myrdal considère que les Américains doivent supprimer l'inégalité des nègres s'ils veulent demeurer fidèles à l'idéal démocratique. Les efforts tentés depuis la publication de ce livre — plusieurs autres du même genre ont suivi — démontrent que cette recherche financée par la Fondation Carnegie n'a pas été inutile. On ne saura jamais assez l'importance de la recherche scientifique dans le domaine de la sociologie. Nos problèmes contemporains nécessitent plus que de belles paroles et de bonnes intentions pour être résolus.
- Ottley, Roi, *Black Odyssey: The Story of the Negro in America*. New York, 1948. Synthèse utile de lecture agréable qui n'est pas, cependant, l'œuvre d'un chercheur accompli.
- Report of the President's Committee on Civil Rights*. Washington, 1947. Document officiel qui marque une étape importante vers la solution du problème nègre aux États-Unis.
- Rose, Arnold, *The Negro in America*. New York, 1948. Un résumé commode de l'étude de Myrdal.
- Tannenbaum, Frank, *Slave and Citizen: The Negro in the Americas*. New York, 1947. Étude comparative sur les conditions de l'esclavage aux Antilles, en Amérique du Sud et aux États-Unis.

UN HOMMAGE

AUGUSTIN FRIGON

Dans le premier numéro de l'Action Universitaire paraissait un article sur Augustin Frigon, alors directeur des études de l'École Polytechnique de Montréal. Il convient que, au même endroit, à l'occasion de son décès, son souvenir soit rappelé. Au surplus, Augustin Frigon, qui n'a pas cessé, depuis 1905, d'appartenir à la famille de l'Université, a un droit certain à cet hommage.

Peu de nos Anciens ont tenu, aussi longtemps que lui, un rôle bien-faisant et varié dans le domaine de l'enseignement.

Sa préparation première cependant ne paraissait pas l'y destiner. Il passa en effet directement de l'Académie commerciale du Plateau à l'École Polytechnique, où il reçut son diplôme d'ingénieur en 1909. Mais il était doué de ces qualités d'observation et de travail personnel, qu'il recommandera si souvent par la suite dans ses mémoires, ses conférences, ses cours. Et puis, son stage au Massachusetts Institute of Technology et les deux années qu'il passa en France, de 1920 à 1922, préparant une thèse qui lui vaudra le Doctorat en électricité avec distinction de l'Université de Paris, suppléèrent dans une large mesure à ce qui aurait pu manquer à sa formation.

Dès qu'il eut obtenu son diplôme d'ingénieur, il fut nommé professeur à l'École Polytechnique. Il y dirigea les laboratoires d'électricité de 1912 à 1920, et succéda au professeur titulaire d'électricité, M. Salluste Duval, en 1917. Auparavant, en 1913, en compagnie de MM. A. Surveyer et E. Montpetit, il lançait la "Revue Trimestrielle Canadienne", toujours vivante. En même temps, il exerçait pendant cinq ans sa profession avec M. Arthur Surveyer et servait de Conseil à la Commission des services publics de la province de Québec.

À son retour de Paris, en 1922, il reprit son cours d'électrotechnique à l'École Polytechnique. Dès l'été de 1923, il succédait à M. Fyen à la direction de l'École, poste qu'il occupa jusqu'en 1935. Il devint alors Président de la Corporation de l'École.

Pendant son stage à la direction des études, Augustin Frigon apporta de notables améliorations à l'enseignement et à l'outillage. Il réorganisa la bibliothèque, aménagea de magnifiques laboratoires d'hydraulique, prit un soin spécial des laboratoires d'essais de matériaux; il confia à des ingénieurs praticiens des séries de conférences sur le côté pratique du génie, encouragea l'impression des cours des professeurs, et orienta les jeunes diplômés vers les carrières industrielles.

À peine nommé directeur de l'École Polytechnique, on lui confia la direction générale de l'Enseignement Technique dans la province. En cette qualité, il institua des cours de métiers et d'apprentissage en typographie, fonda des Écoles industrielles, remania les cours des Écoles techniques et leur donna une Revue, enfin créa l'École du Meuble appelée à une si belle carrière.

Entre temps, il est président de la Commission des Services électriques de Montréal, membre du National Research Council, membre de la Commission canadienne de radio-diffusion (Commission Aird), et à la suite de l'étude faite par la commission Lapointe dont il était membre, il est nommé président de la Commission d'Électricité de la Province de Québec, organisme qui régla quantité de litiges, s'occupa d'électrification rurale, des tarifs de vente et des obligations de compagnies d'énergie électrique à mettre sur le marché.

Et comme ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, on l'invita à siéger dans la Commission des Écoles catholiques de Montréal et au Conseil catholique de l'Instruction publique. Ce poste, qu'il occupa dès 1923, lui fournit l'occasion de plusieurs interventions fécondes. On se rappelle en particulier le mémoire qu'il remit à ses collègues sur l'"Orientation des enfants vers les carrières économiques et notamment vers les carrières industrielles". Il y signalait l'absence d'initiative et de curiosité scientifique chez les enfants et l'insuffisance de leur formation, du point de vue de l'intelligence comme de la volonté. Il souhaitait que l'on développe chez eux le goût de l'effort et du commandement.

Déjà, à cette époque, Augustin Frigon était Directeur de la Société Radio-Canada. Dès la création de la Société, en 1936, il en avait été nommé directeur général adjoint, avec la responsabilité de tous les services techniques et la surveillance générale des intérêts de la Société dans la Province de Québec. Devenu Directeur général en 1944, il administra l'ensemble du système national de radiodiffusion.

On a eu raison d'insister sur la compétence technique d'Augustin Frigon. Il est vrai qu'il fit ériger grand nombre de postes de radio, à travers le Canada, dont huit de grande puissance ; qu'il dirigea l'installation de postes à ondes courtes à Sackville (N.B.) qui font partie du service international ; qu'il organisa plusieurs centres radiophoniques, notamment celui de Montréal, dans l'ancien hôtel Ford, le plus important d'Amérique ; qu'il s'intéressa vivement à la transmission des programmes par modulation de fréquences et à l'organisation de la télévision à Montréal et à Toronto. Il n'abandonna son poste, à la suite d'une longue maladie, supportée avec un courage admirable, que pour devenir directeur des projets.

C'est donc entendu, Augustin Frigon était un administrateur et un technicien d'envergure. Il était bien autre chose encore. On a vu que toute sa vie, il fut un éducateur. Il était directeur de l'Institut scientifique franco-canadien depuis 1926, membre de la Canadian Geographical Society et d'autres sociétés de culture ; au surplus, grand lecteur... Sa culture personnelle devait forcément se manifester dans son activité de directeur général. Aussi lui devons-nous, parmi bien d'autres bons programmes, la série vraiment remarquable de "Radio Collège", qu'il mit sur pied, surveilla de près, améliora, dans l'espoir de fournir aux siens une information intellectuelle facile d'accès. Il suscita également le Concours littéraire de 1945-46, qui a donné un essor surprenant aux talents canadiens et a convaincu maints écrivains hésitants à se lancer dans l'arène radiophonique. Dans le domaine de la musique, nous lui sommes redevables des "PETITES SYMPHONIES", écoutées même au-delà des frontières, et de "NOS FUTURES ÉTOILES", programme qui a attiré sur le réseau français les jeunes talents de toutes les provinces. On a parfois reproché à Radio-Canada certains autres programmes dans la

veine populaire. Le Directeur s'en est lui-même expliqué. "Nous nous efforçons de conserver à nos émissions radiophoniques un caractère tel que, dans l'ensemble, notre œuvre reste foncièrement éducative. Évidemment, lorsqu'il s'agit de pièces dramatiques dont l'action se passe dans les milieux de la province de Québec, nous sommes bien forcés d'adopter le langage qui s'y parle, mais nous nous gardons bien d'exagérer. Nous essayons même d'influencer la rédaction des sketches commerciaux, quoique cela soit souvent beaucoup plus difficile ; ces derniers n'ont qu'un but : celui d'atteindre le plus grand nombre possible d'auditeurs, et tous savent que les goûts du peuple ne sont pas toujours des plus élevés... Les statistiques de popularité des programmes sont bien souvent à l'encontre de nos ambitions et nous devons travailler ferme pour rester populaires, tout en donnant le bon exemple. J'ai l'impression que nous réussissons dans une certaine mesure et que, malgré nos défauts, les choses seraient pires si nous n'existions pas".

On voit par ces paroles que, obligé de faire la part du feu, le Directeur général souffre de s'éloigner ainsi de l'idéal qu'il s'est proposé. Cet idéal était de fortifier par tous les moyens mis à sa portée, la culture du peuple canadien tout entier, de langue anglaise comme de langue française. Au surplus, il était convaincu que la Radio pouvait servir efficacement à une meilleure compréhension mutuelle des deux principaux groupes ethniques du pays. Déjà dans une conférence intitulée "EDUCATION BY RADIO", prononcée en 1930 à Toronto, il exprimait ses idées là-dessus. Il ne les changea pas dans la suite.

Bref, au cours des seize années qu'il passa à la Société Radio-Canada, Augustin Frigon déploya des qualités peu communes de chef et d'éducateur. Doué d'une forte personnalité, d'un jugement sûr, d'une intégrité et d'une loyauté à toute épreuve, par ailleurs modestes et sans petite vanité, il a accompli une œuvre dont le Canada peut s'enorgueillir.

Rendons-lui cette justice : dans un poste stratégique de la nation, Augustin Frigon sut se montrer à la hauteur de sa tâche et mérite nos hommages et notre gratitude.

OLIVIER MAURALT
P.D. M.S.R.C.



*Gagnez de l'argent à même votre salaire,
épargnez régulièrement.*

LA
BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA



**Votre livret de banque
est le miroir
de votre avenir !**

LA BANQUE ROYALE
DU CANADA

Une banque vraiment "Royale"

DÉPOSEZ VOS ÉCONOMIES À

LA

BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

IL Y A UNE SUCCURSALE DANS VOTRE VOISINAGE

"COFFRETS DE SÛRETÉ"

LA SEULE BANQUE D'ÉPARGNE À MONTRÉAL

A VOTRE SERVICE

FIDUCIAIRES

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE

MONTRÉAL

LIMITÉE

**EXÉCUTEURS
TESTAMENTAIRES
ADMINISTRATEURS**



**AGENTS
FINANCIERS
FIDUCIAIRES**

262 RUE ST-JACQUES OUEST, MONTRÉAL-1 PL. 3834

**CREDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN**

PRÊTS EN PREMIÈRE HYPOTHÈQUE

5 est, rue ST-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg

Régina — Edmonton — Vancouver

Courtiers
en douane

Expéditeurs

Transitaires

C.-E. RACINE & CIE, Ltée

Edifice Board of Trade

MArquette 5293

— Montréal

LA
BANQUE CANADIENNE NATIONALE
est à vos ordres pour toutes vos opérations
de banque et de placement

Actif, plus de \$450,000,000

552 bureaux au Canada

COURTIERS ET SPÉCIALISTES
EN DOUANES

EXPÉDITEURS - ENTREPOSEURS
AGENTS DISTRIBUTEURS
TRANSPORT

ST-ARNAUD & BERGEVIN Ltée

118, rue St-Pierre

Montréal

Hommages du

**COLLÈGE des MÉDECINS
et CHIRURGIENS
de la
PROVINCE de QUÉBEC**

Ch.-Auguste Gascon,
Prés.

J.-Ed. Jeannotte,
Vice-Prés.

J. Art. Tremblay, sec.

**La Compagnie Mutuelle
d'Immeubles Ltée**

(Incorporée par Charte Fédérale en 1903)

La caisse d'épargne pour prêts mutuels

Versé à ses membres : \$11,000,000.00

Siège social.

1306 est, rue Sainte-Catherine

— Montréal

PAYS BASQUE ET CANADA

Claude de BONNAULT

Il est un peuple en France qui n'est pas français, et même qui, en Europe, n'est pas européen. Un peuple à la destinée fabuleuse, venu à travers les siècles d'on ne sait où pour aller il ne sait où, du mystère au mystère, du plus lointain des âges au plus lointain de l'espace. Ce peuple, c'est les Basques, les Basques, amoureux de la mer, toujours hantés par le regret de l'Atlantique perdue, condamnés, de génération en génération, à poursuivre sur tous les océans l'insaisissable mirage d'un continent évanoui.

Peuple heureux, les Basques, d'avoir une histoire belle comme une légende, une histoire qui n'est qu'une longue légende.

Bayonne est le grand port du Labourd, du pays basque. Ciboure, Saint-Jean-de-Luz, Biarritz, le Cap Breton, en sont d'autres. De Bayonne, de Ciboure, de Saint-Jean-de-Luz, de Biarritz, du Cap Breton, que de navires ont mis le cap à l'ouest. Et depuis combien de temps ! Depuis toujours peut-être... Au XII^e siècle, nous dit-on, la route de Terre-Neuve n'était déjà plus pour eux une route nouvelle. Et, depuis des générations et des générations, Terre-Neuve elle-même aurait cessé d'avoir pour eux aucune nouveauté.

Aux âges primitifs, des animaux ont parfois servi de guides aux migrations des peuples. Et le vol des palombes aurait très anciennement dirigé les pas des Basques. À Terre-Neuve, la baleine les aurait menés. Mais ce n'était plus alors un conducteur sacré ; ce n'était qu'un gibier. De bonne heure, devant les pêcheurs de la côte atlantique, le poisson avait fui. De bonne heure les pêcheurs s'étaient lancés à la poursuite du poisson. Et ils l'avaient retrouvé. Ils en avaient trouvé un autre, la morue. Loin, très loin, toujours plus loin, les avait entraînés la baleine. Au delà de

l'Atlantique. La chasse fantastique leur avait fait franchir l'océan. Les Basques étaient descendus à Terre-Neuve. Au Canada, ils auraient abordé. Aux Canadiens, indigènes, ils auraient appris leur langue.

La France au XVI^e siècle régnait sur Terre-Neuve. La France, c'est-à-dire les Basques. De 1640 à 1712, la France a possédé une partie de l'île, la moitié quand ce n'était pas tout. Jusqu'en 1712, les Basques ont dominé à Terre-Neuve. Jusqu'en 1712, les Basques l'ont ravitaillée. Jusqu'en 1712, les Basques l'ont défendue contre les Anglais. Le 22 octobre 1712, le gouverneur des Français de Terre-Neuve cédait sa capitale aux Anglais. Jusqu'au 10 octobre avaient attendu les capitaines basques pour s'éloigner de l'île condamnée. Les Basques avaient tenu jusqu'au bout.

Du Labourd à Terre-Neuve sont venus des Basques. En nombre. Du Labourd au Canada — quand le Canada s'est peuplé de Français — ont émigré quelques Basques. Fort peu. De Bayonne, de Ciboure, de Biarritz, des autres ports, ont été transportés au Canada plusieurs noms de famille comme on n'en rencontre qu'en pays basque, de ces noms aux formes étranges, aux consonnances uniques au monde. Etchepare, Etcheverry, Irumberry, Salaberry, Etchinique. Bizarres assemblages de lettres portant en eux le secret d'une langue inconnue, l'énigme d'une race...

Aussi Jean-Baptiste d'Etcheverry avait-il cru devoir faire à sa clientèle la concession de rendre son nom plus facile à prononcer. Il l'avait traduit en français. Jean-Baptiste Maisonbasse, — puisque tel il était devenu — établi orfèvre à Montréal, de 1718 à 1744, n'y dut pas faire de mauvaises affaires. Les Canadiens — avaient-ils gagné quelque argent — n'avaient rien de plus pressé que d'acheter de la vaisselle plate.

Sont également venus au Canada pour y représenter le Labourd, l'antique tractus Lapurdensis, des gens, des familles qui s'appelaient comme auraient pu s'appeler des Français d'ailleurs, des Français qui n'auraient pas été des Basques. La Lande de Gayon — si vieux dans l'échevinage bayonnais — Béhic — bien vieux aussi — Martel, du Tasta, des noms, des traditions, des héritages de nobles souvenirs.

Il y a, il y a eu Basques et Basques. De bons et de mauvais Basques. Un mauvais Basque, Martin d'Etchinique (ou de Chinique ou Chiniquy). Peut-être, plus simplement, un Basque habile ou trop habile. Peu de matelots, amenés par le commerce au Canada, y sont restés. Martin de Chinique en est un. Il était à bord du *Rubis*, ce vaisseau qui aurait dû être béni puisqu'il portait un saint, Mgr de Lauberivière, cinquième évêque de Québec, ce vaisseau maudit puisque voyageait, avec lui, la terrible épidémie du typhus. Chinique en fut atteint, mais Chinique en fut soigné, à Québec, et Chinique en guérit (1740). Là où il avait retrouvé la santé, Chinique décida de demeurer pour le reste de ses jours. Ce n'était pas un illettré. De son instruction, il sut profiter. On le voit peu après capitaine d'un navire marchand. Vint l'année 1759 et vinrent les Anglais. Longtemps après, Chinique prétendait avoir servi de pilote à la flotte anglaise, et même, précisait-il, au vaisseau amiral. Se vantait-il ? Que de Canadiens ont voulu en avoir fait autant que lui, ont cherché, rétrospectivement, à se faire passer pour des traîtres ! Que de pilotes, si on les écoutait tous, auraient eu l'escadre de Saunders !

Chinique réussit. Il voulait se faire bien voir des Anglais. Il obtint leurs bonnes grâces : des places, des titres, des sinécures. Capitaine et pilote du Roi, gardien de la Maison de la Trinité, c'est-à-dire membre du Conseil d'Administration de l'École de pilotage du Canada.

Matelot basque, Martin d'Etchinique. Capitaine Basque, Michel de Salaberry. Capitaine de navire marchand. Poussé par son métier et par sa bonne étoile vers les côtes de la Nouvelle France, vers la même époque que son compatriote. Marié à Québec, en 1735. Remarié à Beauport, près de Québec, en 1750. Salaberry ou plutôt Irumberry de Salaberry. Un Basque de Ciboure, un Basque maritime. Mais descendant de Basques montagnards, Irumberry de Salaberry, au pays de Cize et à Saint-Jean-Pied-de-Port, héritiers en droite ligne des comtes de Lavedan et de Bigorre, des ducs de Gascogne, des premiers rois de Navarre. Des couronnes en France, des services au Canada. Michel de Salaberry, capitaine, armateur, propriétaire du navire qu'il commandait, Michel de Salaberry s'est bien employé pour le commerce, Michel de Salaberry s'est bien employé pour le Roi. Et le Roi l'a récompensé. Il le nomma en 1750 capitaine de flûte ; en 1754, lieutenant de vaisseau.

Michel d'Irumberry de Salaberry, de l'autre monde, eut lieu de se réjouir. Ce que tout homme souhaite quand il a des enfants, qu'il est digne d'en avoir, il l'a obtenu : un fils qui l'a surpassé. Ce fils fut conseiller législatif de la Province de Québec — et mieux encore un petit-fils plus grand que son père, plus grand que son aïeul. Charles-Michel de Salaberry — le colonel de Salaberry — fut un homme heureux. Sur la rivière Chateauguay, en 1813, il avait eu la chance de sauver son pays d'une invasion américaine ; il eut ensuite une chance plus rare : son pays lui en fut reconnaissant. On le compara, on le compare encore à Léonidas ; l'on voyait, l'on voit en lui un Léonidas qui n'était pas mort, un Léonidas que l'ennemi n'avait pas tourné. Et l'on voulut qu'un de ses fils reçut au baptême le nom de Léonidas.

M. de Salaberry, père du colonel, avait pu dire : "Aucun sujet canadien n'a fait pour son Roi des sacrifices aussi sensibles, car de quatre fils, j'en ai perdu trois dans l'armée". Deux avaient été tués aux Indes orientales ; le plus jeune, en Espagne... O Basques, exilés partout, éternels pèlerins...

QUATRE SONNETS TENDRES

DESTIN

Quand Dieu pensa ton âme en l'ornant de ses dons
Qui forment sa valeur prenante, irrésistible,
J'étais là, moi aussi, souhaitant le paisible
Bonheur de la marquer aussitôt de mon nom.
Quand Dieu conçut ton corps innocent et gracieux,
Précisant ses détails qui intriguent, qui charment,
J'étais là, moi aussi, méditant par quelle arme
Je pourrais conquérir ton être capricieux.
Quand Dieu, pour ton salut, te faisait accomplir
Ton destin ici-bas de servir et de plaire,
J'étais là, moi aussi, anxieux de tout faire
Pour partager ta vie et combler tes désirs.
Et quand Dieu résolut de te donner un homme,
J'étais là, suppliant pour que ton cœur me nomme.

STÈLES

Dans une grotte obscure où n'entrait nul humain,
La nature formait sans bruit et sans lumière,
Des jeux étranges d'eau, de roche et de poussière,
Créant mille ornements défiant toute main.
Tel un sculpteur géant ciselant sans arrêt,
Le calcaire en travail au cours de millénaires
Construisait, en fantasque, un monde imaginaire,
Goutte à goutte, en versant ses larmes en secret.
Stalactites de nacre éclatant de beauté,
Stalagmites d'albâtre émanant de la pierre
Finissaient par s'unir en colonnes altières.
Ainsi nos cœurs faisaient depuis l'éternité
Leurs stèles de désirs, d'amour et de tendresse,
Que nos premiers baisers ont scellé dans l'ivresse.

□ IMMANENCE □

*J'ai voulu soulever le voile incorruptible
 Qui cache à tout humain le monde incorporel,
 Vainement j'ai tenté d'entrevoir l'Éternel
 Par les faibles moyens de ma raison sensible.
 Pourtant mon âme a soif d'amour et de lumière
 Elle aspire à saisir le beau, le substantiel.
 Me faut-il souhaiter la mort, pour que le ciel
 Exauce en l'au-delà mon ardente prière ?
 La nature, on prétend, est de Dieu le langage ;
 Mais sa grandeur troublante est un pâle reflet
 De l'ultime vision dont nul n'a le secret.
 Crois-moi, c'est par tes yeux dont je sens le message
 Que je trouve en mon cœur ce que je cherche en vain,
 Et le don de ton être imite le divin.*

□ ÉVOCATION □

*Quand je tendais vers toi ma faiblesse et mes bras,
 Tu me prenais la main et tu guidais ma route.
 Un baiser sur mon front venait ôter le doute
 Qui se glissait parfois dans un esprit ingrat.
 Quand je tendais vers toi ma pensée ou mon cœur,
 Tu me prenais la tête et me livrais ton âme
 En cherchant dans mes yeux tous mes soucis de femme,
 Et tu me consolais par un mot enchanteur.
 Quand je tendais vers toi mes lèvres et mon corps,
 Tu me prenais la taille avec un geste tendre,
 Et tu me complétais, toujours prêt à comprendre
 Ces intimes désirs qui enflamment les forts.
 Au soir de nos destins je souhàite encor tendre
 Mon être vers le tien, jusqu'à mêler nos cendres.*

Alain VERVAL.

L'ARÉTÈ CHEZ LES GRECS ET NOTRE MONDE MODERNE

Abbé Paul E. LORTIE

Le concept de civilisation s'est révélé aux nations occidentales, à la plupart du moins, sous deux seuls et uniques aspects. Il évoque à la fois la terre de Palestine où naquit le christianisme et la cité d'Athènes où fleurit l'humanisme grec. L'Orient apporta au monde son message du Divin, l'Occident, sa foi en la Raison, deux réalités qui, comme règles de perfection et dispensatrices de liberté, sont nécessaires à la notion du concept d'humanisme. Quoique différentes, du moins par les buts qu'elles se proposent, ces réalités se sont harmonieusement complétées pour donner à l'Europe et aux Amériques leur civilisation. L'âme hellène, impuissante, d'une part, à faire un "Divin entièrement rationnel de nécessité rationnelle", et ne pouvant, d'autre part, en raison de l'insuffisance spirituelle de l'Orphisme et des Mystères, donner le divin, bien qu'en elle-même elle en sentît le besoin et tendît vers "l'assimilation divine", il fallait qu'elle consentît à l'accepter d'un Amour et d'une Liberté venant du ciel. Rappelant la réalité primordiale de l'esprit et sa domination sur la matière et professant que toute chose est appelée à sa suprême perfection, la philosophie grecque en devenant une source inépuisable de sagesse préparait au christianisme. Le Dieu des cosmogonies rationnelles attendait le Dieu de l'Évangile. Lorsque Socrate s'écriait : "Athénien, enfant de la plus noble cité, n'as-tu pas honte de t'occuper de tout, sauf de ce qui seul importe, ton âme ?" il s'inspirait de l'oracle de Delphes et parlait donc au nom de la divinité. Il y avait dans l'enseignement du philosophe un sens de l'insuffisance et de la dépendance humaines. Quatre siècles plus tard saint Paul répondra à l'appel de Socrate : "Athéniens, je viens vous parler de ce Dieu en l'honneur duquel vous avez déjà élevé un temple."

Les premiers contacts de la raison et des réalités surnaturelles d'un autre empire venaient ainsi de s'établir. La raison dut faire, il est vrai, des concessions devant l'impénétrable profondeur des mystères, mais, supposant à l'origine de ses spéculations métaphysiques le bienfait d'un parachèvement de la part de ce qui est plus haut que la raison, elle allait, non pas affronter le divin, mais s'en laisser pénétrer : c'est là, croyons-nous, la doctrine de saint Paul. L'apôtre, en effet, qui connaissait bien les Athéniens, tout en n'ignorant pas leur rationalisme, n'avait-il pas commencé par admettre leur esprit religieux ? "Vous avez plus que d'autres la crainte de Dieu",¹ leur avait-il dit, bien que Socrate, sous l'effet de son zèle apostolique et de la violence de son tempérament, condamnât la supposée indifférence de ses compatriotes. Cette remarque de saint Paul n'était pas une flatterie, car on n'attend pas d'un tel homme une parole en l'air et un éloge mensonger ; celui-ci, d'ailleurs, ne semble pas enclin à ce genre de louange. D'autre part, la connaissance qu'il possédait de cette fière cité d'Athènes, orgueil de la civilisation occidentale, ne pouvait que lui permettre de fonder de grandes espérances ; si la crainte de Dieu a poussé les Athéniens à élever un autel au Dieu inconnu, c'est donc, pouvait-il penser, qu'ils le désiraient, c'est donc qu'ils auraient quelque idée de parenté avec cette divinité. Cette idée de parenté, nous la retrouvons, fondamentalement, dans l'*arété* grec. L'*arété*, en effet, étant par définition une vertu qui pousse l'homme à agir selon un idéal spécifiquement humain, il tendait de ce coup à développer chez l'individu toutes les potentialités qui y sont renfermées, *même celles qui transcendent la raison*. Dans le présent article, nous nous arrêterons uniquement aux potentialités soumises aux pouvoirs de la raison, nous réservant pour un prochain travail les relations qui peuvent exister entre la philosophie grecque et le christianisme.²

*
* *

1. La traduction usuelle : "Vous êtes le peuple le plus religieux des hommes" ne me satisfait pas ; celle-ci gagnerait en précision, à mon sens, si on s'était attaché davantage à la lettre du texte : "Vous êtes plus que d'autres craignant Dieu", "Vous avez plus que d'autres la crainte de Dieu".
2. Pour ce qui a trait au caractère religieux de l'hellénisme et à la piété grecque, nous renvoyons le lecteur au travail du Père A.-J. Festugière. *L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, Gabalda, Paris, 1932. Cf. également le travail du Père A. Brémond, *Rationalisme et religion*, Archives de philosophie, vol. XI, cahier iv, 1935 ; l'auteur de l'article se dit convaincu que "l'hellénisme est religieux et que la religion chez lui transcende la raison" (p. 22).

L'arétè chez les Grecs n'est pas un sujet hors-saison. L'époque troublée que nous vivons nous en confirme l'importance : il n'est peut-être plus une seule classe de notre société qui échappe au malaise présent ; il n'en est peut-être plus aussi aucune qui ne soit en même temps responsable de ce malaise. L'homme, ne sachant pas ce qu'il croit, se laisse gagner par les émotions impétueuses. L'esprit, en effet, étant fait naturellement pour croire et la volonté pour aimer, il faut alors, faute de vrais objets, qu'ils s'attachent aux faux et de préférence aux objets les plus fascinants et les plus faciles à acquérir. Cette pensée de Pascal trouve une triste application chez notre élite même qui, bien que pleine d'enthousiasme encore, voit son idéal s'amoinrir devant les appas matériels de notre civilisation. De nos jours, un des désirs les plus alarmants des étudiants qui fréquentent l'université et, ce qui est plus troublant encore, le collègue, est de "faire de l'argent". Par ailleurs, ce sentiment, chez une imposante proportion des classes dirigeantes et industrielles, a dégénéré en préoccupation : la recherche laborieuse de la fortune et des honneurs est devenue un souci de toutes les heures. Nous sommes maintenant les esclaves de notre civilisation matérialiste, et non ses maîtres. Le monde moderne n'ayant pas de conception définie de la vie, se perd dans la profession des ressources matérielles qui l'entourent et, faute d'un idéal spiritualiste, met sa confiance dans la prospérité matérielle.

Cette manière de se comporter devant la vie, quelque explicable ou compréhensible qu'elle puisse paraître en regard des immenses progrès accomplis par notre siècle, n'en est pas moins un mal, auquel il faut chercher la solution là où les premières notions de culture et de civilisation nous ont été données. Mais, objectera-t-on, les méthodes de formation intellectuelle de nos collègues et universités sont désuètes, elles ne répondent plus de façon satisfaisante aux exigences de notre société moderne ; de plus, certaines matières de nos programmes d'études ont vieilli, elles ne sont plus à la page. Le penchant de nombreuses personnalités professionnelles et gouvernementales vers un idéal matérialiste et la carence d'aspiration spirituelle dans les domaines économique et social ne sont-ils pas des faits qui dénotent une éducation inadéquate ? Je crois qu'on aurait tort de condamner ainsi, sans distinguer, un enseignement dont les bienfaits se sont révélés d'une haute valeur. Nous avons dans les mains tout

ce qu'il nous faut pour que cet enseignement soit *up to date*. La faiblesse de notre éducation (les détracteurs de notre système éducatif disent "la faillite") ne vient pas d'un mauvais choix des matières enseignées, mais de leur exploitation malhabile, de la formation déficiente des éducateurs, et surtout de l'ignorance de la pensée antique dans les études collégiales et universitaires. "Réflexion plutôt curieuse que cette dernière affirmation", avouèrent quelques sceptiques, surpris de l'importance ainsi accordée au grec ; mais réflexion d'actualité, puisque de la valeur qu'on lui attribue dépendra en partie l'avenir de notre élite. Cette dernière ne répond pas de manière satisfaisante aux espoirs fondés sur elle par les éducateurs ; en effet, l'absence des valeurs humaines dans sa vie l'empêchant de s'établir comme une véritable force, il lui est d'autant plus difficile d'exercer sur la masse l'influence qu'on en attend. Sans vouloir affirmer que la crise par laquelle elle passe sera résolue exclusivement par une connaissance plus approfondie de la pensée antique, nous croyons, cependant, que si nous voulons une civilisation forte et prometteuse, il faudra nécessairement calculer avec l'enseignement laissé par les Anciens. Sans doute, ceux qui réclament sur un ton parfois élevé un minimum de grec dans nos collèges (ou sa disparition complète ?) et un programme de sciences plus élaboré seront surpris de cette affirmation et invoqueront l'anachronisme. J'entends qu'ils puissent manifester quelque surprise, puisque se faisant les défenseurs inconscients de l'utilitarisme, mal qui ronge notre siècle avec un succès alarmant, ils ne saisissent pas la valeur profondément civilisatrice de l'enseignement que nous ont laissé un Socrate, un Platon ou un Aristote.³ Mais, d'autre part, je ne comprends pas qu'on puisse invoquer l'anachronisme : il ne s'agit pas ici d'inviter notre société moderne à retourner à la vie grecque telle qu'elle fut vécue en Grèce, car l'archaïsme, disait M. Levingston, n'est qu'une forme respectable de suicide. Il s'agit plutôt de faire revivre un esprit que Pline a su si bien rendre sous forme d'épi-

3. Nous ne pouvons pas blâmer sévèrement cette attitude, car on peut se demander si un certain enseignement du grec n'aurait pas mis entre les mains de ceux qui l'ont étudié les instruments nécessaires à son exécution : l'insouciance et l'incompétence de certains professeurs ont provoqué chez l'étudiant un manque d'intérêt explicable. D'autre part, dans les diverses facultés de nos universités, quelle place tient la philosophie des valeurs ? Y a-t-il même un tel enseignement ? Les détracteurs de notre enseignement sont plus à comprendre qu'à blâmer ; qu'on écoute leurs griefs au moins, dans l'empressement qu'on met à les condamner.

gramme dans une lettre qu'il adressait à un ami : *profecturus es ad homines maxime homines*. C'est un idéal qui offre à l'humaniste de toutes les générations une force vivante et intelligible que celui-ci ne peut ignorer sans danger de déplacer l'homme de la position centrale qu'il occupe dans l'Univers. Idéal dont on a conçu beaucoup plus tard toute la profondeur : comme Pline, Gœthe, von Humboldt, Shelley, Gladstone furent émerveillés par la grandeur et l'importance d'un vaste système téléologique que les Anciens avaient édifié autour de l'homme lui-même. Cet aspect de l'hellénisme exprimé dans une recherche toujours plus approfondie d'un type idéal humain parfait semblait une conception apte à répondre à l'inquiétude des philosophes du XIX^e siècle, troublés par les périls que courait leur temps ; les heures que nous vivons, à une époque où la civilisation paraît s'acheminer vers son crépuscule,⁴ remettent sous nos yeux des dangers semblables, mais plus graves encore. En face de tels problèmes, il vaut la peine que nous nous tournions vers les Anciens ; leur conception de la culture et de la vie peut servir de remède efficace contre les maux qui frappent notre génération. Leur enseignement s'est révélé un facteur primordial de la conservation des valeurs *humanisantes* et un point vital de l'épanouissement toujours plus accentué du concept de culture. Cet aspect de l'hellénisme, l'*arétè*, résoudre de façon infaillible la moitié de nos problèmes, car, en rétablissant les notions de valeur et de fait, il se trouve à assigner à l'homme la place de choix qui lui revient au centre de notre univers — vérité dont l'éclat pâlit devant les invitations attrayantes du Siècle de la Matière.

Pour les Grecs, le problème humain demeure le centre de l'activité intellectuelle. L'homme, même s'il n'est qu'un faible roseau que l'univers peut écraser, est un roseau pensant appelé à dominer par sa raison et, comme l'affirmait Anaxagore pour la première fois dans l'histoire de la philosophie

4. Cf. J. Maritain, *Le crépuscule de la civilisation*, édition de l'Arbre, 1941. Le premier chapitre de cette brochure contient des pages pleines de sagesse sur la crise de l'humanisme moderne, et je crois qu'on trouvera beaucoup d'intérêt à les méditer.

grecque, à exercer un pouvoir souverain sur toute chose.⁵ Avec l'avènement de ce penseur ionien, les premiers souffles de l'intelligence venaient alors de se dégager. L'esprit humain qui, né vers la fin de la période présocratique, s'était élancé avec hardiesse à la conquête du monde, allait ouvrir des voies nouvelles et fraîches dans le domaine de la philosophie et s'attacher tout particulièrement à définir la notion d'un idéal humain en partant de l'intelligence comme principe. Les philosophies qui fleuriront plus tard, au siècle d'Athènes surtout, soit durant les cent dernières années qui précéderont la mort d'Alexandre (323), marcheront dans les mêmes sentiers. Platon, par un effort admirable de sa pensée, s'élèvera au-dessus des choses matérielles pour porter la métaphysique à son plus haut point en saisissant l'être à sa source. Aristote fera de l'exercice des facultés et notamment de l'intelligence l'attitude d'esprit nécessaire pour remonter jusqu'au sommet d'un monde idéal.⁶ Le Philosophe, partant du principe que la raison fait "règle et autorité par droit naturel",⁷ fondera le concept de civilisation sur une connaissance progressive. Ainsi donc le théologien, le philosophe, le poète, l'artiste tiennent-ils une place de choix.⁸

"Rien de plus étonnant que l'homme!...

On ne saurait s'imaginer l'étendue des pouvoirs de sa raison",...

Telle fut, en deux mots, l'attitude des Anciens vis-à-vis de l'intelligence. Une perspective à perte de vue s'ouvrait devant eux et leur sagesse, riche de promesses, allait donner naissance à une civilisation qui, toute proportion gardée, ne fut jamais dépassée. Mais, dira-t-on, notre époque a

5. "Toutes choses participent en partie à toute chose, tandis que le Nous est infini et se gouverne par lui-même; le Nous n'est mêlé de rien, mais il est seul, il est lui-même par lui-même... Le Nous a placé en ordre toutes les choses qui devaient être et toutes les choses qui étaient et celles qui ne sont pas encore et celles qui sont"; Anaxagore, *Historia philosophiæ græcæ*, p. 156, H. Ritter et L. Preller, editio octava, quam curavit Eduardus Wellman, Gotha, 1898. Pythagore et Héraclite avaient bien émis les premiers que le monde est gouverné par l'intelligence, mais par une intelligence qui n'est pas encore dégagée et faisant partie intégrante d'une vaste conception de l'univers.

6. Arist., *Métaph.*, i, 5.

7. Arist., *Ethiq. à Nic.*, x, 7 §§ 1, 8.

8. Nous ne pouvons pas admettre cette doctrine telle quelle. Cependant, si nous pouvions atteindre cette attitude d'esprit, la moitié des problèmes de notre monde seraient résolus.

réalisé le rêve des Anciens ! Affirmation exacte en partie seulement. Nous avons porté les sciences positives et les sciences appliquées (que les Grecs appelaient les "arts") à une perfection qui dépasse l'imagination. De la théorie de l'atome inventée par Leucippe et reprise par les Épicuriens à la scission du noyau nucléaire, la marge est étonnante. Nous nous sommes arrêtés là ; dans nos spéculations scientifiques nous avons oublié l'homme ; nous avons dissipé le meilleur de nous-mêmes en vue de l'édification d'une civilisation matérielle dont certains peuples, non les moindres, se font les défenseurs réfléchis. Nous avons ignoré l'homme, mal interprété la grandeur de son caractère raisonnable, sous-estimé sinon méconnu ses aspirations vers le beau, le vrai et le bon. Ou encore, nous y étions complètement indifférents ! Socrate avait constaté chez lui un danger semblable dans sa jeunesse,⁹ et il ne tarda pas à établir l'équilibre en détournant ses études sur la Nature vers celles de l'Homme. Et c'est à partir de ce philosophe que l'âme et la conduite humaines sont devenues et sont demeurées l'objet le plus important des recherches philosophiques. "La plus noble des recherches est l'étude de ce qu'est l'homme et de ce qu'il doit être."¹⁰ Le monde, pour les Anciens, signifiait tout simplement l'Homme. L'homme se trouve à la croisée de toutes leurs méditations. L'effort de la pensée antique avec Socrate, Platon et Aristote s'astreindra à en définir les capacités et le caractère, cherchant à en analyser la nature et à en déterminer l'*arétè*. Ces derniers philosophes sont parvenus à leur but et, sans l'aide d'une révélation divine directe, avec les seules lumières de leur intelligence et de leur imagination, ils ont atteint plus près que tout autre peuple à la connaissance de la perfection à laquelle est appelé "l'homme naturel". Cet idéal consacrait l'excellence de l'âme et de son activité en visant à élever à leur degré suprême les plus nobles facultés de l'homme.

Nous savons que l'homme est capable de grandes choses et qu'il est appelé à un idéal véritablement humain, pourquoi alors une telle insistance de ma part ? *Claudite jam rivos, pueri*, soupirera-t-on avec ennui, *sat prata biberunt* ! S'il m'a paru opportun que cette vérité nous fût rappelée, c'est pour les raisons que j'ai données plus haut ; parce que c'est de ce principe que sont partis les Grecs pour déterminer l'essence même de

9. Platon, *Phédon*, 96.

10. Platon, *Georgias*, 487.

l'excellence humaine, principe à ce point vital que sans lui il est impossible de s'expliquer les longs développements de Platon et d'Aristote sur l'*arété*, lesquels couvrent, chez celui-là, la majeure partie de son œuvre, chez celui-ci, le fond de son traité de morale. Les recherches des Anciens ont dépassé le stade rudimentaire de la simple constatation, elles ont embrassé tout le champ de l'activité humaine que couvrait la notion d'*arété*. L'une des plus brillantes figures de l'Antiquité qui se soient données à cette étude de l'excellence humaine nous fournit des exemples qui nous révèlent tout le sérieux et toute la gravité des travaux.

Platon, le fidèle disciple de Socrate, a défini l'*arété* en partant des potentialités de l'être. Il voyait dans chaque chose une disposition vers la perfection. Il y a dans chaque être, enseignait-il, un *arété*, une "vertu". De même que la vertu du couteau est de bien couper, de même la vertu du pied est de bien marcher. Si la vertu du sculpteur est de faire une belle statue, celle du cordonnier est de faire de bonnes chaussures. Il y a une multitude d'*arétaï* chez l'homme. Ils varient selon l'âge le sexe, la profession, les conditions sociales, etc. Ainsi la vertu d'un homme sera de connaître comment il lui faut administrer les affaires de l'État ; celle d'une femme, d'avoir soin de sa maison et d'obéir à son époux ;¹¹ celle d'un enfant, d'obéir à ses parents et d'étudier. L'artiste qui cherche à atteindre le plus haut degré de perfection, mais dans le domaine où il excelle, aura aussi son *arété* propre, selon qu'il est musicien ou sculpteur, peintre ou littérateur. De même le politicien devra, comme diplomate, se familiariser avec une variété d'*arété* que ne connaît pas un député de province — auquel d'ailleurs, on ne saurait faire grief de son ignorance au sujet d'une science nullement nécessaire à l'administration de sa localité. On peut donc conclure que tout individu est appelé à l'acquisition de nombreux *arétaï* selon ses différentes conditions, sociale et privée.

Cette sagesse de Platon relève de la plus saine philosophie et n'offre rien de conventionnel ; elle révèle tout simplement un désir de l'instinct humain de parachever les potentialités de l'être dans le milieu où se déploie son activité. Les mots *ergon*, *phusis*, *télos*, *arété* ne tiennent-ils pas du caractère raisonnable de l'homme, avide de comprendre et le cherchant

11. Platon, *Ménon*, 71 sqq.

ardemment ? On peut donc déjà s'imaginer ce que cette conception très élémentaire de la "vertu" peut contenir de puissant et de fructueux. Cependant, bien qu'il soit déjà une notion d'une richesse inépuisable, l'*arètè*, considéré sous un angle plus vaste et en tant que s'adressant à tous les hommes, renferme une vue encore plus humaniste de la vie que la multitude d'*arètai* partagés par les individus. Mais avant d'affirmer l'existence d'un *arètè* suprême, demandons-nous si cet idéal est nécessaire. S'il est une notion fondamentale, ce que l'enseignement d'Aristote nous porte à croire,¹² quelle en est l'essence et quelles en sont les propriétés ? Pour Platon, la recherche d'un tel idéal présentait des problèmes ardues et complexes que l'on ne saurait jamais adéquatement résoudre, puisqu'il s'agit de l'excellence humaine elle-même. C'est précisément cette question que nous tenterons d'étudier dans le reste de notre travail.

Dans son grand ouvrage de morale, l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote observe, au début, que toute action humaine se propose, comme but, quelque bien. Étant données la multitude et la diversité des actions, les biens sont nombreux et variés. Cependant, tous les biens sont subordonnés les uns aux autres de telle sorte qu'il existe un bien supérieur.¹³ Ce bien primant tous les autres correspond au perfectionnement de la personne ; les Grecs ont désigné ce couronnement du nom d'*arètè*,¹⁴ mot qui reviendra fréquemment sous leur plume ou qui, du moins, sera clairement sous-entendu, comme chez Aristote. Nous le retrouvons à l'origine de la littérature grecque, mais à l'état embryonnaire et sous le couvert d'épithètes encore mal définies. Par exemple, il ne faut pas s'attendre à ce qu'Homère, dont les héros vivent dans un monde brutal et insouciant, uniquement occupés à tuer ou à être tués, il ne faut pas attendre, dis-je, de cet auteur, des vues claires et précises sur l'excellence humaine. Cependant, l'esprit de bravoure et de sacrifice de ces héros est animé d'une espèce de passion

12. "De même que chacun de nos membres, disait Aristote, a sa fonction propre, ainsi l'homme total doit-il avoir sa fonction propre", son *arètè* particulier ; *Ethique à Nicomaque*, 1, 6.

13. *Ibid.*, I, 1, 2 et 5.

14. Le mot "*arètè*" a une signification beaucoup plus vaste que celle que nous prêtons au mot français "vertu" dont le sens est plutôt moral. L'*arètè*, tel que l'entendent les philosophes grecs, renferme tous les aspects de ce qui est excellent. Les mots "idéal" et "excellence" seraient en français ce qui se rapproche le plus du sens de l'*arètè* grec.

pour l'*arété*. Nous admirerons toujours le sacrifice de l'aisance et de la sécurité chez les personnages de l'*Odyssée*, de la vie chez Achille et de la séparation de son épouse chez Hector. "Ayant appris à être vaillant et à combattre au front, face aux Troyens, mon cœur me défend", chère épouse, de demeurer ici ; cette force de caractère d'Hector n'aura d'égale que sa vaillance devant la mort. Cependant, l'*arété* dont il s'agit ici ne s'est confiné qu'à quelques qualités, toutes d'ordre moral : la bravoure, l'esprit de devoir et de sacrifice, et il faudra alors attendre Platon et Aristote avant d'avoir une conception juste de la "vertu".

Platon, pour faire son portrait du sage, rassemble, mais en le complétant et en l'élevant à un plus haut degré de perfection, tout ce que l'on trouvait de meilleur chez l'Athénien généreux et cultivé du siècle de Périclès. L'idéal professé par l'auteur du *Timée* est l'expression du génie grec à son plus haut sommet et la résultante d'une longue tradition ayant son origine chez les écoles milésienne et éléate. Platon, soutenu par l'admirable exemple de la mort de Socrate, reprend l'antique théorie des Orphiques et des Pythagoriciens sur l'immortalité de l'âme et la nécessité pour celle-ci de se délivrer des liens du corps.¹⁵ L'âme fait partie intégrante d'un vaste système où elle est élevée du monde spirituel auquel elle appartient au plan des réalités éternelles auxquelles elle est apparentée ; c'est dans ce monde supérieur que l'âme a son origine et c'est là qu'elle doit retourner. La croyance en l'immortalité devient alors la pierre fondamentale d'une des plus belles philosophies qui ait jamais fleuri sur terre.

Posant d'abord la question de l'acquisition de l'*arété*, Platon enseigne que l'homme, pour une telle recherche, doit vivre dans "un certain milieu du nom d'état paisible",¹⁶ vivre dans un état ordonné où il trouverait à bien employer ses facultés. Vérité fort simple, mais dont notre psychologie moderne sait reconnaître toute l'importance. L'homme, en effet, ne peut espérer créer ou produire avec efficacité que ce qu'il aura médité dans le silence de son esprit, pourvu toutefois qu'une certaine prospérité matérielle et un certain bien-être moral régneront chez lui et dans le milieu où se déploie son activité. La tranquillité et l'ordre sont des supports indispen-

15. Platon, *Phédon*, 67 c.

16. Platon, *Les lois*, III, 792 D.

Hommages
aux diplômés de
l'Université de Montréal

DAMIEN BOILEAU, Limitée

Entrepreneurs généraux des travaux
du nouvel édifice de

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

705, BEAUMONT - CR. 4181
MONTRÉAL

ARMAND SICOTTE & FILS LIMITÉE

Ingénieurs-Constructeurs

950, SHERBROOKE EST
MONTRÉAL

LA MARQUE DE QUALITÉ

DEPUIS 1910

COMPAGNIE C.A. DUNHAM LTÉE

1523 Chemin Davenport
TORONTO, Ont.

Succursales d'un océan à l'autre
Aux États-Unis : C.A. Dunham Company, Chicago, Ill.
En Angleterre : C.A. Dunham Co. Limited, Londres.

LES ACCESSOIRES

ET LES SYSTEMES



Chauffage Vari-Vac Différentiel. Radiateurs-convecteurs, Radiateurs de plinthes. Radiateurs-convecteurs à ailettes. Pompes à vide. Pompes de condensation. Aérothermes horizontaux. Aérothermes verticaux. Aérothermes-cabinets. Purgeurs. Soupapes de radiateurs. Soupapes de réduction.

HOMMAGES

du

LABORATOIRE
NADEAU

Limitée Montréal

Hervé Nadeau, président

••

Hommage

des

NOTAIRES

de la Province

•

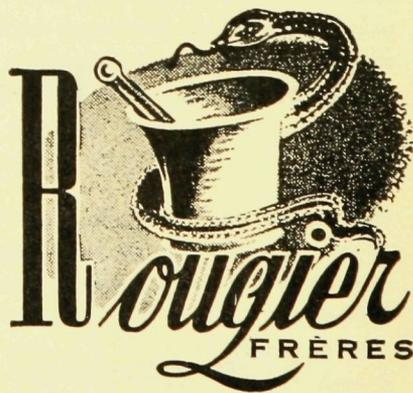
La Chambre des Notaires
de la Province de Québec

Avec les hommages de

POULENC Limitée
spécialités thérapeutiques



204, Place Youville, MONTRÉAL



SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

320, RUE LEMOYNE - MONTRÉAL I.

sables, car sans eux il semble bien difficile de parvenir à une connaissance adéquate des valeurs d'un enseignement, non pas des faits ou d'un corps quelque habilement disséqué qu'il soit, mais bien des valeurs, autrement dit, des éléments vivants. Puis Platon, après cette remarque opportune, poursuit sa pensée par une description de l'homme idéal. Le vrai sage, dit-il, est celui qui s'intéresse à la chose publique et qui combat sur les champs de bataille ; il est athlète, soldat, musicien, magistrat, législateur, prêtre et philosophe. La philosophie est comme une terre promise où il n'accède qu'après l'avoir vaillamment gagnée. Plus tard, dans sa vieillesse, Platon précisera davantage sa pensée en établissant une échelle des biens qui se confondent avec l'*arétè* :

“Il y a deux sortes de biens, les uns humains, les autres célestes ; ceux-là dépendent de ceux-ci ; si un État reçoit ceux qui sont les plus importants, il acquiert également ceux qui le sont moins, et sinon, il les perd tous. D'abord, parmi les biens de moindre importance il y a la santé, puis la beauté, en troisième lieu, la vigueur dans les courses et dans tout autre mouvement du corps, et finalement la richesse — non pas une richesse aveugle, mais une richesse à la vue perçante et guidée par la sagesse. Parmi les biens célestes, le premier, et de beaucoup, est la sagesse, puis une tournure raisonnable de l'esprit (*sôphrôsuné*) s'alliant à la pénétration, troisièmement, comme résultant de la combinaison de ces qualités avec le courage, la justice, et finalement le courage. Naturellement tous ces derniers biens sont rangés avant les biens de moindre importance, et c'est selon cet ordre que le législateur doit les classer”¹⁷.

Nous pouvons dire que cette conception de l'*arétè* sert bien l'homme dans sa poursuite d'un idéal spécifiquement humain. Faisant une distinction entre la partie physique et la partie spirituelle et raisonnable de l'homme, le philosophe sait attribuer à chacune ce qui paraît le mieux convenir à sa nature et ce qui permettra à chacune de ces natures de se développer à son maximum. Platon, en nous invitant à établir une distinction profonde entre l'être sensible et l'être intelligible, nous met en présence de deux

17. Ibid., 631.

mondes différents l'un de l'autre.¹⁸ Le monde sensible, ce sont les choses soumises à la naissance et à la mort et qui n'atteignent jamais la perfection de leur type ; le monde intelligible, c'est l'incorporel, l'invisible, l'impalpable,¹⁹ ce sont les biens de la sagesse, de la justice et du courage. La vraie réalité ne peut résider que dans les choses immatérielles, et Platon n'a que railleries pour ceux qui croient seulement à ce qu'ils peuvent voir et toucher et saisir à pleines mains, pour ces Calliclès et ces Cléons résumant leur suprême ambition dans un culte assidu du pouvoir et de la richesse. C'est là une distinction importante sur laquelle le philosophe revient avec une constance qui ne doit pas nous étonner si nous connaissons bien les maux dont souffre notre siècle. Fondamentalement, cette échelle des valeurs est acceptable et nous nous devons de reconnaître à Platon le mérite d'avoir su nettement établir une distinction entre les choses matérielles et les choses immatérielles et donner la primauté au monde intelligible. Mais nous préférons ici une hiérarchie des vertus plus précise et mieux ordonnée, une hiérarchie semblable à celle qu'établira Aristote dans son *Ethique à Nicomaque*. Les distinctions qu'apporte le Philosophe répondent plus adéquatement aux aspirations de l'essence raisonnable de l'homme. Aristote constate d'abord que la fonction propre de l'homme est l'activité humaine conforme à la raison, puis il avance que le bien dans chaque être ne peut se trouver que dans le *bon* accomplissement de la fonction qui lui est propre et que, d'autre part, le *bon* accomplissement d'une fonction a pour condition une certaine vertu. Mais comme le bien pour l'homme est l'accomplissement, conforme à la vertu, de la fonction qui lui est propre, il en résultera que le bien, le vrai bonheur sera l'activité, conforme à la vertu, de l'âme raisonnable. De là, Aristote est amené à présenter sa hiérarchie des vertus et des qualités qui composent un caractère parfait, mais en distinguant chez l'homme un élément moral et un élément intellectuel. Il y a donc deux sortes de vertus, les unes intellectuelles, les autres morales. Le suprême *arété* naîtra de l'union de ces vertus.

Le Philosophe énumère alors ainsi les vertus intellectuelles : la sagesse (*sôphía*), règle et vraie mesure de la conduite, l'intelligence (*sunésis*), la sagesse pratique (*phronésis*), vertu par excellence des dirigeants, d'un Pre-

18. Platon, *Phédon*, 79 a.

19. Platon, *République*, 484 c.

mier Ministre, des membres d'un Sénat, des conseillers législatifs. En deuxième lieu, il y a les vertus morales qui sont non seulement, comme l'affirmait Platon, le courage, la tempérance, la justice, mais aussi la véracité, la libéralité le bon caractère (*praotès*), l'amabilité (*philia*), la droite ambition, enfin la magnificence (*mégalo-prépeia*) et la grandeur d'âme (*mégalo-psuchia*). Ajoutons avec M. Levingston la vertu sociale que l'on appelle l'esprit de civisme.

Ce tableau, vivifié par la réalité surnaturelle de la grâce, formerait un ensemble complet des qualités requises à l'achèvement d'un idéal humain et répondrait au seul véritable humanisme, l'Humanisme de l'Incarnation. Aristote, avec une sérénité qui n'a d'égale que la sienne — *solvitur philosophando* — trace sur un plan rationnel un programme reconfortant et à la mesure de l'homme. Toute vertu est entée sur la vertu capitale qu'on appelle la sagesse, car la vertu suppose un choix réfléchi, une intention volontaire. Le juste milieu qui règle le cours de nos actions et de nos passions et dans lequel consiste la vertu morale d'intelligence. Quant à la sagesse pratique, elle a pour objet les choses contingentes qu'elle juge par rapport à l'homme et, parce que règle de nos actions, elle est subordonnée à la sagesse théorique dont les objets sont les choses telles qu'elles existent en soi, immuables dans leur essence. La pensée antique considérée sous cet angle de l'*arétè* ne reconnaît de valeur civilisatrice qu'aux seules réalités vraiment humaines, pourvu toutefois que celles-ci correspondent à une nécessité inhérente à l'essence raisonnable de l'homme et non à une contingence favorisant tel individu, tel groupement ou telle société. L'*arétè*, envisagé comme entité au-dessus de tout particularisme, devient le patrimoine de l'Homme ; envisagé comme principe *hiérarchisant*, il relègue les sciences au plan de servantes en tant qu'elles peuvent apporter à l'homme les biens matériels et spirituels propres à lui faciliter l'acquisition de la sagesse.

Si l'humanisme, comme l'affirme M. Maritain, doit tendre "essentiellement à rendre l'homme plus vraiment humain", s'il demande "tout à la fois que l'homme développe les virtualités contenues en lui, ses forces créatrices et la vie de la raison, et travaille à faire des forces du monde physique des instruments de sa liberté",²⁰ la conception de l'*arétè* chez les Grecs répond

20. J. Maritain, *op. cit.*, p. 13 et 14.

à la notion de l'humanisme qu'a défini l'éminent philosophe français, pourvu toutefois que nous ne faisons pas grief à Platon et à Aristote d'avoir inévitablement ignoré la réalité de l'Incarnation, ce merveilleux mystère de la sagesse divine invitant l'homme à manifester de nouveau sa grandeur originale. En effet, l'humanisme grec se présente ici comme enté sur une nature humaine *ouverte* et une raison *ouverte*, mais non sur une nature et sur une raison *fermée* sur elles-mêmes et excluant tout ce qui ne sont pas elles-mêmes, c'est-à-dire sur une conception anthropocentrique de l'homme et de la culture. De plus, il offre ce précieux avantage d'attacher une plus grande importance aux valeurs qu'aux faits ; et ce bienfait, dont nous ne saurons jamais suffisamment remercier ceux qui nous l'ont préparé, mérite que nous nous y arrêtions quelques instants.

Un des maux les plus sérieux dont souffre notre élite provient de son désintéressement des valeurs fondamentales inhérentes à chaque science ou à chaque art. On a souvent perdu de vue que, si le progrès humain se traduit par un accroissement de connaissances, il comporte aussi un second élément : la découverte de valeurs plus grandes. Notre ère concentre son activité principalement sur le premier objet, négligeant le second qui est de beaucoup le plus important ; elle demande, en effet, sans cesse plus de confort et de luxe aux sciences positives et à la technologie, n'entendant pas que si elle veut une riche et grande civilisation elle devrait regarder ailleurs, En Angleterre, par exemple, les Libéraux affirmaient il y a quelques années que "leur charbon était la réelle base de leur grandeur nationale".²¹ Aujourd'hui, aux États-Unis, la dictature économique semble le seul moyen d'assurer le prestige de la nation. Croirions-nous, nous, Canadiens, que notre aluminium et nos richesses forestières doivent servir de base principale à notre puissance ? Non, la grandeur d'une nation ne s'estime pas par les conquêtes, le commerce ou le confort. Une poignée d'Athéniens a rendu à jamais immortel le nom de leur patrie en s'attachant aux valeurs d'un enseignement, tandis que les millions d'habitants de nos Amériques ne savent s'élever, même après l'exemple de la Grèce, plus haut qu'à la connaissance brutale des faits. Est-ce pour cela que l'on cher-

21. Cf. Arnold, *Culture and anarchy*. On trouvera dans ce livre trop peu connu des vues précises et claires sur la culture, des pages écrites à la lumière de la pensée grecque.

che la sagesse ? L'intelligence ne se limiterait-elle qu'à un rôle passif ? La justice, la libéralité, la grandeur d'âme devraient-elles céder le pas à l'utilitarisme ? La grande différence qui existe entre la conception de l'éducation chez les Anciens et la nôtre est que leur souci était de communiquer des valeurs et que la nôtre est de communiquer des connaissances. Le résultat est alors le suivant — pour autant que nous atteignons notre fin : nous avons une société forte sous le rapport de l'instruction, mais vague et instable quant aux valeurs.

Ces valeurs, nous les connaissons : ce sont principalement la bonté, la vérité et la beauté. De beaucoup au-dessus de l'homme, elles sont cependant à sa portée ; transcendantes, elles n'en demeurent pas moins immanentes dans l'existence ordinaire. Elles sont à la source de toute entreprise intellectuelle et morale. Sans elles il n'y a pas de culture possible et la science devient vide d'esens ; un ingénieur, en ces circonstances, n'est qu'un mécanicien et *nullement* autre chose. Dans le domaine de l'histoire, comme dans tous les autres domaines, les valeurs doivent être au premier plan. Quand je lis un Bainville ou un Lord Acton j'ai l'impression d'être guidé par une note transcendante, tandis qu'un Lévy ou un Bury n'ont jamais pu me communiquer cette impression. Ceux-là connaissaient le sens de l'*arétè*, la signification du message de la Grèce ; ils possédaient le pouvoir de faire voir au lecteur l'histoire comme une lutte des grandes forces du bien et du mal, de la sagesse et de la folie, de la justice et de l'iniquité. Ceux-ci, au contraire, me semblaient trahir la vérité quand ils ignoraient une des plus grandes valeurs de l'histoire, le jugement moral, la plus admirable forme de dévotion que l'on puisse rendre à la vérité ou à la recherche. Ni l'histoire, ni la littérature, ni l'art n'ont de signification s'ils sont séparés de leurs valeurs ; et sans ces valeurs la science dégénère en un matérialisme qui aboutit lui-même à une barbarie soignée, cette barbarie compliquée que vit notre époque : plat richement apprêté, mais dénué de qualités nutritives, de vitamines et de saveur.

Plus de vingt-deux siècles se sont maintenant écoulés depuis le message de la Grèce. Les valeurs que sa sagesse a constamment défendues se présentent à notre monde moderne animées d'une vitalité et d'une fraîcheur que les âges n'ont pu détruire, car, comme le disait Sophocle à propos des lois morales, ces valeurs

“sont nées où le Ciel est.
De parents mortels, elles n'en ont pas.

.....
Le Dieu qui vit en elles est grand et ne vieillit pas”.²²

Je ne prétends pas, toutefois, que la conception antique de l'idéal humain soit complète, car nous ne pouvons pas définir l'humanisme, comme l'a déjà remarqué M. Maritain, par l'exclusion de toute ordination au surhumain et par l'abjuration de toute transcendance. Cependant, l'antique sagesse grecque visant, ainsi qu'elle le disait d'elle-même, à rejoindre “ce qui est meilleur que la raison, étant le principe de la raison”, ne peut être retranchée de la tradition humaniste, car elle affirme par là sa foi en un développement encore plus riche et plus humain de sa conception de l'*arété* et tend, en vertu de la définition même de l'excellence à laquelle l'homme est appelé, à s'ouvrir aux valeurs qui lui sont encore inconnues ou à celles qui dépassent les pouvoirs de la raison.²³ Et je crois que nous serions condamnables d'ignorer les traits importants d'un système moral *progressif, dénué d'étroitesse, désintéressé* et propre à stimuler l'homme vers la recherche d'un idéal qui l'ennoblit.

L'*arété* est d'abord un idéal dont les possibilités de développement peuvent s'étendre jusqu'à l'infini. L'excellence que nous propose la sagesse antique renferme une telle force de croissance qu'elle se présente comme une fin à l'épanouissement de laquelle aucune limite n'est fixée. L'explication réside dans ce fait que l'*arété* croît avec le développement de l'intelligence et s'élève aussi haut que l'imagination peut le porter. Si, par exemple, la vertu d'un pied est la même dans tous les âges et si la vertu d'un bœuf change, mais selon les usages limités auxquels il est affecté, la vertu de l'homme, en revanche, est susceptible d'une interprétation presque infinie, en autant, cependant, que chez une race ou chez un peuple les puissances de l'intelligence et de l'imagination sont sans cesse exaltées. Si nous faisons

22. Sophocle, *O. T.*, 865 sqq.

23. Ainsi le christianisme a pu élargir la conception, grecque de l'homme, définir d'une manière plus complète l'idée de Dieu et préciser plus justement la place de la religion dans la vie. Certains Docteurs de l'Église ont adopté les philosophies de Platon et d'Aristote comme pouvant servir de base dans leur théologie de la révélation. Saint Augustin, partant de l'*Hortensius* de Cicéron et des *Libri Platonici* s'achemine vers le Christ, trouvant en Platon surtout, un ami.

l'histoire de l'évolution de l'*arètè* à partir d'Homère, nous saisissons clairement la tendance intrinsèque de ce concept vers un parachèvement toujours plus complet. Ainsi l'auteur de l'Iliade définit par le courage la suprême excellence de l'homme ; à cette vertu morale Phocylide ajouta la justice ; Héraclite s'éleva plus haut quand il fit de la sagesse un premier principe, un principe qui consistait à dire ce qu'est la vérité et à agir selon la Nature. Anaxagore, puissant penseur de l'école ionnienne, apporta une lumière nouvelle qui devrait fortement influencer la philosophie alors naissante : l'*arètè*, c'est l'Intelligence en tant que possédant un pouvoir souverain sur toutes choses. Puis fleurirent les trois plus brillants esprits de l'Antiquité, ceux dont nous avons parlé plus haut : Socrate, Platon, Aristote. Les profondes études de ces penseurs ont donné naissance à des découvertes qu'Aristote résuma de façon originale dans son tableau des vertus. Nous avons là une synthèse si bien équilibrée et si prometteuse que, pour peu qu'on s'arrête à la méditer, on demeure étonné devant la riche évolution progressive du concept de l'*arètè*. D'aucuns seront tentés de voir là un embarras de richesses, d'où la crainte de s'égarer. Qu'ils se rassurent, aucun danger n'est à craindre de ce côté, car les qualités de l'*arètè* sont établies selon la diversité hiérarchique de nos facultés.

Deuxièmement : si l'*arètè* se présente comme une invitation à une perfection toujours plus grande, sans qu'il soit tracé de limite à son développement, il doit nécessairement être d'une essence remplie de virtualités et dénuée de toute étroitesse. Une vie qui a pour fondement l'*arètè* doit être multilatère. Une des tendances de l'âme étant de s'élever toujours plus haut, il en résulte que l'excellence humaine exige une domination au-dessus de tout particularisme si elle entend ne pas être comparée aux multiples *arètaï* qui, comme tels, reflètent l'image d'un spécialiste : ce qui est insuffisant pour l'homme qui se veut cultivé. L'homme est quelque chose de plus qu'une partie de lui-même et est supérieur à ce que le fait sa profession ou son occupation. Il peut être artiste ou homme de sciences, économiste ou homme d'État, guerrier ou athlète, mais il doit être homme avant tout. Expliquons-nous par un exemple. Prenons un étudiant d'une faculté quelconque et à la recherche d'une forme idéale de culture. Dans notre éducation moderne, la première place reviendra au *training*, moyen d'obtenir une maîtrise des principes de la science ou de l'art que l'étudiant

doit un jour mettre en pratique ; en deuxième lieu, à la spécialisation doit se joindre une connaissance pratique de la science en général, de la place qu'elle tient dans notre civilisation afin que l'élève comprenne bien l'histoire et les possibilités de son âge ; finalement — et c'est là la science la plus importante que puisse désirer l'homme de culture — une philosophie de la vie et un sens des valeurs doivent servir de base à l'éducation scientifique,²⁴ ce que nous avons appelé l'étude de l'*arété*. Sans cette recherche, point de vision adéquate de la vie ; sans elle, le diplômé est souvent pris au dépourvu devant les problèmes d'ordres différents qui se présentent, parce qu'il ne voit et ne juge qu'à la lumière de sa spécialisation. Même s'il a recours à la science apte à lui apporter des explications qui semblent précises et claires, il ne fera que couvrir la moitié des difficultés, car sa connaissance imparfaite des valeurs *humanisantes* de la science en question fait alors que son activité se résout à un pur mécanisme. Une formation uniquement scientifique, d'où souvent matérialiste, l'empêche de saisir les problèmes sous leurs aspects les plus vivants, c'est-à-dire dans leurs relations avec les éléments spirituels qu'ils comportent nécessairement. C'est là une étroitesse dangereuse, car elle se pose comme un grand obstacle à l'évolution du concept de l'*arété* et, parce que fondée sur un manque de compréhension des valeurs spirituelles chez l'homme, elle rétrécit la notion de culture. La Révolution française brisant les chefs-d'œuvre d'art religieux des cathédrales du Moyen-Âge, une certaine littérature moderne rejetant le classicisme, des hommes de sciences ne reconnaissant de valeur qu'aux mathématiques ou à la physique, sont des exemples qui illustrent bien ce que l'étroitesse peut contenir de pernicieux.

Les Grecs nous ont appris à nous mettre en garde contre cette étroitesse. Lorsqu'ils se sont appliqués à définir l'*arété* de l'homme comme tel, ils ne se sont arrêtés à aucun particularisme, ni se sont laissés fasciner par les qualités personnelles ; rien n'est plus préjudiciable au développement de la culture et au rayonnement de la vertu chez l'homme que la soumission à des directives étroites émanant d'une autorité aux vues limitées et ne

24. Je ne mentionne pas l'enseignement de la religion, car, comme on l'a remarqué, je ne me suis attaché au cours de ce travail qu'à un aspect particulier de la civilisation, celui de l'*arété* chez les Grecs. Les cours de religion et d'une philosophie des valeurs devraient être des matières obligatoires au programme et ne comporter aucun examen. Faudrait-il alors savoir choisir les professeurs !

sortant pas du cadre de sa spécialisation. Ils ont établi bien clairement leurs positions quand ils se sont fixé comme but la recherche dans la nature humaine d'un idéal qui répond aux besoins de cette même nature, mais indépendamment des qualités ou des occupations des individus, quand ils faisaient abstraction des potentialités caractéristiques de chaque science, préférant plutôt orienter leurs méditations vers les grandes valeurs, seules réalités susceptibles de perfectionner à leur plus haut degré les facultés de l'âme. Ainsi, partant du principe que l'homme est quelque chose de plus qu'une partie de lui-même, ils n'ont jamais craint le danger de voir l'homme de lettres, par exemple, considérer ses talents comme un couronnement de la nature humaine, ni n'ont cru que l'homme d'État jugerait de ses succès comme d'un idéal suprême ou complet, ni n'ont supposé que l'athlète mettrait son excellence dans ses pieds ou ses muscles. La plupart des penseurs de l'Antiquité, pour ne pas dire tous, ont été des hommes de sciences ; Socrate lui-même, qui se disait le héraut d'un message divin, ressentait un tel attrait pour les sciences qu'il dut combattre cette inclination trop puissante. Ces penseurs n'en ont pas moins accordé une place de choix, la première, à la philosophie des valeurs, à une philosophie qui n'entend pas l'homme comme *a man's a man for a' that*, doctrine individualiste et qui ne peut aboutir ultimement qu'à une déification de la personne, mais qui, tablant sur les possibilités de l'intelligence, rend l'homme Homme.

Enfin, si l'*arétè* se propose comme une vertu progressive et dénuée d'étroitesse, il contient aussi un troisième attribut qui n'est pas la moindre de ses qualités : le désintéressement. L'excellence de l'*arétè* une fois admise, la "vertu" ne peut être désirée que pour elle-même. C'est là une vérité dont les Anciens ont vécu : l'athlète comme le guerrier, le sculpteur comme l'écrivain ont été pénétrés de désintéressement comme s'il se fût agi d'une qualité connaturelle à leur tempérament, si bien qu'on s'est demandé si, par nature, les Grecs n'étaient pas enclins à l'étude de la vie pour elle-même, pour ce qu'elle contenait de perfection. Quoi qu'il en soit, le désintéressement demeure la note la plus frappante de l'*arétè* à travers toute la durée de la civilisation grecque. Il apparaît de bonne heure dans l'histoire de la Grèce et on peut déjà le retrouver, bien que cela puisse paraître étrange, chez les héros homériques. Ainsi, lorsque Hector quitte Andromaque pour

aller combattre Achille, il savait déjà que sa mort devait suivre de près celle du fils de Priam. Le combat n'en a pas moins lieu, même s'il faut faire le sacrifice de personnes chères, même si Hector prévoit y laisser sa vie. La littérature grecque est remplie d'exemples semblables, et nous ne sentons pas la nécessité d'insister. Mais il existe un autre aspect de désintéressement qui est très frappant : l'impersonnalité des œuvres littéraires et sculpturales. Chez les écrivains, une simple lecture des classiques grecs suffit pour créer l'impression de l'universalité de la pensée, du respect des grandes lois de la Nature et de l'ignorance du factice et de l'artificiel. Eschyle et Sophocle, par exemple, écrivent telles qu'elles sont les choses qu'ils voient en agissant en accord avec la Nature. Horace avait remarqué ce trait et, l'opposant à l'éducation commerciale des Romains, il attribue l'achèvement de la Grèce à son désintéressement dans la poursuite de l'art.²⁵ Dans un autre domaine, celui de la sculpture, les artistes laissent la Nature, selon l'expression d'Héraclite, s'habiller elle-même dans la pierre. Myron, Phidias et Praxytèle se sont retirés derrière leurs œuvres, véritables types universels d'équilibre dans le mouvement, de simplicité dans la grandeur, d'impersonnalité dans la beauté. Poètes, dramaturges, historiens, sculpteurs, tous ont fait preuve d'un tel désintéressement qu'ils ont même refusé d'accepter non pas seulement un salaire, mais aussi toute récompense pécuniaire.²⁶ Leur noblesse s'est révélée dans leur dégoût instinctif de traiter la nourriture de l'esprit comme si elle était un simple boire et manger, dans ce sentiment que la connaissance et la sagesse ont beaucoup plus de valeur que l'argent, dans la crainte d'être contaminés par des paiements matériels. Pour eux, l'exercice parfait des facultés chez l'homme apporte sa propre récompense.

*

* *

Depuis quelques années, des voix se sont élevées pour nier l'utilité des humanités grecques dans l'enseignement de nos collèges ou d'ailleurs.

25. Horace, *Art Poétique*, 323 sqq. Cf. également la première épître d'Horace où l'auteur critique avec ironie la maxime des Romains, *virtus post nummos*, "la vertu après les écus".
26. Il faudrait cependant faire exception pour Pindare et Simonides qui, tous deux, furent payés pour les Odes écrites sur demande, et également pour les Sophistes qui recevaient de l'argent pour leur enseignement. On sait combien cette attitude des Sophistes fut cependant sévèrement critiquée par les Anciens et tout particulièrement par Platon, *Protagoras*, 328.

Nous partageons ces voix en deux classes : ce sont, d'une part, des opportunistes cherchant à mettre leur nom en vedette et, d'autre part, certains pontifes des sciences et quelques soi-disants pédagogues aux vues claires et infaillibles, mais à la formation philosophique déficiente. Nous voulons ignorer les premiers, car leur attitude qui s'accommode de compromis nous inspire des doutes, surtout lorsqu'il s'agit d'une question aussi grave que la culture. La deuxième catégorie est plus à craindre ; les positions qu'elle défend révèle, dans un cas, une mentalité matérialiste — terme légèrement exagéré qui, à défaut de meilleur, traduit assez justement une manière de penser — une mentalité qui, de plus, entre en négation directe avec l'enseignement des Anciens ; et dans l'autre cas, ces positions révèlent une totale ignorance de la véritable valeur des humanités grecques.

Il est un fait que nous constatons souvent : un long *training* scientifique et une vie de recherches laborieuses peuvent être l'occasion d'un piège pour l'homme de sciences. Il arrive fréquemment que celui-ci, sans s'en rendre compte et quelle que soit son attitude de foi ou d'incroyance, laisse transpirer quasi-instinctivement, au niveau même de sa culture scientifique, un matérialisme de pensée que des règles d'une méthode rationnelle ont su façonner.²⁷ Et qu'on note bien ici que je m'incline avec admiration devant les recherches de celui qui établit une séparation méthodique entre l'univers purement matériel qu'il étudie et le domaine de la vie et de la science.²⁸ Mais là où je suis en désaccord, c'est lorsque cette séparation disparaît et que naît alors une tournure d'esprit qui consacre aux sciences, souvent inconsciemment, une importance telle, qu'elle en arrive à bouleverser les notions de valeur et de fait. Le danger est que l'homme de sciences se trouve en face de deux tentations : l'une, de tirer des conclusions à portée philosophique, l'autre, suivant de près la première, d'assigner aux sciences au détriment de leurs valeurs respectives une place d'avant-garde dans l'évolution progressive de la culture. Ainsi, parce qu'une connaissance plus approfondie des mathématiques de la

27. Cf. sur ce sujet l'article de M.D. Dubarle, *Matérialisme scientifique et foi religieuse*, La Vie Intellectuelle, p. 516, déc. 1950.

28. Que l'homme de sciences croit, par exemple, en la probabilité de l'hypothèse de la panspermie — ou de la génération spontanée — pour expliquer l'origine de la vie, ou qu'il enseigne même que les phénomènes vitaux se montrent de plus en plus résolus en termes physico-chimiques, c'est là une attitude que nous ne saurions condamner, bien au contraire.

physique et surtout de la chimie a conduit, depuis une quarantaine d'années, à des découvertes qui étonnent l'imagination même la plus fantaisiste et a été une des causes, du moins apparente, d'une certaine prospérité matérielle, le savant est-il tenté de s'adonner à un certain pragmatisme et de conclure en quelque sorte que ces sciences sont appelées à se substituer à la philosophie des valeurs.²⁹ Attitude illogique et contradictoire, puisque, reconnaissant la supériorité théorique de cette philosophie, il apporterait une conclusion qui ne peut être déduite que d'après les principes mêmes de cette sagesse ;³⁰ attitude utilitariste que l'on serait porté à confondre, non sans raison, avec celle des penseurs qui ont vécu dans l'ambiance du comtisme, de Jérémie Bentham et de Stuart Mill ; de plus, mentalité d'un siècle fortement influencé par des progrès de la science et dont l'idéal ne sait s'élever au-dessus de promesses matérielles : *propter vitam vivendi perdere causas.*

Un effet de la science a été, comme nous l'avons remarqué plus haut, de déplacer l'homme, en théorie du moins, de la position qu'il doit occuper au centre même de l'univers. Les Grecs, malgré la fascination, les possibilités et les récompenses matérielles de la science, ont toujours maintenu le problème humain au premier plan en s'élevant au-dessus d'une étroitesse préjudiciable à l'épanouissement de la vertu chez l'homme : la primauté du particulier sur l'universel. Comment, en effet, eux qui ont cherché la connaissance pour la connaissance,³¹ auraient-ils pensé à circonscrire la valeur d'une civilisation au monde matériel et à solutionner le problème de l'existence et de la conduite humaines par la physique, la chimie ou la biologie ? Comment auraient-ils songé à recourir surtout aux sciences appliquées. Et cependant la science a été florissante dans l'ancien monde,

29. On peut facilement s'expliquer cette attitude de l'homme de sciences. Le malheur qui existe de nos jours, c'est que la philosophie s'est énormément laissée devancer par la science, d'où elle n'est plus toujours en mesure de solutionner les problèmes qui lui sont posés ; ce qui, avouons-le, offre à l'homme de sciences la tentation bien explicable d'apporter lui-même ses propres vues.

30. A moins qu'il ne soit donné au chercheur, comme tel, le droit de tirer des conclusions philosophiques. Mais oublierait-il alors que le fait ou l'observation du fait qui forme l'objet de ses recherches ne saurait jamais lui permettre, si générale que soit la loi qui résultera de nombreuses expériences, de donner une règle de conduite qui, comme telle, doit relever de la philosophie ? Mais tel n'est pas le problème ici.

31. Cf. plus haut, p. 5 et note 6.

et dans certaines sphères de la technologie l'achèvement a été considérable.³² Les premières spéculations de l'école milésienne ne concernaient-elles pas le monde physique ? Thalès (640-562), Anaximène (fin du VI^e siècle), et plus particulièrement Anaximandre (610-546?) ont agité des problèmes de techniques scientifiques et des problèmes touchant la nature et la cause des météores ou des phénomènes astronomiques.³³ Déjà, en 460 avant J.C., Eschyle croyait que le progrès de l'homme avait trouvé son achèvement dans les *technai*, les "arts", c'est-à-dire dans la météorologie, qu'il appelait la "reine de tous les arts", dans le transport, dans la médecine et principalement dans le feu.³⁴ Dans une description sommaire de la civilisation, Platon inclut la technologie.³⁵ Aristote, dans la dernière partie de sa vie, de 325 à 333 — il était alors directeur du Lyceum — se dévoua avec passion et énergie à la recherche positive, et de façon plus particulière à la biologie.³⁶ Nous ne pouvons donc pas faire grief aux Grecs d'avoir rejeté les sciences positives ; ils les ont tout simplement reléguées au second plan par une largeur de vue qui leur avait fait saisir l'importance première de l'âme et de la conduite humaines, de l'*arétè*, suprême excellence de l'homme. Même en face de l'infinité des mondes, il ne se sont pourtant pas sentis abaissés ni n'ont douté de la suprême importance de l'homme. "Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui : l'univers n'en sait rien".³⁷

Au terme de ce travail, je voudrais ajouter une mise en garde. S'il est encore vrai que l'élément français de notre province reconnaît la valeur des humanités grecques, il demeure, cependant, que sa croyance ne s'élève pas toujours jusqu'à la conviction : elle suit une longue tradition, aujourd'hui chancelante. Qui ne voit alors le danger pour les nôtres de se détacher peu à peu, en face des succès et des promesses toujours plus alléchantes

32. Cf. B. Farrington, *Science in Antiquity*, Oxford University Press, 1936. On pourra aussi consulter avec intérêt les conférences de M. Léon Lortie données au programme de Radio-Canada, il y a trois ou quatre ans.

33. E. Bréhier, *Histoire de la philosophie*, t. I, p. 42, Presses universitaires de France, 1948.

34. Eschyle, *P. V.*, 457 fr.

35. Platon, *Les lois*, 678.

36. B. Farrington, *op. cit.*, p. 142.

37. Pascal, *Pensées*, 347.

des sciences positives, d'un enseignement qui, à part notre foi, fait l'originalité de notre race et de succomber à la pressante tentation de l'utilitarisme qui nous environne de toutes parts. Il y a aujourd'hui en Angleterre des scientifiques et des hommes d'affaires qui soutiennent pour différentes raisons qu'une "instruction à base de sciences positives devrait servir de fondement à l'éducation secondaire"; aux États-Unis, même si on ne va pas jusqu'à appliquer radicalement cet enseignement, on lui accorde cependant une importance exagérée et sûrement préjudiciable au développement des valeurs *humanisantes* chez l'individu. C'est là un danger qui, à cause de notre dépendance dans les domaines social, politique et économique, peut gravement menacer, au moins directement, le système éducatif de notre province. Danger qui s'ajoute à ceux que nous avons déjà énumérés.

Qu'on remarque bien ici que je n'ai aucun parti pris contre les sciences et que je n'ignore pas l'importante nécessité pour nous, Canadiens français, d'avoir des experts parmi les nôtres. Cependant, une mise en garde contre les abus de la science est opportune. La civilisation est composée de deux éléments : la machine et l'être humain ; de ce dualisme jaillissent de nombreuses difficultés dont l'une des plus importantes est la relation de l'individu avec la civilisation matérielle. Celle-ci tend par le jeu de ses forces aveugles à suffoquer l'individu sans douleur, et l'homme devient l'esclave de la matière. Deux forces peuvent remédier à ce danger : la religion et une saine philosophie des valeurs.

HOMMAGE À GUSTAVE COHEN

Louis-Marcel RAYMOND

Il y a quelques mois, l'Académie Française a décerné à Gustave Cohen un de ses grands prix pour l'ensemble de son œuvre. Cette distinction ne peut laisser indifférente l'élite canadienne-française qui a vu Gustave Cohen à l'œuvre en Amérique du Nord, durant la dernière guerre, et qui sait bien de quel pouvoir fécond est l'œuvre de ce chartiste doublé d'un artiste, fouilleur infatigable, dont les recherches ont complètement renouvelé nos connaissances du Moyen-Age. Émile Mâle et Gustave Cohen ont tous deux le mérite d'avoir, pour ainsi dire, arraché le Moyen-Age aux érudits pour donner au grand public sa part, tout comme, il y a deux siècles, Lamarck et Buffon, écrivant leurs grands ouvrages en français, permettaient à l'homme de la rue de s'intéresser lui aussi aux sciences naturelles, jusque là pâture exclusive de vieux savants à lunettes ne parlant et n'écrivant que latin.

Je me revois, un jour froid de mars 1942, allant accueillir à une des gares de Montréal, Gustave Cohen arrivant de New-York. Jacques Rousseau, alors secrétaire de l'Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences, se dépensait sans compter pour donner à l'élite européenne réfugiée en Amérique du Nord l'occasion de rencontrer des auditoires de langue française, compensant alors largement la mission de l'Alliance Française locale qui s'était mise en veilleuse, se tenait sur ses gardes, et demandait aux conférenciers leur billet de confession... politique, avant de les laisser passer à la tribune.

Un grand infirme, blessé de l'autre guerre, descend du train. La barbe, le bel œil vert israélite, les narines aux ailes frémissantes composent un visage attachant que Rembrandt eut aimé peindre. J'appris vite à mieux connaître cet homme aux dons multiples : chercheur habitué à l'ombre des bibliothèques ; folkloriste, trouvant dans des persistance canadiennes des traces médiévales ; historien de théâtre, relevant des éléments de mise en scène dans d'anciennes enluminures ; humaniste sachant découvrir dans un vers ancien le rayon de poésie captif, attendant pour briller de nouveau, comme la Belle au Bois, un geste d'amour. J'appris aussi à apprécier ses qualités de cœur et d'âme et, malgré la différence d'âge, nous devînmes vite amis.

L'érudit communique à ses collègues les résultats de ses recherches en des publications techniques. L'écrivain donne au grand public des livres qui lui permettent de se tenir au courant des dernières découvertes en un domaine peu connu. Et surtout le médiéviste se double d'un maître qui sait envoûter de nombreux élèves, les grouper dans une grande famille, puis les animer en une troupe de théâtre dont les réussites ont passionné non seulement le public spécialisé, mais le grand public, difficile à émouvoir, blasé, volontiers snob ou boudant son plaisir.

À dire vrai, je connaissais l'œuvre de Gustave Cohen depuis longtemps. Au début d'août 1938, je rencontrais Henri Ghéon, alors à Saint-Laurent, près de Montréal, à l'occasion d'un modeste essai que j'avais consacré à son œuvre et qui devait paraître au début de la guerre.

Ghéon, complet gris, nœud papillon à pois, crâne chauve, grande bouche asymétrique soudain décrochée par des accès de rire furibond, soudain ému aux larmes, avait annoté mon manuscrit envoyé de la veille. Il relevait ici et là un détail fautif, une phrase mal venue, soulignait ce qui lui plaisait, complétait ma documentation ou me donnait les dessous des "versions officielles".

Faisant le tableau de la situation du théâtre religieux au XX^e siècle, j'avais fait état de l'effort de rénovation du théâtre médiéval entrepris par Gustave Cohen et ses étudiants.

— C'est très bien, dit Ghéon, de mentionner Cohen et ses Théophilis. Il ne faut jamais les oublier dans un panorama du théâtre religieux. C'est très important. Cela donne une assise scientifique et fait collaborer en quelque sorte la Sorbonne à nos propres recherches.

Et puis la Libération. Depuis longtemps, dans sa hâte de rentrer, Gustave Cohen a quitté New-York. Il est venu à Montréal à plusieurs reprises. Les Compagnons de Saint-Laurent ont joué quelques-unes de ses adaptations qu'il a présentées lui-même avec humour. À une de ses visites, il a le plaisir de tête-à-tête charmants avec Ludmilla Pitoëff. Je les retrouve volontiers pour déjeuner... Ou je vais surveiller une répétition ou j'écoute Ludmilla lire une pièce.

Gustave Cohen a quitté les États-Unis pour se rendre à Alger, mais via la Martinique, où il stagne, établissant comme il l'a écrit lui-même un record de lenteur : 100 jours pour atteindre Alger, de New-York. Puis, Paris délivré, il n'a de cesse d'y rentrer, retrouvant (octobre 1944) un appartement dévasté et sans feu. J'y arrive, à mon tour (octobre 1945), délégué du Canada au Congrès de l'Association Française pour l'Avance-

De chez Birks

veut dire beaucoup pour l'heureux
destinataire d'un cadeau dans la
fameuse boîte de Birks.

Depuis des générations, cette présen-
tation a été synonyme de Qualité
et Beauté reconnues Birks.

S'agit-il d'une occasion importante ?

les gens de goût pensent à Birks.

BIRKS

Joalliers

Spécialiste pour les yeux



OPTOMETRISTE-OPTICIEN

Tél.: CA. 7616

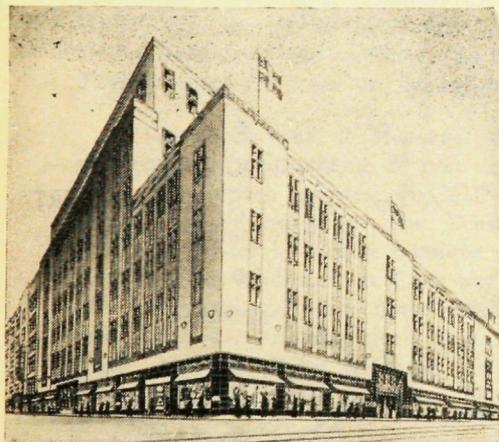
6761 St-Hubert

Montréal

Tél.: 171

330 St-Georges

St-Jérôme



Magasin à rayons :

865 est, rue Ste-Catherine

Comptoir postal :

780, rue Brewster

Succ. magasin pour hommes

Hôtel Windsor

Il y a
du Nouveau
chaque jour
chez

Dupuis Frères
LIMITES

RAYMOND DUPUIS, président

MONTRÉAL

Nettoyeurs industriels.
Conditionnement d'eau.
Traitement d'huile.



MAGNUS CHEMICALS LIMITED

Paul-E. Pichet, Prés.

Jacques Clément, Sec.-Trés.

Paul Charbonneau, Dir.-Technique

Les VOYAGES HONE

sont en mesure de vous procurer tout
ce qui vous est nécessaire pour vos
déplacements.

AVIONS - BATEAUX

CHEMINS DE FER

AUTOBUS

HOTELS

VOYAGES d'EUROPE

(individuels et en groupe)

CROISIÈRES

aux Antilles, en Amérique du Sud.
Voyages de noces et de vacances.

Tous billets émis aux tarifs officiels
des Compagnies.

1460, AVE UNION, MONTREAL

Tél. HA. 9108

Hommages de

Lido Biscuits

Ltée

2190, ave Papineau

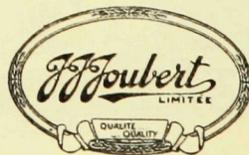
MONTREAL

FR. 1125

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe
est une étoffe. . . Pourtant si l'on
compare, l'authentique est moins
chère.

●
AINSI DU LAIT...

A prix égal, la qualité JOUBERT
l'emporte haut la main



●
4141, rue ST-ANDRE

FR. 3121

Succursale N.D.G.

920, boul. Décarie

— DE. 3561

ment des Sciences. Pendant deux mois, je connus la grâce des contacts quotidiens avec le maître entre-temps converti au catholicisme. De même que Genêt le comédien, ayant à jouer le rôle d'un chrétien, dans son ardeur à se documenter "sur la secte", s'est pris à son propre jeu, l'historien du théâtre médiéval, scrutant la liturgie chrétienne pour motiver tel détail de mise en scène des premiers drames, a-t-il peu à peu penché vers la foi nouvelle, surgenon vivant, détaché de l'Arbre de Jessé.

Dans son appartement de la rue de Suffren, autour d'un maigre feu de boulets (de *poulets*, prononçait la cuisinière alsacienne), que de riches conversations ! Les plus hauts sujets, la poésie, le théâtre, l'art, découverte de Paris, visites aux cathédrales, voisinaient avec un horrible quotidien : rationnement, queues à la mairie, pannes d'électricité.

Le 24 novembre 1949, il célébrait son soixante-dixième anniversaire. À l'occasion de sa retraite, ses collègues, élèves et amis lui présentaient la gerbe des *Mélanges d'Histoire du Théâtre du Moyen-Age et de la Renaissance*.¹

L'heure de la retraite officielle a sonné, mais non celle de poser la plume. À l'âge où tant d'autres se réfugient dans une douillette oisiveté, il continue à travailler, à dépouiller ses dossiers. Voici *La vie littéraire en France au Moyen-Age*,² *Histoire de la Chevalerie en France au Moyen-Age*,³ *Tableau de la littérature française médiévale, idées et sensibilités*,³ *Scènes de la vie en France au Moyen-Age*,⁴ *Mystère de la Passion des Théophiliens*,⁴ *La poésie en France au Moyen-Age*.³

Mais auparavant, le *Medieval Academy of America* a publié sous sa signature, un gros volume de près de 500 pages, contenant 53 farces françaises, la plupart inédites, du XV^e siècle,⁵ provenant d'une bibliothèque privée. Quand on songe que l'enseignement traditionnel ne nous cite pour représenter le théâtre comique français du XV^e siècle que l'anonyme Pathelin (que Holbrook et Cons ont daté de 1464), on se réjouit d'une découverte qui augmente notre patrimoine folklorique et littéraire. Je dis bien *notre*, car l'histoire de la France du XV^e jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, particulièrement l'histoire des sentiments, coutumes, est aussi bien celle du Canada. Les premiers colons qui s'installèrent en Acadie ou à

1. Librairie Nizet, 1950.

2. Tallandier, 1949.

3. Richard-Masse, 1949 ; 1950 ; 1951 ; 1952.

4. Éditions de Fontenelle, Abbaye Saint-Wandrille, 1950.

5. *Recueil de farces françaises inédites du XV^e siècle*. Cambridge, 1949.

Québec apportaient inconsciemment dans leur baluchon d'émigrants, tout le fonds populaire (légendes, folklore, blagues, proverbes) qui est le vivier où s'alimente l'art comique. On sait quel parti Molière en a tiré. Le comique "intellectuel" demeure souvent froid et ne recueille qu'un sourire pincé, alors que le gros rire que déchaîne la farce populaire est sonore et sain comme le pain de ménage.

Le recueil s'ouvre par une longue introduction. Republier un texte ancien pose plusieurs problèmes. Cette copie anonyme était imprimée factice oblong, c'est-à-dire dans le format destiné aux acteurs. D'après Eugénie Droz, qui l'eut en mains au moment où elle travaillait au *Recueil Trepperel*, elle aurait été imprimée en 1540, mais ce n'est pas nécessairement la date de composition qui ne pourra s'établir qu'à la suite d'un long travail analogue à celui des policiers. Il faudra chercher dans le texte des indications de lieux, de personnages publics, des allusions aux guerres, aux événements, des détails vestimentaires, la monnaie employée, etc. Voici quelques exemples :

Dans la Farce LIII, on lit :

*Dictes moy n'ouïstes vous oncques
Parler des beaux faits de la Hire
Qui fut si vaillant homme de guerre ?*

Or, La Hire est mort en 1443. Voici un repère. Ailleurs (Farce XLII), un prisonnier de droit commun dit :

*Se maistre Henry ne fust mort,
Nous fussions pièce despechiés.*

Henry Cousin fut bourreau de Paris entre 1457 et 1479. Et ainsi, avec des arguments de cette nature, Gustave Cohen en arrive à la conclusion que les pièces du recueil ont presque toutes été écrites entre 1480 et 1492.

Ce livre s'adresse aux spécialistes et, sans aucun doute, ces 53 farces ne sont point lecture de couventines, puisque clystères, coups de bâtons, maris trompés, équivoques grossières en font les frais. Comme l'écrit excellemment Gustave Cohen : "Ce comique il est souvent brutal en ce qu'il recourt à la bastonnade que ne dédaigneront ni les Italiens ni Molière, et grossier, parce que l'obscénité et la scatologie en sont la base, mais il ne faut point négliger ces frustes manifestations de l'esprit gaulois, car elles sont le terreau et parfois le fumier sur lequel fleuriront et d'où naîtront ces géants du rire, dont la France a fait à l'humanité le don royal et unique : Rabelais et Molière".

Et puis à ces farces il manque le génie. Pourtant quelques-unes amusent et j'ai pris plaisir à lire (XXIV) la "Farce Nouvelle très bonne et fort joyeuse du Dorellot aux femmes qui en a la chemise Bertran à quatre personnages c'est assavoir : Bertrand, Sadinette, Le Dorellot, Faicte au Mestier", bien que le titre bavard éventa la mèche et dise toute l'histoire. Sadinette est la femme de Bertran et Faicte au Métier, son nom le dit sans équivoque, une entremetteuse. La farce commence par une discussion entre mari et femme, assez lourde, mais relevée de quelques bons mots comme celui-ci :

*Mon Dieu qu'il en y a de sotz
Quant tout le monde est levay.*

Le Dorellot (on dira plus tard un Mignon) est vêtu si élégamment que les femmes non seulement lui font promettre de leur offrir une robe mais le dérobent de la sienne, puis crient au retour du mari. Le Dorellot effrayé doit s'enfuir avec la chemise de ce dernier laissant son beau pourpoint aux mains des femmes.

Il y a un mouvement extraordinaire dans la dernière partie qui annonce déjà (de bien loin) Molière. Remarquez la répétition de certaines rengaines comme "j'ay donc la chemise Bertran", qui laissent prévoir l'opérette :

SADINETTE

*Helas ! pour Dieu allez-vous-en,
J'ay ouy mon mary cracher.*

LE DORELLOT

*Las où me pourray-je cacher ?
Par le sang bieu, je suis perdu !*

SADINETTE

*Allez tost ! il vous est mescheu,
Par ma foy, se ceans vous treuve.*

LE DORELLOT

*Que j'aye(s) ung manteau ! qu'il
[me pleuve !
Sang bieu iray-je ce point ?
Quelque robe !*

SADINETTE

*Je n'en ay point,
Se ne voulez une chemise.*

LE DORELLOT

*Ha ! par le corps bieu, c'est la
[guise,
Baillez ça ! est-elle à Bertran,
Vostre mary ?*

SADINETTE

*Ouy, par Saint Jehan !
Ne vous chaille, je vous la donne,
Tenez, regardez, est-el bonne ?
Pour Dieu couvrez tost, mon my-
[gnon !*

LE DORELLOT

Par le ventre bieu ! c'est raison,
 J'ay donc la chemise Bertran,
Comment ? et esse la façon ?
 Par le ventre bieu, c'est raison,
Ainsi s'en va le compaignon.
 Dieu le veuil mectre en mal an,
 Par le ventre bieu ! c'est raison,
 J'ay donc la chemise Bertran.

SADINETTE

*Or s'en va le pouvre Jouhan,
 L'ay-je bien affinay au moins ?*

FAICTE AU MESTIER

Il a la chemise Bertran.

SADINETTE

Or s'en va le pouvre Jouhan.

FAICTE AU MESTIER

*Autre foiz le vy ung droit paon
 Entre femmes.*

SADINETTE

*Ne plus ne moins,
 Or s'en va le pouvre Jouhan,
 L'ay-je bien affinay au moins ?
 Croyez que quant je y metz les
 [mains,
 Fault qu'il soit maistre affineur
 Se de moy est deffineur
 Et se par moy n'est affinay,
 Les plus fins n'en ont pas finay
 Ne ne fineront par leur finesse,
 Car d'affiner je suis maistresse
 Comme ung maistre domine.
 Se de moy a bien dominé,
 Je le dorlote et poupine
 Et lors en la fin je Pafine,
 Ainsi net que quant il fut né.
 Prenez en gré, car c'est finé.*

*
 * *

La vie même du Moyen-Age, quotidienne, sociale, publique, religieuse est saisie dans le vif dans les *Scènes de la vie en France au Moyen-Age*. On y assiste à la bataille d'Égypte au travers Joinville ; à la capitulation de Calais et à l'humiliation de ses bourgeois au travers Froissart (je les revois dans le jardin de Rodin, rue de Varennes) ; à un tournoi, à une fête de Château, à un banquet de cour, à une grande représentation théâtrale à Mons, etc. Ainsi, sous nos yeux, sortie de vieux documents, toute une époque grouille de sa vie intense et colorée.

Mais à celui qui ne peut tout lire, je recommande *La vie littéraire en France au Moyen-Age*, qui, avec *La grande clarté du Moyen-Age*,⁶ sont les deux œuvres les plus importantes du maître.

6. Édition corrigée chez Gallimard, 1945.

Il y a dans *La grande clarté*, mis de côté le style, l'habileté de présentation, les transitions d'un sujet à l'autre, un certain ton, un certain accent qui dépassent l'analyse.

Conçue au moment de la débâcle, on sent chez l'auteur le besoin de mettre à l'abri une certaine civilisation, de rédiger le témoignage d'une certaine culture. Ainsi Valéry voulant enfermer dans *La jeune Parque* tout le raffinement de la culture française menacée par une première guerre mondiale. De tout temps il en fut ainsi. Les peuplades primitives fuyant devant des voisins envahisseurs emportaient-elles au moins quelques tisons, quelques graines.

Aussi, devant la menace d'une guerre, le chartiste qui a rêvé toute une vie sur des documents, qui a connu l'émotion de la découverte, éprouve la crainte que tout ne disparaisse.

Les bergers, cherchant abri dans une caverne palestinienne effondrée, qui virent des chiffons s'échapper de jarres brisées, mettaient à jour un cas presque semblable. Quelque lettré, effrayé devant l'avance ennemie, avait couru mettre à l'abri ses trésors.

Ainsi Gustave Cohen obéit au même mobile. Avec hâte, avec émotion, avec tremblement, il écrit une sorte de testament spirituel. Dégagé des références, de fiches, loin de sa bibliothèque, il recrée ce monde dans lequel il s'est mu sa vie durant et il n'en retient que l'essentiel. Ce Moyen-Age il l'appelle de tout son amour, il le reconstitue, s'aidant d'une pierre, d'une enluminure, d'un vers. Aura-t-il le temps de mettre tout cela à l'abri ? se demande-t-il parfois avec angoisse.

Tous ces livres que nous venons de mentionner demanderaient plus de commentaires que les cadres de cet article ne le permettent. Ne soulignons que deux points.

Méfions-nous des simplifications, des idées toutes faites, lorsque nous parlons du Moyen-Age. Gustave Cohen a suffisamment démontré que ses prétendues ténèbres n'étaient que celles de notre ignorance. On se tient souvent quitte aussi, avec cette grande époque, quand on a parlé de sa naïveté. Ici encore, il faut crier casse-cou. J'y pensais l'autre jour en écoutant sur disque microsillon la Messe de Notre-Dame écrite par Guillaume de Machaut pour le couronnement de Charles V (1364). Ce n'est pas l'idée de naïveté qui vient à l'esprit, ni non plus lorsqu'on entre à Chartres par l'un des portails, mais bien celle de puissance, qui ne peut être que le résultat non seulement de patientes, mais d'audacieuses recherches. Loin d'être naïf, tout cela est fort savant et n'a rien perdu de sa force ni de son efficace sur les âmes du XX^e siècle. Le passage de la monodie à la

polyphonie représente un grand pas. Il suffit d'écouter un de ces disques enregistrés par les ethnologues au Thibet, en Polynésie ou en Afrique, chants de guerre ou chants d'amour, pour constater de quelle profondeur du puits humain ils jaillissent, quelles abîmes ils révèlent, et voir en Pérotin et en Guillaume de Machaut des artistes achevés, produits naturels d'une grande époque.

Nous voyons un peu la place du musicien dans la société médiévale où la vie de cour a beaucoup d'importance. Nous y voyons aussi (je le vois pour ma part très bien) celle de l'architecte, du maître d'œuvres, dans le va-et-vient des maçons, allant de l'atelier des verriers aux tailleurs de pierre dans les carrières, discutant avec les tailleurs d'images... Quelle était la place de l'écrivain dans cette société ? Il ne donnait bien sûr ni interview, ni conférence, ne parlait pas à la Radio, n'apparaissait pas à la télévision ! Guillaume de Machaut était secrétaire du roi de Bohême, Jean de Luxembourg ; Rutebeuf errait famélique et Villon faisait de la prison ; Gustave Cohen, dans *La Vie Littéraire en France au Moyen-Age*, nous parle non seulement des œuvres mais des hommes et malgré le peu de documents accessibles, il nous donne une bonne idée de la place de l'écrivain dans cette société. La plupart du temps, les grands les retenaient à leur table pour leurs bons mots, leurs beaulx dictés. Ce furent les premières bourses dont aujourd'hui seuls les étudiants profitent alors que beaucoup de poètes et des plus grands mènent une existence matérielle plus que modeste. C'est une réalité, dans certains cas, de dire que les grands les retenaient. Fait captif lors de la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415, Charles d'Orléans doit demeurer en exil en Angleterre. Je revois, dans une vitrine du British Museum, cette enluminure dans des tons bleus dignes des vitraux de Chartres, représentant le poète captif. Accoudé sur son écritoire incliné, son regard erre au loin, par une fenêtre, au delà du détroit, vers le littoral de son pays :

*En regardant vers le pays de France
Un jour m'advint à Douvres sur la mer
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que je souloye audit pays trouver
Si commençant de cœur à soupirer
Combien certes que grand bien me faisoit
De voir France que mon cœur aimer doit.*

C'est la pensée de la revoir qui soutenait Gustave Cohen dans son exil. A la connaissance d'une de ses grandes époques il s'est attaché, lui donnant le meilleur de lui-même et, ce faisant, redonnant au Moyen-Age son importance et sa véritable place dans l'histoire de la civilisation et des sentiments.

COURRIER DES LETTRES

LES GRANDS PIONNIERS

Élie Faure s'était surtout fait connaître par des ouvrages consacrés aux beaux-arts et plus particulièrement à la peinture, dont il était un interprète et un commentateur avisé. Le dernier ouvrage (*Les Constructeurs*, Plon) qu'on ait publié de lui constitue comme un testament intellectuel. Au terme d'une longue carrière, il s'arrête à envisager le destin d'hommes bien différents par leur inspiration et par le rôle qu'ils ont joué, mais qui tous, à son avis, ont été des initiateurs et des maîtres à penser ou à ressentir, de ceux que Gobineau appelait des "calenders". Le choix est peu nombreux, mais fort varié. Qu'on en juge : Lamarck, Michelet, Dostoïevsky, Nietzsche, Cézanne. L'éventail permet cependant des variations infinies et quelques plongées sur le destin humain.

L'auteur, qui emprunte souvent un style agaçant de prophète, maintient une position d'ensemble qui ne nous agrée en aucune façon. Son excessive confiance en l'homme abandonné à ses seules ressources, nous savons trop bien à quoi elle aboutit dans la pratique. Ce découronnement de la personne n'a jamais fondé un humanisme durable ; ce qui se passe depuis la Renaissance en fournit une décisive démonstration. Avec une naïveté d'un autre âge, contemporaine du lyrisme scientifique d'un Renan et d'un Berthelot, Élie Faure entonne des cantiques sur la religion du progrès indéfini. C'est de toute évidence confondre deux ordres de valeurs. Ce n'est pas parce que les savants sont parvenus à diviser l'atome que la vie spirituelle, la seule qui compte en définitive, s'est enrichie et s'est approfondie. Le docteur Carrel, avec une plus grande lucidité, déplorait que le progrès des sciences morales n'ait pas suivi la courbe des sciences physiques. C'est de ce déséquilibre de la conscience que souffre l'homme du XX^e siècle, ce déséquilibre dont l'on se demande s'il ne périra pas.

Toutefois, avec une probité qui l'honore, Élie Faure ne peut s'interdire de reconnaître certains faits patents : "Nous avouons que le christianisme, écrit-il, en nous écartant de la vie, a mis en nous, avec l'angoisse, de telles réserves d'amour qu'il a multiplié notre pouvoir à féconder la vie, le jour où nous l'avons de nouveau rencontrée... Et comme il nous a répété sans se lasser que nous n'étions que de misérables pécheurs, nous comprenons qu'il nous a fait réfléchir si profondément sur nos péchés et notre misère,

que le jour où nous nous sommes aperçus que nos péchés étaient l'essence et la condition de nous-mêmes, nous avons vu que nous pourrions vaincre notre misère si nous cherchions notre richesse dans le consentement orgueilleux à être ce que nous sommes". Le témoignage demeure réservé et dénote de l'incompréhension. Il est manifestement faux que le christianisme nous ait écarté de la vie ; il nous en a révélé au contraire la seule signification possible et la grandeur authentique. Et s'il est souhaitable de vaincre notre misère et de devenir ce que nous sommes, nous n'y parviendrons jamais, si nous sommes laissés à nous-mêmes. L'orgueil prométhéen dont Élie Faure se constitue le héraut exalté et vibrant risque d'aboutir à une troublante vacuité.

Je ne m'arrêterai pas aux cinq grands hommes qu'il a voulu retenir. Il écrit à leur sujet des pages d'une belle vivacité. On souhaiterait toutefois plus de précision et moins d'éloquence. La littérature gâte tout ! Impossible de chercher à établir des parentés intellectuelles valables entre ces personnages : l'initiateur de la botanique et de la zoologie, l'historien halluciné et débordant de préjugés, le romancier visionnaire, le philosophe blasphématoire et délirant, Cézanne, le maître de l'impressionnisme, dont il voulut faire "quelque chose de solide et de durable comme l'art des musées". Chacun à sa manière a rempli une carrière d'exception. C'est à ce titre que leur souvenir ne s'effacera pas, tant qu'il y aura des hommes capables de s'émouvoir à évoquer les grandes aventures de la pensée et de l'art.

*
* *

UNE VIE SANS TREVE

Ce n'est pas s'aventurer beaucoup d'affirmer que la bonne dame de Nohant ne peuple pas souvent nos rêveries. Elle appartient à un passé aboli et tellement lointain... Peut-être se souvient-on encore de quelques-unes de ses descriptions agrestes cueillies autrefois aux pages de ces livres frais et naïfs comme *La Mare au diable* ou *La Petite Fadette*. Cette romancière extrêmement féconde écrivait trop et trop vite, avec un souci artistique très limité. Dans les dernières années, elle-même s'en rendait compte : "Je vas devant moi, bête comme un chou et patiente comme un Berrichon... J'écris comme on jardine". La qualité des fleurs s'en ressent... Elle ne comprend pas du tout les efforts désespérés de son ami Flaubert, luttant contre les phrases comme autant d'ennemis à soumettre : "Tu ne cherches plus que la phrase bien faite, c'est quelque chose — ce n'est pas tout l'art, ce n'en est même pas la moitié". Divergences de tempérament ; les deux ont raison de céder à leur pente.

Il faut le grand art d'André Maurois (*Lélia ou la vie de George Sand*, Hachette) pour parvenir à nous intéresser à nouveau à cette femme tumultueuse, à cette descendante du comte Maurice de Saxe, maréchal de France. Peu d'ouvrages sont plus soigneusement documentés. L'auteur a eu la bonne fortune de consulter à loisir les documents inédits réunis dans la collection Spoelberch de Lovenjoul. La bibliographie qui clôt le volume indique une très vaste érudition assimilée avec souplesse. Maurois n'abandonne jamais cette élégance d'écriture qui confère à ses biographies leur charme particulier ; j'incline à penser que c'est par cette partie de son œuvre qu'il a davantage de chances de survivre. Un lecteur pointilleux regretterait peut-être une surabondance de citations. Pour ma part, j'y vois une source d'intérêt additionnel, car ces extraits de correspondance ou de journaux intimes, le plus souvent révélés pour la première fois, projettent une lumière nouvelle sur toute une époque littéraire. Il ne s'agit pas en effet d'une simple biographie linéaire ; l'écrivain s'applique au contraire à replacer le personnage parmi ses contemporains. Comme George Sand a connu et fréquenté les principaux poètes, romanciers, essayistes de son temps, nous avons donc une fresque aussi fidèle que précise.

La postérité est toujours un peu simpliste ; elle ne retient, abusivement, que quelques images d'Épinal, quitte à fausser un jugement valable à porter sur tel ou tel enfant chéri de la gloire ! C'est le cas de cette Aurore Dupin dont il est d'avance admis qu'elle a été une gourgandine impénitente, une coureuse effrénée, multipliant les liaisons et se livrant à tous les excès de la débauche. Personne n'essaiera sérieusement d'innocenter cette fille ardente, amoureuse de l'amour. C'est le grand mérite de Maurois de remettre les choses en l'état ; il n'est pas un avocat désireux de gagner un procès, il est un juge serein et lucide, qui montre très nettement que les préoccupations littéraires et domestiques de Sand l'ont beaucoup emporté sur les quelques flambées qui l'animèrent en sa jeunesse.

D'un intérêt beaucoup plus vif, à mon sens, ce sont les considérations sociales et politiques de cette femme généreuse, souvent mal guidée, toujours trop prompte à écouter les impulsions de son cœur, livresque aussi et assez superficielle, empressée à se passionner pour des bonshommes qui n'étaient le plus fréquemment que des rêveurs et des utopistes. Ce qu'on ne peut en tout cas lui contester, c'est le don de la vie, c'est le souci de participer à tous les espoirs d'une époque où la littérature n'était pas la seule à souffrir des méfaits du romantisme. "Toute vie est portée par une métaphysique latente, remarque Maurois. La philosophie de Sand était simple. Le monde a été créé par un Dieu bon. Les forces d'amour qui existent en nous viennent de lui. Le seul péché sans rémission est d'apporter

dans l'amour, qui doit être communion totale, des réticences et des mensonges. Je ne dis pas que Sand ait toujours vécu selon ces principes ; aucun de nous ne vit à chaque instant toutes ses idées ; mais il faut juger les êtres plus par leurs dépassements que par leurs défaillances”.

Je ne pense pas qu'après la lecture de ce gros bouquin on soit très porté à rouvrir un roman quelconque de George Sand. Il arrive en effet qu'on soit plus intéressé au biographe qu'au personnage qui a retenu son attention. André Maurois ne doit pas s'étonner de constater que c'est justement ce qui se produit aujourd'hui.

*
* *

ÉTUDES BALZACIENNES

La vulgarisation n'est pas un mal en soi. Elle permet d'étendre l'audience d'un esprit supérieur, qu'il soit un capitaine illustre, un politique génial ou un grand écrivain. Les gloses savantes risquent toujours d'éloigner une partie du public, ce qu'on appelle le public moyen, nanti d'une culture assez superficielle, désireux cependant de s'approcher prudemment des hommes et des œuvres célèbres. La vulgarisation leur livre des clefs ; la minorité des lecteurs poursuivront plus avant leurs recherches, cependant que le grand nombre se contenteront de quelques noms retenus et de quelques anecdotes pittoresques. La question serait de savoir si l'ignorance sereine ne vaut pas autant que ces bribes d'information mal assimilées et le plus souvent interprétées à faux.

Mon propos n'est pas de jeter le discrédit sur le dernier livre de Jules Bertaut (*La vie privée de Balzac*, Hachette). Il a publié depuis plusieurs années déjà de nombreux ouvrages de littérature historique et d'histoire littéraire, comme l'on voudra. Son information est toujours exacte et généralement sérieuse. Est-ce que cela suffit pour justifier la naissance d'un volume ? A moins d'apporter au moins un élément de nouveauté ou d'inédit, à quoi sert-il de reprendre des sujets déjà consciencieusement exploités par des devanciers ? Les biographies de Balzac ne font pas défaut ; ce n'est donc pas sous cet angle qu'il importe de l'étudier à nouveau. Tout n'a pas été dit sur son œuvre, il s'en faut de beaucoup. Des aspects inattendus peuvent être mis en lumière, que les prédécesseurs ont négligés, comme en témoigne, par exemple, la lucide tentative d'explication entreprise par Albert Béguin.

Nous savons tous depuis longtemps que Balzac a eu la vocation des femmes mûrissantes dans le dernier soubresaut de leur jeunesse lointaine,

comme Mme de Berny et Mme la duchesse d'Abrantès. Nous savons que, dans l'organisation de sa vie matérielle, il a été un piètre homme d'affaires et qu'après la déconfiture de son entreprise d'imprimerie, il a constamment vécu sous les fourches caudines des créanciers. Nous savons qu'il menait un train de vie supérieur à ses revenus et même ses liaisons les plus absorbantes ne l'empêchaient pas de fournir quotidiennement un labeur de bénédictin dont son œuvre extrêmement abondante porte l'irréfutable témoignage. Nous savons aussi que son long attachement pour Eveline Hanska, qui deviendra sa femme *in extremis*, l'inscrit parmi les grands amoureux de son siècle et nous vaut une correspondance, malheureusement unilatérale, très précieuse pour la connaissance de son génie. Oui, tout cela est très bien, mais nous n'avons pas attendu M. Bertaut pour l'apprendre.

Même en limitant son objet à la vie privée de son héros, il aurait dû fournir l'effort nécessaire pour s'attacher un peu à ce qui compte vraiment chez Balzac : l'œuvre, beaucoup plus que l'artisan. On nous dit bien que tel roman est un grand roman ; ce n'est guère compromettant. Nous souhaiterions davantage ; nous demeurons sur notre appétit.

Nous avons peut-être tort de chercher cette querelle à l'auteur ; il n'est pas sans doute le principal responsable. A des fins commerciales en soi légitimes, les maisons d'éditions multiplient les collections consacrées aux vies privées, pour appâter le lecteur toujours friand de détails intimes et de secrets d'alcôves. C'est ainsi que tant de livres font double emploi avec plusieurs autres et ne répondent pas du tout à une nécessité. C'est au moins le mérite de M. Bertaut d'avoir respecté ses lecteurs et de s'être refusé à leur servir des ragots de concierge. Mais notre connaissance de Balzac n'a pas progressé d'un centimètre.

*
* *

Depuis un siècle, l'œuvre de Balzac a suscité une bibliothèque abondante et touffue ; historiens littéraires, critiques, philosophes, essayistes, tous ont voulu dégager les traits dominants de cet univers considérable. Il n'a cependant appartenu qu'à quelques-uns d'apporter des lumières neuves, de soumettre ce monde grouillant d'êtres et de passions à un éclairage véritablement fécond. Trop de gloses se sont accumulées qui risquent de faire dévier la signification et partant l'importance de Balzac. Envisagé sous cet angle un peu sévère, je doute que l'ouvrage bien documenté, un peu raisonnable peut-être, de H. U. Forest (*L'Esthétique du roman balzacien*, Presses

universitaires de France), ajoute beaucoup à la connaissance de l'homme et de l'œuvre ; comme on préfère, par exemple, le petit livre pénétrant de Béguin sur la part du visionnaire !

Ici l'on nous fournit des explications toujours intelligentes et plausibles sur les années de formation de Balzac, sur l'évolution de sa technique, sur ce qu'il emprunte à l'histoire, sur l'unité de sa pensée, sur la formation des caractères, sur la société qui s'agite dans ce roman cyclique, sur l'unité de la comédie humaine, sur l'esthétique du roman. Tout est bien mis en ordre ; c'est justement cela qui ne laisse pas d'inquiéter. On nous présente un génie trop bien peigné, un jardin ratisé à la française, n'abandonnant aucun taillis à l'ombre équivoque. L'ivresse de la création s'accommode mal de ce souci d'équilibre qu'a sûrement recherché Balzac sans jamais parvenir à y atteindre. Et c'est tant mieux. Nous l'aimons davantage dans ses contradictions et ses incohérences, dans quelques-unes de ses fameuses théories et dans son bavardage incessant, qui sont la marque d'un cerveau en perpétuelle ébullition, nullement économe de ses moyens, ne redoutant jamais d'épuiser ses réserves.

Les caractères proprement romanesques de l'œuvre balzacienne ne sont pas définis dans cet ouvrage avec une suffisante rigueur. Il semble que le commentateur ait éprouvé de la difficulté à se jeter à corps perdu dans ce fleuve aux milliers d'affluents ; il s'est tenu prudemment sur la rive, c'est dire que sa navigation ne nous ménage aucune heureuse surprise. Nous prenons plus de plaisir à la tentative esquissée pour cerner la pensée de Balzac. Non qu'elle nous paraisse présenter une unité incontestable. Mais il y a des aperçus d'un intérêt certain.

Dès le 24 février 1836, il dénonce les ambitions de la Russie en des termes qui n'ont pas vieilli, qui conservent au contraire une troublante actualité : "Que l'Allemagne et la France le sachent ! La Russie vise à un empire universel, elle est prête à descendre en Europe aussi bien qu'à se répandre en Asie". C'est l'apanage du créateur de voir loin devant lui... Adversaire des institutions et des tendances de son siècle, il porte de rudes coups au gouvernement, à l'instruction publique, à la bureaucratie, au journalisme. Ne conclut-il pas sa *Monographie de la Presse parisienne* par ce jugement dont nous ne lui gardons pas rancune : "Si la Presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer". Lui qui a tellement écrit dans les gazettes !...

C'est une entreprise hardie de définir avec quelque précision la pensée balzacienne, se déroulant sur plusieurs plans superposés. Forest n'a pas tort d'y voir, en une formule de bonne venue, "une tentative de synthèse entre

une conception matérialiste de l'univers et une espèce d'ontologie swedonborgienne dans laquelle l'être s'achemine par des épurations, des "perfectionnements" successifs, "vers des zones inconnues", lesquelles se perdent dans "l'incompréhensibilité de Dieu". Ce n'est pas d'une clarté adamantine, mais qui exige en ce domaine une trop éclatante lumière risque de rater la cible.

Que l'Église réprouve la religion de Balzac, on se l'explique aisément, surtout si le jugement du Père Longhayé tient compte de tous les éléments en jeu : "Religieux, catholique, il entend l'être, sinon pour son usage personnel, au moins dans la moralité générale de son œuvre et au bénéfice de la société... Comme Napoléon, son prétendu rival de gloire, ce catholique ne tenait la religion que pour une pièce indispensable du mécanisme social : il ne la croyait pas divine, il en ignorait le sens et l'âme, il la méconnaissait, la défigurait, l'outrageait quelquefois sans le savoir". Il est très difficile d'infirmer victorieusement ce verdict et l'on se range à la conclusion de Forest à cet égard : "En résumé, Balzac croit la religion catholique nécessaire à la France, mais pour un but qui n'a rien de surnaturel. Il la considère comme une institution d'origine purement humaine à laquelle il donne un but en conformité avec ses autres opinions philosophiques et politiques". De nos jours, n'est-ce pas la thèse défendue par Maurras et ses adeptes, une thèse qui répugne à bon droit à la pensée catholique, parce qu'entachée de positivisme délétère ?

*
* *

DANS L'INTIMITÉ DU BON THÉO

A souligner que Gautier est peu lu, on ne porte pas forcément un jugement péjoratif ; c'est l'évidence même. Quelques petits poèmes bien ciselés des *Émaux et Camées* surnagent encore dans les anthologies ; d'aucuns se risquent à lire *Le Capitaine Fracasse* ou *Mademoiselle de Maupin*, surtout parce qu'on les réimprime volontiers dans ces collections censément classiques où la connaissance d'une trentaine d'ouvrages répartis sur deux siècles doivent infailliblement conférer une érudition impeccable dans les lettres françaises... A quoi tient donc cette défaveur, qui est plus exactement un manque d'intérêt ? C'est que Théophile Gautier n'a été qu'un homme de lettres. Un écrivain facile, curieux de tout, sauf du domaine des âmes. Intégré à son temps, il est un excellent témoin de l'époque romantique, sans néanmoins tomber dans tous ses excès. Mais son œuvre manque de prolongement ; son culte de l'art est sincère, son attachement aux valeurs

d'expression est louable, ce n'est pas toutefois suffisant pour assurer sa survie. Nous demeurons en présence d'un esthète — dont l'esthétique a forcément un peu vieilli — quand nous aimerions faire la connaissance d'un homme. Non qu'il fût dépourvu, dans l'intimité, d'honnêtes qualités familiales ; mais aucun des problèmes humains auxquels un homme ne peut éviter un jour de faire face n'apporte une résonance quelconque dans ce qu'il écrit.

Jean Tild lui consacre une biographie minutieuse (*Théophile Gautier et ses amis*, Albin Michel), qui constitue un document nullement négligeable sur le climat d'une période littéraire. Il est visiblement pris par son personnage et le présente dans un éclairage toujours favorable, sans fausser les faits, mais en les interprétant uniformément à la louange du poète. Certes, il est bien sympathique, ce Gautier, rivé à la besogne quotidienne, véritable tâcheron du journalisme, de la chronique, de la critique dramatique ou artistique. Il aligne les paragraphes d'une langue souple, d'un goût sûr, se vantant de n'avoir jamais besoin de raturer ! C'est un homme de métier exemplaire, ce bohème, ce rapin. Chargé de nombreuses obligations, il multiplie les corvées, se ménageant de temps à autre des évasions en Espagne, en Italie, en Afrique, d'où il rapporte toutes fraîches des impressions de voyages et d'art. Il est l'un des premiers à pratiquer le grand reportage ; il faut davantage pour passer à l'immortalité.

Quand Gautier, âgé de dix-huit ans, se rend, accompagné de ses amis Gérard de Nerval et Pétrus Borel, pour la première fois chez Victor Hugo, c'est aussitôt l'éblouissement en présence du jeune maître. C'est presque incroyable l'élan d'admiration servile qui pouvait emporter alors des jeunes gens pour leurs devanciers dans les lettres. On imagine mal aujourd'hui une reprise de la fameuse et un peu ridicule bataille d'*Hernani*, que Gautier vieillissant ne désavouera jamais, même s'il a eu l'avantage de doser sa ferveur d'un peu de sens critique. Hugo a eu cette veine de fanatiser toute une génération prête à répéter l'alexandrin d'Auguste Vacquerie :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Ce qui a surtout sauvé Gautier de l'exagération et de la boursoufflure, c'est d'abord qu'il a toujours conservé un goût équilibré, le sens de la couleur et de la forme, c'est ensuite qu'il a possédé et exploité souvent une tendance à l'ironie et à l'humour. Contrairement à de grands aèdes qu'il a beaucoup fréquentés, il n'a pas cru qu'il était un mage ; les manifestes solennels et les déclarations de principes n'étaient pas son fort. Il a su aussi s'écarter des sentiers battus et redécouvrir des talents authentiques et passa-

blement négligés comme Scarron, Du Bartas ou Cyrano de Bergerac, en des analyses vivantes et pertinentes. En somme, il a surtout manqué à Gautier le génie créateur et une indispensable profondeur de vie intérieure. Mais dès qu'il s'agit de porter un jugement sain, d'apprécier une œuvre, il est tout à son affaire.

Il a laissé une réputation de bonté. Mêlé de très près à la vie littéraire, il n'a pas eu de ces petitesesses et de ces calculs bas si fréquents dans ce milieu. C'est un homme de santé, qui jouit de l'existence et qui n'a pas de comptes à régler avec l'humanité. A son foyer, il se montre d'une admirable tendresse pour ses filles Judith et Estelle, qui épouseront deux écrivains, Catulle Mendès et Émile Bergerat. Jean Tild nous raconte l'histoire d'un brave homme que nous aimerions avoir connu, entouré de ses livres, de ses tableaux et de ses bibelots, causeur intarissable, excellente fourchette et à qui il serait injuste de réclamer au surplus un génie dont il ne disposait pas. La postérité retiendra son nom et la place active qu'il a occupée pendant une quarantaine d'années dans la littérature française. Quant à son œuvre, quelques bribes seulement...

*
* *

LA CONVERSION PAR L'ART

Les lecteurs contemporains n'entretiennent guère le culte de cet écrivain, sombré dans un oubli peut-être injuste et exagéré. Ce purgatoire, qui risque fort de devenir un enfer permanent, est en grande partie attribuable à l'esthétique dont se réclamait Huysmans. Le naturalisme est bien mort, malgré les sursauts auxquels nous assistons périodiquement. Il constitue en effet un défi à l'inspiration et à la poésie, ces valeurs qu'une littérature ne peut abandonner sans se renier elle-même et aboutir à la vaine platitude de la représentation photographique. Le malheur de l'école naturaliste française fut peut-être qu'elle ne comptât aucun écrivain de grande taille ; des observateurs patients et appliqués de la détresse et de la bassesse humaines, soit, mais aucun de ces puissants créateurs aptes à bâtir un univers vraisemblable à la mesure de leurs rêves. Beaucoup de ces romanciers imitent le labeur des taupes ; ce ne sont pas des aigles visionnaires, tels un Balzac, un Proust.

L'originalité de Huysmans, plus que dans son style pittoresque et dru, parfois un peu grossier, se découvre dans l'évolution de sa courbe intérieure. Ce fonctionnaire petit-bourgeois, célibataire, égoïste et jouisseur, portait sous des apparences médiocres une âme assoiffée d'idéal. Il lui fallut traverser péniblement un long couloir obscur avant d'apercevoir la lumière de la foi.

Ce n'est qu'après avoir traîné à tous les carrefours où il s'alourdissait des faiblesses humaines qu'il put enfin déposer son fardeau et inventer un beau courage marqué de son empreinte propre. Cette odyssee spirituelle seule nous attache encore à lui. Sans elle, il disparaîtrait à jamais avec tous les Hennique et les Descaves de la création.

Sans doute personne ne peut-il aspirer à déterminer tous les chemine-ments de la grâce qui conduisent un être à se trouver lui-même et à mettre un terme à ses errements. *En Route*, sous une forme à peine romancée, fournit néanmoins de précieuses indications. Huysmans n'est pas un philosophe, encore moins un théologien ; les thèses thomistes n'ont aucune prise sur lui. Deux mobiles alimenteront sa conversion : dégoût de l'existence, passion de l'art. Ce dégoût date de loin, il remonte à son enfance peu heureuse, à sa vie de jouisseur toujours inassouvi, au néant dont il éprouve le vertige à chaque pas. Pour le rattacher à quelque chose de solide, il y a l'art. "Ah ! la vraie preuve du Catholicisme, c'était cet art qu'il avait fondé, cet art que nul n'a surpassé encore ! c'était, en peinture et en sculpture, les Primitifs ; les mystiques dans les poésies et dans les proses ; en musique, c'était le plain-chant ; en architecture, c'était le roman et le gothique". L'apologétique véritable ne se fonde pas sur des émotions artistiques, mais elle ne les rejette pas, puisque Dieu atteint les hommes par le biais qu'il a choisi. Ne songe-t-on pas ici à certaines pages aussi chaleureuses du *Génie du christianisme* ? On ne peut lire sans tremblement le réconfortant récit de la confession de Durtal-Huysmans. Chez cet homme, la rudesse n'était-elle pas le voile pudique d'une sensibilité écorchée ?

Une fois dans le giron de l'Église, l'écrivain y trouve sa véritable demeure. S'il accepte les dogmes, ce n'est pas ce qui l'atteint davantage. Il est avant tout sensible à la liturgie, au cérémonial, à la merveilleuse symbolique du culte chrétien. Il en donne le témoignage dans la trilogie d'*En Route*, *la Cathédrale* et *l'Oblat*. Non qu'il rejette la prière individuelle, cet amateur des églises parisiennes, mais il saisit tout le bénéfice spirituel de la prière commune associée à la pompe des cérémonies. Une fois encore, c'est l'artiste qui s'émeut, mais l'artiste chrétien, intimement lié aux vastes symboles se déroulant devant ses yeux extasiés.

Albert Garreau n'a pas tenté une biographie de Huysmans (*J.-K. Huysmans*, Casterman). Il ne fournit que les détails essentiels pour le situer. Il multiplie au contraire les citations pour mettre davantage en lumière la portée de son témoignage religieux. On comprendra mieux la signification de ce petit livre éclairant en notant qu'il paraît dans une collection consacrée aux "pionniers du spirituel". Une bibliographie très satisfaisante

T.-THÉO. VALIQUETTE, Enrg.

Limitée

(Louis RENAUD, prés.)

TABAC — CIGARES — CIGARETTES

BONBONS — PIPES

ARTICLES DE FUMEURS

PLUMES PARKER

MONTRES & CADRANS

●
Gros et détail

425 EST, RUE MONT-ROYAL

Harbour 5197-8 — Montréal

CH. 2389

LUDOR
MANUFACTURING
COMPANY

Chas. Laparé, prop.

SAVONS ET PRODUITS
DE NETTOYAGE

3129 est, rue NOTRE-DAME



12 o. rue St-Jacques
MONTREAL

FOURNISSEURS DE VIANDES DE CHOIX
AUX HOTELS, RESTAURANTS ET CAFETERIAS

Edgar Mailhot Ltée

LTÉE

AMherst 1161

2185 est, rue Mont-Royal

HA. 5544

Examen de la Vue

J.-Armand MESSIER, O.D.

OPTOMETRISTE

Spécialité :

Ajustement de verres contact

3435, rue ST-DENIS

MONTREAL

GABRIEL DORAIS

INGENIEUR CIVIL ET

ARPEUTEUR-GEOMETRE

10 est, SAINT-JACQUES

Tél.: PLATEAU 3 0 1 4

Tél.: HARbour 0456

Charlemagne Bourcier

Optométriste

Spécialiste de la vue

Orthoptique

1735, rue St-Denis

La plus importante maison des
Arts Graphiques du Canada Français

THÉRIEN FRÈRES

Limitée

Imprimeurs - Lithographes - Éditeurs

DUPont *5781

8125, Saint-Laurent

Montréal-14

Nos hommages

AL. BENOIT-BENOIT PROTECTAL INC.

Jean-M. Tremblay, B.A.O., prés.

POUR VOS LUNETTES D'APPROCHE

1617, RUE ST-DENIS

MONTREAL

PLateau 4904

Collège spécialisé pour les étudiants qui éprouvent des difficultés

Collège Saint-Denis

Dr Gilles-Yvon Moreau, psychologue et directeur

4152, Saine-Denis

BE 6219

permettra d'approfondir la connaissance d'un homme qui nous est plus cher que son œuvre.

*
* *

UN RAPPEL DE BARRÈS

Si la personnalité attachante de Barrès, inscrite dans les histoires de la littérature, évoque encore un passé qui paraît très lointain, le barrésisme, comme tel, est bien mort. Le Prince de la Jeunesse à la tour abolie... Les passions qui l'agitaient et qui lui firent lancer ses cris les plus déchirants ne nous touchent plus ; les spectacles, les musiques dont il s'enchantait nous laissent indifférents. Je ne dis pas que nous avons raison ; je constate un fait tout en le regrettant un peu. Aussi suis-je porté à penser que le barrésisme a beaucoup nui à Barrès. On a tenté de l'enfermer à l'intérieur des frontières étroites d'un système, cet homme dont la pensée oscille souvent au gré des alternances, cet artiste séduit par toutes les formes de la beauté, ce patriote intransigeant incapable d'épouser les inévitables limitations d'une formation politique. Barrès demeure en porte à faux avec son temps et bien davantage avec la postérité immédiate. Il faudra donc attendre encore un recul plus accusé des années pour qu'une nouvelle génération le découvre avec des yeux neufs et retienne ce qu'il y a de permanent, de durable et de noble dans son message humain. Ce jour-là, même si son œuvre romanesque demeure à demi-oubliée parce que trop liée à une sensibilité et à des événements dépassés, qui sait si l'on ne placera pas ses *Cabiers* à côté des *Mémoires* de Saint-Simon, comme témoignage vivant d'une époque qui eut ses servitudes et aussi ses grandeurs ?

Pour aider à cette réhabilitation, qui ne sera somme toute que la réintégration d'un grand écrivain français dans le patrimoine intellectuel, le petit livre de René Lalou (*Maurice Barrès*, Hachette), sera d'un bon secours. Parmi les historiens de la littérature en marche, j'en connais peu qui, autant que Lalou, possèdent le don de sympathie compréhensive et la faculté de se démêler dans les courants complexes de l'évolution contemporaine. Par sa brève recension hebdomadaire des *Nouvelles littéraires* ou par son feuilleton plus élaboré à *Hommes et Mondes*, il complète l'année durant sa magistrale histoire d'ensemble, le guide le plus sûr que nous possédions. Laissant au second plan les détails concernant la vie de son personnage — Pierre Moreau y a pourvu en un livre bourré de renseignements dont nous avons parlé en son temps — Lalou esquisse une biographie intellectuelle de Barrès. L'espace qui lui est ménagé ne lui permet que de dégager les thèmes essentiels d'une

pensée très riche, mais il en dit assez pour inviter à la réflexion et à l'approfondissement.

Il y aurait beaucoup à relever sur les malentendus entretenus autour de Barrès, et qu'il ne s'est peut-être pas employé à dissiper. D'aucuns l'ont cantonné dans un traditionalisme étroit fondé sur la terre et les morts, dans un repliement lorrain fermé à tout autre horizon, dans une attitude farouche et négative en face de l'Allemagne. Tout cela est vrai, partiellement, mais son comportement humaniste est beaucoup plus nuancé. C'est oublier qu'il a écrit un jour : "Je tournais dans le même cercle, j'allais me trouver à l'étroit. Je sens depuis des mois que je glisse du nationalisme au catholicisme. C'est que le nationalisme manque d'infini". Que les adeptes du seul dogmatisme barrésien en prennent leur parti. Et ce catholicisme de tendances et d'intention ne s'est jamais matérialisé, quoi qu'on en ait dit, un peu présomptueusement. En 1908, il note : "J'accepte toutes les disciplines françaises et parmi elles, bien que le dogme me dépasse, la forme traditionnelle que le catholicisme a imposée à l'intelligence, à l'imagination, à la sensibilité françaises". Il n'ira pas jusqu'à l'adhésion. Si sa vie ne s'était pas prématurément interrompue dans cette soirée de décembre 1923, peut-être...

Ce qui reste de Barrès, ce qui demeure fécond, c'est l'exemple d'une vie digne, d'un idéal artistique très élevé, d'un respect intégral de la pensée, d'un attachement indéfectible aux véritables grandeurs de tous ordres, d'un esprit chevaleresque prompt à se porter à la défense des causes menacées. N'est-ce pas suffisant pour qu'il vive encore en nous ? René Lalou aura fait plus que de ranimer des cendres.

*
* *

MAURRAS VU PAR MASSIS

Chaque pays entretient ses propres querelles idéologiques ou intellectuelles ; on ne voit pas très nettement l'intérêt qu'il y a à épouser celles de l'étranger et je n'ai jamais très bien compris la passion déployée par certaines gens pour nous obliger à prendre parti dans des débats dont plusieurs facteurs nous échappent et où notre apport ne peut dépasser celui de l'observateur plus ou moins indifférent. C'est ainsi qu'on peut partager ou refuser les vues politiques de Maurras avec un certain détachement ; elles sont nées en effet d'une réalité concrète très précise qui n'est pas et ne peut pas être la nôtre. Qu'il y ait des maurrassiens en France, personne ne le nie et il est peut-être excellent qu'il en soit ainsi ; je m'explique moins bien qu'il s'en

trouve au Canada. Ce ne peut être à la vérité qu'une manifestation de dilettantisme intellectuel à moins qu'il ne s'agisse d'une volonté plus ou moins clairement exprimée de découvrir dans cet arsenal des armes qui puissent servir dans nos propres combats.

Le mouvement d'*Action française* est généralement bien connu. Pendant une trentaine d'années au moins, il a joué un rôle de premier plan dans la pensée française. La rigueur de sa doctrine avait tout pour séduire des esprits désireux d'absolu, surtout parmi les jeunes, et pour entraîner dans son sillage tous ceux que dégoûtaient les bassesses et les marchandages indignes et certains pontifes de la III^e République. Ce qui a contribué plus que tout à son rayonnement, c'est la valeur exceptionnelle de ses principaux représentants : la fougue polémique de Maurras, la clairvoyance de Jacques Bainville, la truculence humaniste de Léon Daudet, pour ne citer ici que les têtes d'affiche, quel admirable groupe appelé à illustrer la vitalité effervescente de la pensée française au cours de notre premier demi-siècle ! De ces années de luttes brillantes et de patriotisme fervent (quoique parfois exalté et maladroit), Henri Massis s'est constitué le témoin attentif et convaincu. Sa chronique restera un document important pour la compréhension d'une époque particulièrement agitée (*Maurras et notre temps*, La Palatine).

Massis ne collaborait pas au quotidien fameux, mais à la direction de la *Revue Universelle*, il prolongeait et même approfondissait son enseignement. Catholique de stricte obédience, l'ancien camarade de Maritain eut beaucoup à souffrir au moment de la condamnation par Rome. Il s'employa avec un zèle diligent à combler le fossé et c'est là sans doute que son action fut précieuse, voire irremplaçable. On peut présumer aussi, à le suivre à la piste, qu'il a grandement contribué à rapprocher Maurras de l'autorité religieuse. Il est touchant de constater le culte de ce vieillard, incroyant et de bonne foi, pour les Carmélites de Lisieux. Il faut lire aussi l'admirable lettre qu'il adressait à S. S. Pie XI pour lui expliquer respectueusement sa position. Il n'est pas étonnant que l'épreuve romaine devait prendre fin par la levée de l'interdit, le 10 juillet 1939. Ce fut un grand jour pour tous les catholiques d'*Action française*, ceux-là même pour qui Maurras avait si généreusement supplié le Père commun des fidèles.

Une grande partie du livre de Massis est consacrée aux années de la guerre. Des textes, des conversations, des confidences illustrent parfaitement l'antigermanisme traditionnel de Maurras. C'est une occasion supplémentaire de déplorer l'injuste incarcération de ce penseur, condamné pour avoir fustigé un régime, et non pas pour avoir pactisé avec les ennemis de la patrie. "Ce qu'on ne pardonne pas à Charles Maurras, c'est d'avoir établi la filiation commune du germanisme et de l'esprit révolutionnaire, c'est d'avoir

montré que la révolution germanique, religieuse au XVI^e siècle, philosophique au XVIII^e fut la double cause certaine de nos convulsions". Comme beaucoup d'autres, il a été victime d'une erreur judiciaire délibérée ; ce qui ajoute à sa grandeur humaine.

Massis fournit de nombreuses informations, la plupart inédites, sur le régime de Vichy, sur les hommes qui s'y mêlèrent, sur le maréchal Pétain, sur quelques-uns de ses lieutenants. Tout le livre respire, en même temps qu'une très haute passion nationale, un grand accent de sincérité. Il ne nous appartient pas de déterminer si Massis a tort ou a raison ; ce qui compte pour nous, c'est qu'il a écrit un livre de bonne foi et qu'il nous renseigne de première main sur un grand drame spirituel de la France contemporaine. L'observateur sympathique du Canada français ne peut demeurer indifférent à ce témoignage.

*
* *

L'UNIVERS MAURIACIEN

Barrès s'éloigne, notait un peu cruellement Montherlant quelque temps après la mort de l'écrivain. En est-il ainsi de Mauriac ? Certes, il vit toujours et continue d'écrire, après une quarantaine d'années de vie littéraire, mais il est clair qu'il a édifié son œuvre et qu'il ne peut plus y apporter que des additions qui ne modifieront pas sa ligne générale et sa portée. Je me demande simplement si les garçons de vingt ans en 1951 sont aussi bouleversés que leurs aînés de la génération qui les a immédiatement précédés à découvrir le drame de Thérèse Desqueyroux et à dénouer ce *Nœud de Vipères* qui restera l'un des grands livres de notre temps. Il se peut en effet que l'efficace d'une œuvre finisse par s'affadir, mais j'hésite à penser qu'il en soit ainsi pour les ouvrages de Mauriac. Il y a mis trop de sa personnalité ardente pour qu'on ne distingue pas ses traits douloureux et inquiets derrière le masque de ses créatures. Son art demeure irremplaçable, parce qu'incommunicable ; j'entends par là qu'on ne peut écrire, par exemple, un roman à la manière de Mauriac, comme on peut à la rigueur le faire en imitant Bourget. Il s'est forgé une technique à son image, la seule qui correspondît à ses exigences intimes et à ses moyens d'expression.

Les études qu'on lui a consacrées sont nombreuses et plusieurs sont pertinentes. Le défaut qu'elles comportent à peu près toutes, c'est qu'elles procèdent trop souvent d'un point de vue nettement établi au départ. Les catholiques ont voulu attirer à eux le catholique Mauriac et recherchent dans son œuvre les éléments d'une apologétique, en fermant les yeux sur les

élans païens ou simplement naturels de son inspiration. Quelques-uns, gênés par cette espèce de fatalisme du péché qui rampe dans plusieurs de ses romans, ont essayé de jeter le voile sur ce qui leur paraissait un étalage impudique et malsain de passions humaines. De leur côté, des incroyants, attirés par le chant frémissant de ses harmonies, ont écarté tout ce qu'il doit, c'est-à-dire l'essentiel, à sa foi religieuse et à son enfance préservée. Avec le livre de Nelly Cormeau (*L'art de François Mauriac*, Grasset), toutes ces difficultés disparaissent. C'est un véritable monument critique, d'une érudition sûre, abondante et déliée. Œuvre d'amour, sans aucun doute, qui n'exclut pas la lucidité. Il est rare qu'on puisse affirmer avec autant d'assurance qu'il s'agit ici d'un complément tout à fait indispensable à l'œuvre d'un grand écrivain.

Mauriac lui-même a écrit quelques paragraphes de préface : "Entre toutes les études dont j'ai été l'objet, voilà celle qui répond le mieux à ce que j'ai souhaité qu'on pensât de moi. Voilà des sentiments que j'ai rêvé d'éveiller dans les êtres... Je ne demande pas d'autre répondant devant les hommes, sinon devant Dieu, que cette "déposition" de Nelly Cormeau, témoin de la défense, témoin à décharge". On ne saurait découvrir une adhésion plus totale pour une tentative de compréhension profonde qui dépasse de beaucoup les attitudes polémiques de condamnation ou de panégyrique.

Nelly Cormeau possède admirablement son auteur. Par une accumulation de textes heureusement choisis et interprétés, elle dégage les traits du caractère et essaie, ce qui est toujours une aventure périlleuse et rarement récompensée, de déterminer les éléments du génie, elle cerne les personnages de cet univers sulfureux et elle construit d'ingénieuses et véridiques variations sur les thèmes fondamentaux, avant d'aborder avec une maîtrise inégalée l'art mauriacien et les lignes de force de son architecture. Les chercheurs auront aussi grand bénéfice à consulter une bibliographie à peu près complète, la plus imposante qui ait encore paru. Est-ce vraiment exagérer de prétendre que Nelly Cormeau sera un peu pour Mauriac ce qu'est Henri Martineau pour Stendhal ou Marcel Bouteron pour Balzac ? C'est en tout cas un guide extrêmement précieux dont on ne voudra plus se passer.

*
* *

Ce n'est pas diminuer le mérite de Robert J. North, qui a mené à bien une intelligente étude sur le grand romancier (*Le catholicisme dans l'œuvre de François Mauriac*, Éditions du Conquistador), que de s'attarder complaisamment sur le texte que publie en préface Gaétan Bernoville. On lui avait réclamé une note d'introduction, mais il a jugé, avec infiniment

de raison, que ces cautions n'ajoutent ni ne retranchent rien à l'œuvre même. Il a préféré mettre en noir sur blanc des réflexions sur l'état présent de la littérature catholique. Ce qui lui permet de prendre du champ et d'envisager le problème au-dessus de la personnalité d'un seul individu. Au surplus, Bernoville compte parmi les essayistes et historiens catholiques ; sans atteindre à la vaste célébrité, ses travaux ne sont jamais indifférents et il témoigne généralement d'une largeur de vues qui nous agrée pleinement.

Le grand mérite de ces pages préliminaires, c'est de dissiper certaines équivoques dont la sottise est dangereuse. On a accoutumé de penser qu'arrivé au sommet de la gloire, un écrivain, même s'il s'est contenté sa vie durant de ciseler des vers ou de raconter des histoires, est devenu un guide, qu'il a charge d'âmes. On lui demande son avis sur tout et sur rien, il doit se prononcer sur la répercussion de disciplines dont le plus souvent il ignore le premier mot. Il s'ensuit de pénibles confusions. Le cas est encore plus grave pour les écrivains catholiques qu'on s'emploie à transformer en Pères de l'Église. On les reconnaît comme des théologiens ou des prophètes, quand ils ne sont que de simples poètes, romanciers ou auteurs dramatiques appliqués à exercer leur métier le plus honnêtement possible. Le péril c'est qu'un vain peuple s'abuse sur leur véritable mission et attend d'eux des réponses qu'il ne leur appartient pas de donner et qu'ils ne sont pas en mesure de donner.

"On les charge ainsi, écrit Bernoville, d'une responsabilité de surcroît qui ne leur incombe pas. Je dis : de surcroît, car ce n'est certes pas moi qui contesterai la responsabilité de l'écrivain ; elle est immense, mais il faut la situer où elle est ; l'écrivain catholique est tenu par sa foi elle-même à ne pas nous empoisonner, à ne pas troubler les âmes, à ne pas les induire en tentation — cela est évident — mais nullement à nous enseigner. Peccamineux et peinant, comme tous les chrétiens, dans la réforme de soi-même, les écrivains catholiques traduisent inévitablement dans leurs œuvres les hauts et les bas de leur conscience, les clartés dont ils bénéficient parfois comme les perplexités et les incertitudes qui les assaillent. Leur qualité d'écrivain catholique ne nous donne nullement l'assurance d'une doctrine sûre non plus que d'une conception morale impeccable. Pour ne pas tenir compte de cette vue de bon sens, pour s'obstiner à hisser l'écrivain sur un plan doctoral, le critique, louangeur ou sévère, l'est, le plus souvent en porte-à-faux et commet des bévues singulières". Il n'y a qu'à citer en exemple la campagne violente et loufoque menée contre Claudel par un abbé Ducaud-Bourget ; c'est précisément s'attaquer à Claudel sur un terrain où il lui est loisible de décliner toute responsabilité. Avouons aussi

cependant que certains écrivains ne dédaignent nullement ce rôle de mage, qu'ils le recherchent même : Barrès au cours de la dernière grande guerre, Mauriac après la libération, dans ses articles sentimentaux et peu clairvoyants au *Figaro*.

Où je m'entends moins bien avec Bernoville, c'est quand il souhaite proscrire de l'horizon du romancier catholique tout ce qui est vil et bas. Nous ne vivons pas en Arcadie ; nous avons perdu le paradis terrestre. Il ne faut pas oublier que si les peuples heureux n'ont pas d'histoire, il en est à peu près ainsi des familles et des individus où se déroule harmonieusement, sans à-coups, le fil des jours. Dans la vie, c'est peut-être là l'idéal ; ce n'est pas une matière d'art. Avec ironie, Bernoville écrit que "les braves gens n'ont aucune chance avec nos romanciers : on les confond avec les "bien-pensants", dont on sait assez le sort misérable qui leur est fait. Braves gens et gens vertueux, ce n'est pas de la matière dramatique". Eh bien, non, quoi qu'on en dise, ce n'est pas de la matière dramatique ! Si Phèdre n'eût pas éprouvé une passion malsaine pour son beau-fils et si Pyrrhus n'eût pas eu recours à un affreux chantage pour arracher l'acquiescement d'Andromaque, le théâtre de Racine serait décapité. Qu'on le veuille ou non, le débat moral qui déchire l'âme du Scobie de *Heart of the Matter* nous étreint davantage — et nous fait plus de bien — que l'étalage édifiant des pratiques courantes du bon paroissien, qui résoud d'avance tous les problèmes éventuels auxquels il n'aura jamais à faire face. Mauriac écrit quelque part qu'une femme ne se souvient pas de ce qu'elle ne ressent plus. On peut paraphraser cette réflexion en affirmant que ceux qui n'ont pas à terrasser quotidiennement le Malin sont mal venus pour juger des conditions du combat où se déchirent ces gladiateurs silencieux et inconnus.

Cette réserve faite, le bref essai de Gaétan Bernoville ne mérite que des éloges pour sa lucidité et sa volonté de n'esquiver aucun problème capital. Mais je m'aperçois que je n'ai rien dit du livre même qui a suscité ces observations. Il faut le lire. North étudie avec intelligence et sympathie l'évolution de l'homme et de l'œuvre, pour ensuite passer à une analyse plus détaillée, lui permettant de dégager les thèmes majeurs.

*
* *

EN PLEIN CIEL

S'il s'était contenté d'annexer à la littérature le champ nouveau de l'aviation, Saint-Exupéry aurait déjà eu ce mérite d'exprimer quelques-unes des plus ambitieuses aspirations de l'aventure contemporaine. Mais à mesure qu'il s'éloigne de nous dans le temps, nous commençons à prendre

sa véritable mesure, qui dépasse de beaucoup les catégories littéraires. Non qu'il n'ait été un écrivain très pur, d'une langue ferme, précise, classique ; il y a bien davantage en cet homme secret et déconcertant, capable de joies exubérantes et puérides comme d'une sombre mélancolie, quand sa pensée s'arrête à méditer sur la peine des hommes. C'est un mystique, à n'en pas douter, un mystique laïque à la recherche d'une foi, et découvrant dans le risque quotidien une nécessaire affirmation de noblesse humaine.

Plusieurs ouvrages ont déjà paru sur Saint-Ex ; des témoignages d'amis qui ont travaillé avec lui et l'ont aimé, des récits sur ses expéditions les plus périlleuses et les plus hardies. Sans négliger tous ces événements, le livre de Pierre Chevrier (*Antoine de Saint-Exupéry*, Gallimard), a cette supériorité de braquer l'objectif sur l'homme lui-même, pour essayer de pénétrer sa pensée. On demeure étonné de constater la profondeur de cet esprit le plus souvent replié sur soi-même et qui a réfléchi sur une foule de questions qui paraîtraient de prime abord très éloignées de ses préoccupations comme de sa compétence particulière. Saint-Exupéry n'a rien d'un érudit, il lit très peu, mais il possède une faculté extraordinaire pour s'assimiler l'essentiel d'un problème, à tel point qu'il en peut par la suite disserter pertinemment avec un spécialiste.

Ce qu'on retient surtout de ce personnage étonnant, c'est qu'il s'engage tout entier, c'est qu'il ne transige pas. Pilote de ligne, il ne recule devant aucune mission, la plus dangereuse, la plus désespérée. Dès qu'une vie humaine est en détresse, il n'obéit qu'à l'élan instinctif de sa générosité, de sa charité, même parfois contre les exigences prudentes de la discipline. "On ne visite pas la Trappe, on ne peut que devenir moine". Cet itinéraire d'une pensée sans cesse orientée vers ce qu'il y a de plus grand en nous, on peut se demander avec une curiosité passionnée jusqu'à quels sommets il l'aurait conduit. *Citadelle*, un ouvrage qu'il n'aurait sûrement pas publié sous cette forme, livre quelques aperçus d'une prodigieuse richesse spirituelle.

A mesure qu'il poursuit son ascension, Saint-Exupéry se décante ; il ne retient que le permanent. Un peu comme Psychari, le désert a été pour lui une retraite fermée, où il s'est pris en mains ; ce n'est pas en vain qu'il parle de son "monastère" de Juby. L'homme devient l'objet à peu près exclusif de sa méditation. Il l'envisage toujours sous l'angle de la fraternité. Ces lignes rendent compte de sa vision : "Nul ne t'a saisi par les épaules quand il était temps encore. Maintenant la glaise dont vous êtes formés a séché. Nul en toi ne saurait réveiller le musicien endormi ou le poète qui, peut-être, t'habitaient d'abord... Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu dans chacun des hommes, Mozart assassiné... Je n'aime pas qu'on abîme les hommes".

Dans cette perspective haute et difficile, on conçoit sans mal qu'il ait été douloureusement atteint par la défaite militaire de sa patrie plus encore par la décomposition morale dont un certain nombre de ses compatriotes ont donné l'exemple pendant les années de l'exil. A New-York, il se refusera obstinément à jeter le blâme sur les uns et les autres. Sa dignité lui interdit de prendre parti dans des querelles sordides. Pour lui, la France se trouve où vivent des millions de Français prostrés, elle n'a pas déménagé dans quelques chambres bien garnies du Waldorf-Astoria. Cette conviction profonde, il l'exprimera dans sa très belle *Lettre à un otage*, il l'exposera dans les quarante dernières pages de *Pilote de Guerre*. "Puisque je suis d'eux, je ne renierai jamais les miens, quoi qu'ils fassent. Je ne prêcherai jamais contre eux devant autrui. S'il est possible de prendre leur défense, je les défendrai. S'ils me couvrent de honte, j'enfermerai cette honte dans mon cœur et je me tairai. Quoi que je pense alors sur eux, je ne servirai jamais de témoin à charge..." On voudrait pouvoir continuer longtemps à recopier ces phrases d'un métal sans alliage.

La très complète biographie de Chevrier prend place à côté des ouvrages, trop peu nombreux, mais si substantiels, de Saint-Exupéry. D'autres écrivains disparaissent tout entiers et leur œuvre n'est plus qu'un souvenir dans les manuels d'histoire littéraire. On ne croit pas se tromper beaucoup en prévoyant que le moraliste Saint-Exupéry trouvera toujours audience auprès d'une partie de la jeunesse, de cette jeunesse dont Claudel a pu dire justement qu'elle était l'âge de l'héroïsme.

*
* *

UNE RENCONTRE COCASSE.

Jacques Laurent est l'un des phénomènes littéraires les plus curieux de notre temps. Il possède plusieurs personnalités et procède avec aisance à des opérations de dédoublement pirandellien. Pour ne pas confondre ses lecteurs, il change même de nom. C'est un auteur de romans-feuilletons qui se vendent et se lisent beaucoup, par exemple *Caroline chérie*, dont le succès populaire rivalise avec celui d'*Ambre* et d'*Autant en emporte le vent*. Il signe aussi, mais d'un autre nom, des ouvrages d'histoire d'une vaste et sûre érudition, qui reçoivent l'approbation des spécialistes. Il trouve encore le temps, sous son nom véritable cette fois, d'être un homme de lettres et de se livrer à des essais dont le dernier est en soi un petit chef-d'œuvre.

Il est évidemment paradoxal de vouloir démontrer que Jean-Paul Sartre est un disciple de Paul Bourget (*Paul et Jean-Paul*, Grasset). Nous voyons bien ce qui les sépare, mais nous saisissons moins facilement ce qui

les rapproche. Et cependant il existe de troublantes similitudes, bien mises en lumière par les textes qu'a retenus Jacques Laurent. A bien y penser, y a-t-il tant de différences entre le romancier à thèse et le romancier engagé ? Les mots on changé, mais l'idée ? Bourget défendait les institutions établies et se faisait le serviteur du trône et de l'autel ; pour diffuser cet enseignement et le rendre moins indigeste, il inventait des fictions souvent laborieuses où le héros ou l'héroïne démontrait par sa vie la vérité de ses opinions. N'est-ce pas exactement ce que fait Sartre, avec des moyens d'écriture différents ? Qu'on lise les trois premiers tomes des *Chemins de la liberté*. Sans doute n'y trouvera-t-on pas l'en-soi et le pour-soi du jargon existentialiste, mais l'attitude du philosophe en face des problèmes humains est fidèlement traduite par le comportement de ses personnages. Sartre, disciple de Bourget ? Il serait excessif de le soutenir, si l'on entend par là que le cadet a repris les lignes générales de la pensée de l'aîné. Mais les deux ont des démarches analogues pour la propagation de leur foi.

L'essai de Laurent, d'une impeccable justesse, est également d'un humour très divertissant. Il a eu la patience d'un chartiste pour découper des textes significatifs chez l'un et l'autre, des textes qui, mis en regard les uns des autres, sont d'une drôlerie inattendue. La conversation imaginaire entre l'académicien décoré et salonnard et le penseur intelligent et mal vêtu est d'excellente venue. Jacques Laurent nous démontre qu'on peut trouver à peu près tout ce qu'on cherche chez un écrivain doué. On pourra soutenir que c'est un jeu, je l'admets volontiers, mais ce jeu d'esprit est aussi un jeu de l'esprit. Il facilite en tout cas de fécondes observations et il tire le véhicule de la critique des ornières où il court grand risque de s'enfoncer et de rouler à vide.

*
* *

UN NOUVEAU MAITRE

Quand les relations intellectuelles reprirent régulièrement avec la France, il fallut bien se rendre compte que la génération qui avait dominé pendant l'entre-deux-guerres ne pouvait plus que se répéter, que son message, puisque le mot plaît à tant de gens, était à jamais vidé de toute signification neuve. Des écrivains dans la soixantaine avaient désormais leur avenir derrière eux ; ils continuaient sans doute d'écrire, car c'est là leur fonction propre, mais ils donnaient l'impression de récrire leur œuvre passée, et avec des bonheurs d'expression moins fréquents qu'auparavant. A quoi bon citer des noms, qui sont présents dans tous les esprits.

Qui assurerait la relève ? Les jeunes hommes de lettres sont nombreux, beaucoup parmi eux n'ont encore eu ni le temps ni l'occasion de s'affirmer pleinement, mais ce qu'on sait d'eux porte à un optimisme solidement étayé. Dans ces nouveaux venus, aucun peut-être n'a acquis plus rapidement et à plus juste titre une vaste audience qu'Albert Camus à qui Robert de Luppé consacre un petit essai aux arêtes vives, dégagant les principaux thèmes de l'écrivain et l'orientation de sa pensée (*Albert Camus*, Editions du Temps présent).

Plus encore que par les œuvres d'imagination, cette pensée, on la découvre surtout dans l'essai intitulé *Le Mythe de Sisyphe*. L'homme est d'abord frappé par la mécanicité de la vie quotidienne, faite de routines et de gestes automatiques, faite d'une absence de conscience. Mais vienne l'éveil de la conscience et tout revêt un nouveau visage. Il en résulte de l'angoisse devant l'inutilité, le non-sens, l'absurde de l'aventure humaine. Camus rejette cependant les deux solutions contraires du suicide et de l'espoir, parce que dans les deux cas il s'agirait d'une fuite ; il choisit la révolte, "confrontement perpétuel de l'homme avec sa propre obscurité... présence constante de l'homme avec lui-même". C'est donc d'une attitude permanente et presque surhumaine de défi qu'il est en définitive question.

"La révolte soutient le moment de conscience selon Camus, mais ne peut suffire à la tâche ; elle refuse l'invasion du monde extérieur, mais n'entre pas au profond de la conscience d'où part le refus, elle manque donc de force. C'est dans l'œuvre d'art que Camus trouve une aide précieuse : elle est, en effet, selon lui, un moyen de *maintenir* et *d'approfondir* la vérité perçue". C'est pourquoi il se fera romancier, auteur dramatique et, à des fins moins apparentées à sa conception philosophique de la vie, essayiste.

De Luppé écrit d'honnêtes analyses de *L'Etranger* et de *La Peste*, du *Malentendu*, de *Caligula* et des *Justes*. Ce ne sont pas à proprement parler des romans et des pièces à thèse, comme on le disait autrefois ; ces fictions ne visent pas à démontrer, mais à montrer. A montrer l'homme aux prises avec son destin dans l'univers tel que le conçoit Camus. Il serait erroné également d'y chercher les traces de je ne sais trop quel romantisme du néant ; Kafka était désespéré, Camus est sans espoir, et ce n'est pas du tout la même chose, du point de vue affectif. L'un est le malade, l'autre le clinicien ; si les deux sentent l'éther, ils n'en font pas le même usage. Le dessèchement était l'écueil à éviter ; après *La Peste* et *Les Justes*, il est, semble-t-il, à jamais dépassé. Qu'on songe au médecin s'efforçant d'assumer la souffrance de l'enfant tordu de douleurs dans son lit, au journaliste refusant de quitter Oran en proie au fléau, au révolutionnaire incapable

de jeter la bombe mortelle sur la calèche du grand-duc, parce qu'il y a vu deux petits enfants. Autant de traits indiquant une évolution chez Camus vers la reconnaissance de valeurs traditionnelles, même s'il refuse de les appeler par leur nom. Ce qui domine de plus en plus, c'est la recherche de l'action juste. Il est ainsi amené à fonder sur des postulats dépouillés et arides une morale de la grandeur humaine, qui ne manque pas de noblesse. L'homme doit en trouver en soi-même le courage pour surmonter l'absurde.

Le petit livre de Robert de Luppé aide à saisir les cheminements d'une pensée altière et qui ne se livre pas facilement. Le prestige d'un art viril et frémissant derrière ses plus secrètes retenues ajoute à l'attachement qu'elle provoque chez ceux qui ont lu ces livres d'une admirable rigueur.

*
* *

INVENTAIRES

On pourrait remplir à craquer les nombreux rayons d'une bibliothèque en ne rangeant que les innombrables histoires de la littérature française. Il y a vraiment pléthore. J'ignore s'il en a toujours été ainsi, mais j'incline à croire que le dévergondage actuel — j'entends depuis un quart de siècle environ — est sans précédent. Tout se passe comme si tout critique littéraire ou tout professeur d'université ou de lycée s'était solennellement engagé à écrire et à publier sa propre histoire de la littérature. A la vérité, il est plus plausible de penser que les éditeurs sont les grands responsables ; chaque maison se doit d'avoir dans son catalogue son histoire de la littérature ; c'est d'un rendement sûr et cela fait sérieux !

L'irritation ne m'inspire pas ces propos ; une simple constatation de fait. Je termine la lecture de l'ouvrage de Philippe Van Tieghem, une vaste synthèse de toute l'histoire littéraire française en quelque sept cents pages, s'ajoutant à la liste déjà imposante et d'un sage éclectisme des *Grandes Etudes Historiques (Histoire de la littérature française, Arthème Fayard)*. L'auteur a déjà publié des études intéressantes sur Rousseau et Musset, il a donné récemment un sommaire très adroit et bien tassé des grandes doctrines littéraires en France, s'étendant de la Pléiade au surréalisme. Le romantisme est sa province d'élection ; qu'on ne s'étonne donc point qu'il s'y arrête plus longuement dans son survol panoramique des lettres.

L'ouvrage a du mérite ; ce n'est pas une mince besogne que de ramasser autant de noms, autant de faits, autant d'œuvres dans un bouquin

somme toute de dimensions modestes, de faire ressortir les arêtes essentielles, de souligner les courants principaux, de résumer les jugements qui s'imposent, de dégager aussi les tendances. L'entreprise est plus facile pour les nombreux collaborateurs groupés naguère par Joseph Bédier et Paul Hazard, qui ont donné deux excellents volumes illustrés qu'on vient de rééditer et de remettre à jour sous la direction de Pierre Martino, le spécialiste de Stendhal et de Verlaine. La tentative est aussi moins périlleuse quand l'historien circonscrit sa matière à une époque déterminée par le temps ou par le sujet ; ainsi Henri Clouard publiant une œuvre solide en deux tomes sur la littérature, du symbolisme à nos jours. (Ouvrons une parenthèse amusante. Clouard veut être gentil pour nous, il nous réserve quelques paragraphes. Nous apprenons que la population totale du Canada est de sept millions, celle des Canadiens français, de deux millions ; qu'Alain Grandbois est le cadet de Saint-Denys Garneau ; que *Commerce*, de Pierre Baillargeon, est un recueil de poèmes ; que Mgr Roy se prénommaît Claude ; que Robert Rumilly est un critique, etc. M. Clouard aurait dû se donner au moins la peine d'éclairer sa lanterne en s'informant auprès de l'attaché culturel à l'ambassade de Paris ; le blé canadien valait bien le déplacement !)

Van Tieghem ne commet pas ces impairs. Sa revue d'ensemble, sans être originale, se lit agréablement. Elle rappelle des souvenirs à demi-enfouis dans les ténèbres de nos classes de lettres. Il a ce don occasionnel des rapprochements piquants, mêlant le passé à l'actualité la plus vive. Ainsi de Rabelais : "Aucun écrivain, sinon Prévert aujourd'hui, ne s'est tant amusé avec les mots ; vieil étudiant qui n'a quitté les universités qu'à trente-six ans, Rabelais a conservé ce goût qu'on trouve encore chez les élèves des "Khâgnes" de nos lycées pour l'invention d'un langage à la fois érudit et ésotérique". De tels rapprochements imprévus et parfaitement justifiés reposent de la science pédante.

Ces sortes d'ouvrages pèchent inévitablement quand il s'agit des modernes, Comment le leur reprocher ? D'abord, la matière est trop luxuriante, le tri, œuvre du temps, n'a pas encore été effectué. L'auteur doit donc se lancer dans toutes les directions, même dans les voies sans issue, car il lui est bien difficile de devancer le jugement de la postérité et de prévoir ce qui vivra et ce qui mourra. Il ne veut courir aucun risque d'un impardonnable oubli. Ces derniers chapitres ressemblent forcément à un fatras, à un magasin d'accessoires où le solide voisine avec le toc. Comme c'est plus facile (du moins se l'imagine-t-on !) de parler des classiques...

A lui seul, le titre de cet ouvrage de Gaétan Picon (*Panorama de la nouvelle littérature française*, Editions du Point du jour) doit suffire à nous détromper : il ne s'agit pas ici d'une histoire de la littérature non plus que d'une série de commentaires en marge d'un certain nombre d'écrivains à peu près définitivement classés. L'essayiste qui a déjà cerné avec beaucoup de vigueur lucide les contours de l'œuvre d'André Malraux s'emploie aujourd'hui à se jeter dans le magma de la littérature contemporaine dans l'espoir de parvenir à s'y orienter. Les catégories reconnues, chères aux fabricants de manuels, le laissent indifférent ; un effort de classification n'atteint jamais que ce qui n'est plus en incessant devenir. Le but poursuivi ici, c'est d'esquisser un tour d'horizon intellectuel pour le bénéfice de l'amateur hypothétique qui, ayant perdu tout contact en 1939 avec la production française, souhaiterait reprendre pied et savoir enfin de quoi il retourne. "Bien peu acceptent de se pencher sur la littérature du jour, sur cette littérature "non triée" dont parle Thibaudet, si ce n'est au jour le jour, précisément et sans trier avec une suffisante rigueur. Et pourtant, c'est à la littérature en train de se faire que va la curiosité du lecteur". C'est tout à fait juste, encore qu'une tentative de cette nature, forcément fragile et sujette à des modifications d'éclairage au cours des années à venir, n'écarte pas les travaux exécutés en profondeur grâce à un avantageux recul historique. De pareils coups de sonde, lancés en pleine période d'ébullition, sont toujours excitants pour l'esprit, ne serait-ce que par les préjugés à demi-admis qu'ils heurtent chez le lecteur qui se veut averti. Le commentaire vaut ce que vaut le commentateur ; le seul nom de Gaétan Picon suffit à nous assurer de l'intérêt de son bilan.

Sans doute serait-on porté à s'étonner, voire à s'indigner de l'absence de certains noms marquants. L'auteur s'en explique franchement : "Ce livre relève... d'une optique précise, qui n'est pas celle de l'histoire. Il ne constitue pas une présentation historiquement équitable des écrivains de ce siècle — ni même de tous les écrivains actuellement vivants. Mais une présentation des œuvres liées aux tendances qui gouvernent notre actualité et décident de l'avenir immédiat". Le lecteur est prévenu. Je n'éprouve aucune difficulté à accepter d'avance ce point de vue, bien convaincu que ce genre d'ouvrage comporte une grande part de subjectif. Contrairement à Robert Kemp, qui s'est départi contre ce livre de l'accueillante indulgence qu'il manifeste généralement, je trouve cette compilation très satisfaisante et au surplus très représentative des options de son auteur.

Pour assurer la liaison avec le passé immédiat, Picon commence par nous entretenir de ceux qu'il appelle les derniers classiques et qui sont Valéry, Gide et Claudel. Ce qui les rassemble, malgré tant de divergences

qu'il n'est même pas besoin d'évoquer, c'est qu'ils partagent en commun un même respect du langage littéraire. "S'ils écrivent si bien, c'est qu'ils acceptent d'écrire... Maîtres d'un style, ils le transportent d'un genre à un autre, et triomphent en chacun d'eux... Ils sont écrivains, avant d'être romanciers, dramaturges ou poètes". En d'autres termes, ils appartiennent encore à ce qu'on peut nommer la littérature de la connaissance, par opposition à la littérature de l'existence, si sensible de nos jours, surtout chez les poètes.

Quelques pages d'excellente venue, mesurées et sympathiques, déterminent l'exacte situation de l'aventure surréaliste, nouvel avatar de la révolution romantique amorcée au siècle dernier. Dans la génération de 1930, nous retenons des pages brillantes et justes sur Bernanos, sur Malraux, sur Aragon, admirable prosateur malgré ses chimères politiques, et qui doit tiquer à se voir juger comme "un grand écrivain français traditionnel", Sur Montherlant, victime de ses complaisances alternées, sur Giono, sur Saint-Exupéry. Picon excelle dans la formule elliptique, tassant en quelques mots, un jugement de valeur le plus souvent pertinent. Il semble toutefois éprouver quelque malaise à évaluer un Jouhandeau ou un Julien Green.

Au rayon du nouveau roman français, marqué par l'existentialisme, militant chez Sartre, discret chez Camus, Picon cherche à le définir et à l'expliquer sous le nom d'un naturalisme métaphysique. L'expression comporte sa propre explication et saisit plus exactement la nature même de certaines œuvres qui paraissent de prime abord insolites. Et nous aimerions bien faire la connaissance de Raymond Queneau et de Jean Genet, dont les œuvres sont à peu près inconnues au Canada et qui paraissent très représentatives de certaines recherches contemporaines.

C'est dans le domaine de la poésie que le lecteur canadien risque davantage d'être égaré. Nous marquons à cet égard un retard évident. Nous avons trop souvent tendance à englober dans un identique mépris des poètes qui ont pratiqué largement une loufoquerie de rendement commercial et des poètes qui s'efforcent de dépasser les sentiers battus, avec un courage intellectuel exemplaire, au risque de ne jamais aboutir à l'œuvre. Pour eux, la poésie est tentative de découverte, d'élargissement, et non plus le vain jeu des rimes, l'art d'agrément qu'elle a été très longtemps. Elle engage tout l'homme. Nous avons mieux à faire qu'à hausser les épaules en présence d'un Reverdy, d'un Pierre-Jean Jouve, d'un Perse, d'un Eluard, d'un Breton, d'un Michaux, d'un Ponge ou d'un Char, encore que la poésie aussi significative de Supervielle, d'Aragon, de Prévert, de la Tour du Pin nous soit heureusement plus familière. Il n'est pas défendu

de refuser, par exemple, le génie que Paulhan prête généreusement à Malcolm de Chazal, mais il est indispensable de le connaître et de chercher à comprendre la signification profonde de sa tentative avant que de la condamner arbitrairement.

C'est peut-être au chapitre des essayistes que Gaétan Picon affirme le plus fortement sa précoce maîtrise. Il note, avec infiniment de raison, l'accent appuyé sur l'aspect philosophique des problèmes à résoudre, phénomène qui eût paru étrange au début du siècle, alors qu'on croyait découvrir toutes les solutions dans le progrès scientifique. Edifiant leur œuvre en marge des discussions d'écoles, il y a Julien Benda, l'éternel revendicateur des droits de la raison isolée et dont il est amusant d'écrire qu'"il n'est pas de littérateur plus authentique que cet ennemi des littérateurs"; Roger Caillois et Thierry Maulnier, qui m'apparaissent comme les esprits les plus percutants de leur génération, même si Picon apporte d'excessives réserves à des jugements somme toute favorables. Un portrait bref et nourri de Jean Paulhan, dont l'œuvre mince et subtile ne doit pas faire perdre de vue qu'il a été un éveillé sans égal. Pour ma part, j'ai hâte de mieux connaître Georges Bataille, dont on nous dit le plus grand bien. Quelques pages bien cursives sur le théâtre — "le théâtre relève-t-il de la littérature ? On peut se le demander" — complètent cet inventaire.

Le bilan déposé, certaines questions subsistent. Même si l'on admet — l'évidence nous y pousse — qu'il y a une réelle métamorphose de la littérature, il ne faut pas oublier qu'à moins de se nier elle-même et d'aboutir au silence rimbaldien, elle se doit de ne pas tout rejeter inconsidérément de ce qui a fait sa grandeur, son authenticité et son efficacité. "Nous commençons à penser, souligne judicieusement Picon, qu'à vouloir être plus qu'elle-même la littérature risque de devenir moins qu'elle-même — et qu'il lui faut soit revenir en arrière, soit accepter sa propre dissolution". Le diagnostic est sévère et pertinent. On ne peut procéder indéfiniment dans la voie de la désintégration sans parvenir au néant et à l'abîme. Ce qui ne signifie pas qu'il faille nécessairement restaurer les conditions classiques de la littérature, mais comment ne pas préférer aux vagissements ridicules d'Isidore Isou, pontife du lettrisme, les fadaïses appliquées du *Lutrin* ? On adhère avec plaisir à ces lignes lourdes de sens : "Il ne peut y avoir de littérature sans style et, si l'on veut, sans rhétorique — mais il est d'autres rhétoriques que celles du classicisme, d'autres façons pour le poète d'imprimer sa marque à la poésie que de la rimer et d'en compter les syllabes, d'autres façons pour le prosateur de signifier qu'il est le maître de sa propre prose que de la contraindre à des cadences et à des figures usées. La littérature s'écrit de bien des manières".

LEONARD SUPPLY Co.

Seuls distributeurs pour les
institutions des produits
BIRDS EYE
pour Québec et les Maritimes

762 ouest, rue St-Paul, Montréal

Pourvoyeurs aux hôtels, restaurants,
bateaux et institutions

WALTER DEERY ENRG.

Importateurs et Exportateurs
de fruits et légumes frais et congelés

122 MARCHÉ ATWATER — MONTRÉAL
FI 3597

WELSH, BUCKWHEAT,
UNE SPECIALITE

Rod. Corbeil & Fils Limitée

CHARBON ET HUILE A CHAUFFAGE
BRULEURS AUTOMATIQUES

5161 PAPINEAU — AM. 2101*
MONTREAL

J. PROVENCAL ENRG.

BOIS - CHARBON - HUILE

342 De Castelnau — CA. 1221

Nous ne faisons pas les réparations
nous les prévenons

RAY LACHAPELLE

Poste de service "Imperial"
LUBRIFICATION SPÉCIALISÉE

5431, Côte-des-Neiges, AT. 0077
(Coin de l'avenue Maplewood)

AT. 1545

CHARLES LALONDE

ÉPICIER - BOUCHER

Épiceries - Fruits et viandes de choix
Membre des Épiceries Richelieu

5279, GATINEAU

Hommages
de

CASSIDY'S, Ltd

51 ouest, rue St-Paul
MONTREAL

Henri Grisé

- COMPAGNIE LIMITÉE -

Manufacturiers - Imprimeurs
Articles en Cuir pour réclame

J. O. Gendron
GER. - MGR.

ST-CÉSAIRE, P.Q.
Téléphone No. 1

Tél. HARbour 2528

LAVAGE DE VITRES

EXCELSIOR Ltée

WINDOW CLEANING LTD.

429, rue St-Vincent St.

Montréal

ATlantic 4746-47

5173 GATINEAU

Z. ROCHON

Boucher - Épicier - Butcher

Bière - Porter - Ale

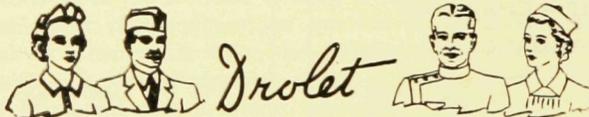
Livraison gratuite

Free Delivery

Tél. GRavelle 2495

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2400 des Carrières, MONTREAL

32, chemin Gouin, QUEBEC

Les plus grands spécialistes en fourrures au détail du Canada depuis plus de soixante ans.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1170, rue Saint-Denis, MONTREAL

Téléphone BE. 3711

Rodolphe Clermont

Maurice Clermont

Wilfrid Clermont Limitée

MARCHAND DE FOURRURES

1604, rue St-Denis

Montréal

Le *Panorama de la nouvelle littérature française* se complète d'une anthologie bourrée de textes excellents et exemplaires et de documents précieux pour la compréhension des tendances actuelles.

*
* *

Il est difficile de ne pas se laisser éblouir par l'intelligence aiguïlée de Mme Claude-Edmonde Magny. Chacun de ses essais porte sa griffe — griffe devant s'entendre ici au sens propre et au sens figuré. Sans aucun égard pour les clichés et les jugements tout faits, elle bouscule avec allégresse les valeurs établies. Elle a tout lu, tout retenu, elle n'est jamais embarrassée par les opinions reçues. Non qu'elle soit possédée par une volonté aveugle d'iconoclaste ; il lui semble, en toute honnêteté, qu'elle est la première à apercevoir des rapports jusqu'à maintenant insoupçonnés. Cette assurance emporte souvent l'adhésion, car ses analyses ne laissent jamais d'être extrêmement séduisantes, voire pertinentes. On souhaiterait cependant une confiance moins excessive en sa propre magistrature. Comment en effet se défendre d'une impression désagréable devant un étalage complaisant de connaissances variées et, ajoutons-le, un peu pédantes. Et le vocabulaire n'est pas pour nous reconforter. On aura rarement assisté à un tel déballage de termes philosophiques. On finit par se demander si cette terminologie savante et abstraite ne dresse pas un écran devant les œuvres, plutôt que de faciliter leur compréhension. C.-E. Magny possède à fond l'art de prêter aux écrivains des intentions subtiles qui doivent les étonner eux-mêmes.

Ce dernier ouvrage ambitionne, si l'on se fie à son titre, d'être une histoire du roman français depuis 1918 (*Histoire du roman français*, t. I, Editions du Seuil). Pourquoi cette date ? On ne le sait pas trop bien. Le choix est arbitraire, comme tous les choix. Pour ma part, je l'accepte volontiers, n'attachant à ces coupes obligatoires qu'une importance toute secondaire. Mais le concept d'histoire exige que soient remplies au moins quelques conditions fondamentales. Il n'en est rien ici. L'auteur ne s'astreint nullement à broser un tableau d'ensemble, abandonnant sans doute à d'autres, à un Henri Clouard par exemple, le soin de ces compilations. Elle n'écoute que ses humeurs ; des humeurs intellectuelles, il va sans dire. En marge du *Bal du comte d'Orgel*, elle se lance dans une fulgurante exégèse de la *Princesse de Clèves*, qui n'est peut-être pas tout à fait son propos. Pour s'accorder le luxe d'exprimer ses vues, originales et justes le plus souvent, sur la nature véritable du roman — ou de ce qu'elle entend être le roman — elle étudie à loisir le *Monsieur Teste* de Valéry, qui est une quête intellectuelle de haut envol, et les *Faux-Monnayeurs*, un

roman de Gide nous livrant de précieuses lumières sur son auteur, sans qu'il soit permis d'y voir un témoignage plausible et fécond sur la forme romanesque. Sur Proust et sur Martin du Gard, C.-E. Magny écrit des pages très fortes et qui renouvellent en grande partie le sujet, cependant que Giraudoux et Mauriac ne lui inspirent que des commentaires conventionnels. Nous lisons un ouvrage de critique, à la vérité très excitant pour l'esprit, qui n'est aucunement une histoire. A moins que l'auteur ne nous prépare un long traité pour exposer sa pensée personnelle sur la notion d'histoire. Ce qui ne serait pas du tout impossible.

Il y a beaucoup à glaner dans ce livre, de l'excellent et du médiocre. Il fait plaisir, en réponse à ces gens toujours empressés à proclamer la décadence des lettres françaises, de lire les lignes suivantes : "Ceux qui se lamentent sur l'absence de talents nouveaux à leur époque seraient sans doute incapables de reconnaître comme telles les formes nouvelles de beauté qu'on leur présenterait ; comme ils auraient été incapables de discerner dans leur jeunesse les mérites des œuvres alors régnantes si on ne les avait avertis de ce qu'il convenait d'admirer". Le trait est judicieusement décoché. Sur l'attitude de la bourgeoisie en face des valeurs littéraires, on approuve sans réserve une analyse serrée se terminant ainsi : "Préoccupée de ne rien laisser perdre de ce qui venait en ses mains, de tout ce qui pouvait avoir une valeur, elle a entrepris de conserver et de transmettre le patrimoine littéraire : par exemple, en faisant apprendre à ses fils, bon gré mal gré, un peu de latin et de grec — tout comme elle les faisait baptiser ; en les envoyant le jeudi voir jouer Corneille et Molière à la Comédie-Française — tout comme on va à la messe de minuit ; en gardant à Racine ou à Pascal (qu'elle ne lisait guère) le même respect fétichiste qu'aux cérémonies du culte catholique — qu'elle ne pratiquait guère. En même temps, elle demeurait complaisante, et même accueillante, aux nouveautés, pourvu que celles-ci ne fussent point trop choquantes ; acceptait Musset, Verlaine, France, Barrès, tolérait Flaubert et Stendhal, voire Proust et Baudelaire". Des perles de cette eau abondent dans l'ouvrage touffu de C.-E. Magny, un livre à conseiller à ceux qui, connaissant convenablement le roman français contemporain, éprouveront plaisir et bénéfice à suivre l'auteur dans ses pérégrinations souvent aventureuses. Elle appartient sans contestation à la pléiade des meilleurs critiques de notre temps.

*
* *

Louis Chaîne s'est en quelque sorte spécialisé dans les biographies d'écrivains et les anthologies. Une œuvre semblable n'exige pas des qualités

remarquables d'originalité, mais une information étendue et solide et une grande probité. Catholique militant, Chaigne ramène les œuvres à des canons très précis mais il ne les sollicite pas arbitrairement. Il montre très bien en quoi tel écrivain s'écarte des exigences impérieuses de la foi, en quoi aussi il participe mystérieusement à quelques-unes de nos tendances chrétiennes. Le jugement est toujours pondéré, mais généralement la critique ne va pas très loin. Le commentateur se contente d'une vue panoramique, sans discuter très à fond les problèmes et sans entrer dans les subtilités auxquelles se complaisent quelques écrivains parmi les plus grands. Ce genre d'ouvrages est néanmoins utile ; il constitue une excellente initiation pour ceux qui cherchent à se retrouver dans le maquis des lettres contemporaines et à retenir au moins les lignes maîtresses d'un message.

Le dernier livre de Chaigne (*Vies et œuvres d'écrivains*, Fernand Lanoire), groupe des études sur des écrivains très différents les uns des autres, mais qui tous méritent d'obtenir une vaste audience. Voyez plutôt : Henry de Montherlant, Antoine de Saint-Exupéry, Georges Bernanos, C.F. Ramuz, Pearl Buck, Graham Greene et Marie Noël. Quiconque a lu les principaux ouvrages de ces auteurs ne trouvera pas grand'chose de neuf, mais il aura l'avantage de parcourir un excellent résumé et de mettre un peu plus de précision dans ses propres idées. De plus, il apprendra certains détails biographiques qui lui faisaient défaut et qui aident toujours à l'intelligence d'une œuvre. Notons enfin que chaque chapitre se clôt sur une précieuse bibliographie qui facilitera les recherches personnelles de chacun.

L'inconvénient, si c'en est un, c'est que Chaigne ne peut pas nous passionner beaucoup pour Montherlant, quand nous avons lu les ouvrages de Faure-Biguet, de Michel de Saint-Pierre et de Mohrt, ni pour Saint-Exupéry, quand nous connaissons les livres de Chevrier, de Fleury et d'Albérès. Nous n'avons pas à en faire reproche à notre compilateur, même si les limites qu'il s'est délibérément assignées l'obligent à demeurer bien en deçà de ses devanciers. Il est néanmoins excellent de saisir en une trentaine de pages l'ensemble d'une œuvre, d'autant plus que le choix ne souffre aucune réserve.

Déjà connu et admiré avant la guerre, Montherlant, par son théâtre, recommence une nouvelle carrière, au moins aussi brillante que la première, et peut-être plus durable aux yeux de la postérité. On ne se lasse jamais de s'approcher de Saint-Ex., qui demeurera sans nul doute le paladin de notre époque et dont l'enseignement moral ouvre la voie à de fécondes méditations. Personne n'a mieux compris que Bernanos le drame atroce de notre temps et personne n'a plongé plus loin dans la psychologie du prêtre, dans les replis de la conscience de l'oint du Seigneur. On sait tout ce que

nous devons de récits frustes, âpres et directs au paysan vaudois que fut Ramuz, l'un des meilleurs écrivains français hors de France. Pour nous d'Amérique, Pearl Buck est un grand nom et ses livres sur la Chine nous sont familiers ; j'ignorais que son crédit fût aussi considérable en France. Il est heureux qu'il en soit ainsi puisque l'œuvre de cette femme est un document, à la fois social et humain, du plus grand prix pour la connaissance de l'Orient. Graham Greene, lui, jouit d'une cote extrêmement favorable dans les cercles intellectuels français et presque tous ses livres ont déjà bénéficié d'une traduction. Il est aujourd'hui, avec Charles Morgan, le romancier anglais le plus apprécié à l'étranger et c'est justice : je sache peu de romans aussi troublants et posant autant de graves questions à la conscience catholique que *The Heart of the Matter*, qu'on a convenablement traduit par *Le Fond du problème*. Enfin, comment oublier jamais les chants si purs de Marie Noël ! Anna de Noailles avait raison, qui disait à qui la louait de sa poésie : Non, la plus grande, ce n'est pas moi, c'est elle !

On pourrait inscrire indéfiniment des réflexions en marge des ouvrages de ces beaux écrivains. Nous devons à Louis Chaigne de les avoir évoqués devant nous. C'est assez pour justifier une entreprise assez ingrate.

*
* *

UN ESSAI SOMMAIRE

Il est devenu de bon ton, dans les milieux intellectuels, de hausser dédaigneusement les épaules dès qu'il est fait mention du nom de Maurois. Comment peut-on encore s'intéresser à ce polygraphe abondant et salonard, toujours prompt à saisir le sujet d'actualité et d'excellent rendement ! N'est-il pas le Bordeaux de sa génération ? Tout n'est pas dépourvu de fondement dans ce jugement hostile, que je persiste à croire immérité. C'est faire trop bon marché d'une élégance de pensée rare à notre époque, d'une forme à peu près impeccable, d'un souci d'équilibre et de justesse dont on ne prétendra pas qu'il est trop généreusement galvaudé de nos jours. Je sais bien que d'aucuns affectionnent les outrances et les excès ; personne ne leur interdit de préférer Isidore Isou à un certain Jean Racine et Raymond Queneau à Marcel Proust. Mais il faut aussi penser aux attardés, à ceux qui aiment encore la mesure et le goût classiques et qui ne croient pas qu'on ait encore épuisé l'insondable richesse de l'être humain.

André Maurois n'a sans doute rien innové ; il a été, dans l'ensemble, conformiste, et les adversaires du bon sens cartésien ne le lui pardonnent guère. J'ignore ce qui restera de son œuvre ; on en peut dire autant de tout

écrivain actuel. Au cours des dernières semaines, j'ai relu tous les romans de Maurois et j'y ai pris un plaisir extrême. On peut fort bien goûter la véhémence de Mauriac, le messianisme de Bernanos, l'univers onirique de Julien Green, l'appel puissant vers les cimes de Saint-Exupéry et de Malraux, le triste regard de Camus sur le monde, sans se croire obligé de rejeter l'univers de Maurois, si calme en apparence, et où s'agitent aussi des remous éternels.

Et puis, ce n'est pas une cause que j'attaque ou que je défends ; toute amitié est libre. Je voulais simplement signaler ici la publication d'un petit ouvrage de Suzanne Guéry (*La pensée d'André Maurois*, Deux-Rives) qui dégage les thèmes essentiels de l'écrivain, dont le problème capital aura été, me semble-t-il, de rechercher la difficile et peut-être impossible liaison entre l'action et le rêve. D'avoir voulu réunir ce qui est si souvent divisé est déjà un titre de gloire. Maurois n'a pas trouvé, comme Mauriac, une Nelly Cormeau pour composer une véritable somme en marge de son œuvre. Il ne s'agit ici que d'un modeste bouquin et mettant en lumière les leçons d'une œuvre probe et variée.

*
* *

DOUCES RAILLERIES

Voici le dernier livre de Paul Reboux (*A la manière de...*, Raoul Solar), qui est tout le contraire d'un écrivain austère. Cet auteur d'une étonnante fécondité si l'on se reporte à la bibliographie, même partielle, qui précède son dernier bouquin, a acquis une certaine célébrité par les séries d'"A la manière de..." qu'il publiait en collaboration avec Charles Muller, aujourd'hui décédé. Reboux reprend seul un genre qui lui avait valu de la part de ses lecteurs de francs éclats de rire. Et les occasions ne sont pas si fréquentes qu'on puisse se permettre de ne pas les saisir au vol...

Cette façon de se moquer gentiment d'écrivains chevronnés est au fond plus sérieuse qu'on ne serait porté à l'imaginer. Elle suppose en tout cas chez celui qui s'y adonne une connaissance approfondie de l'œuvre dont il veut souligner les faiblesses et les tics et un sens critique impeccable. Car autrement la charge se retournerait contre lui et rien n'est plus ridicule qu'un humour qui tombe à plat. Reboux nous avertit dans quel esprit il a composé son livre : "Je souhaite que les auteurs dont j'ai tracé ici les caricatures ne se trouvent pas trop offensés par ces persiflages cordiaux. L'honneur d'être une cible les consolera de mes fléchettes. Etre raillé, c'est compter pour quelque chose. Ceux que l'on oublie, c'est-à-dire qui ne figu-

rent pas dans ce jeu de massacre inoffensif, ont seuls sujet de se plaindre, en déplorant cette omission". Précaution très adroite ; mais il n'est pas assuré que toutes les "victimes" soient enchantées de ces exécutions. Celles-ci demeurent néanmoins pleines d'enseignement.

Ainsi l'on peut fort bien admirer le grand roman bordelais de François Mauriac, où le vent des landes mêle des odeurs de péché et d'eau bénite, tout en s'amusant sans réserves de la parodie de Reboux où les manies de l'écrivain sont montées en épingle. De même peut-on tenir le *Journal* de Gide comme l'un des plus précieux documents sur la conscience, tout en saisissant les multiples faiblesses de l'homme de lettres et de l'homme tout court, faiblesses cruellement soulignées. Claudel n'est pas moins grand après que le lecteur a parcouru "L'annonce faite au mari". On trouve dans cette veine une trentaine d'exercices qui sont de la meilleure venue. Un passe-temps, si l'on veut, mais qui n'est pas indifférent à un enrichissement critique, pourvu qu'on veuille dépasser le stade de la cocasserie pour tirer certaines conclusions. D'autant plus facilement que Reboux fait précéder ses charges d'une brève introduction où il lui arrive, en dix ou vingt lignes, de dire l'essentiel sur tel ou tel écrivain.

*
* *

UNE CLASSE EN CENDRES

On ne sait trop comment aborder ce gros bouquin mal composé où l'on trouve à la fois de savoureuses et piquantes observations et de fastidieuses redites (*La Bourgeoisie qui brûle*, Sun). L'auteur, André Germain, n'est pas un inconnu ; il est le fils du fondateur du Crédit Lyonnais. Héritier de la fortune paternelle, il ne semble pas qu'il se soit jamais astreint à une tâche, se contentant de se frotter de littérature et de mener une existence mondaine très active. Ses préoccupations intellectuelles sont d'un genre assez spécial ; n'a-t-il pas écrit un livre sur les grandes favorites et ne s'est-il pas demandé, dans un autre ouvrage, si les rois avaient droit à l'amour ? Bref, un salonnard, qui ne manque ni de culture ni d'esprit, mais incessamment porté sur les flots de la mondanité, comme Moïse sur le Nil...

L'âge cependant est venu, et avec lui le moment des réflexions amères. André Germain souffre de n'avoir pas été heureux. Il a adoré la paix et la poésie et ces deux muses ne lui ont pas été indulgentes. Aujourd'hui dégoûté de ce qui fut si longtemps l'exclusive occupation de sa vie, il cherche à rejoindre plus ou moins maladroitement ce qui ne passe pas. Les beaux visages tant aimés et souvent si douloureux s'effacent désormais pour ne

plus laisser apercevoir que la face de Dieu. A ce compte-là, on se demande ce qui a bien pu inspirer à Germain le goût de rédiger ses mémoires, de déposer son maigre bilan, si ce n'est cette tendance bien connue des assassins à revenir sur le lieu du crime !

Oui, la bourgeoisie qui brûle ! L'auteur a fréquenté tous ces gens-là : des académiciens arrivistes et poseurs, des hommes d'affaires enrichis, des aristocrates décadents, des parlementaires ambitieux, des aventurières titrées, de grandes dames sans fortune, des demi-mondaines et de petits jeunes gens aux mœurs étranges. Quelle faune ! Sans entrer dans les détails qui deviendraient vite oiseux — lisez le livre, si le cœur vous en dit — certaines remarques d'ordre général s'imposent. C'est d'abord le caractère hurluberlu de tout ce gratin. Ces messieurs-dames se livrent aux pires excentricités, ils font des mots sur rien et avec rien, ils se froissent pour un regard et se réconcilient pour une marque de préséance, ils sont entichés d'une noblesse dont il est difficile de ne pas pouffer de rire. Car en effet, le trait le plus cocasse de cette aristocratie, c'est qu'elle est bien peu authentique. Des Roumaines, des Allemandes, des Polonaises, que sais-je encore, se sont abattues sur la France pour ravir de beaux noms traditionnels. Je n'y vois assurément aucun mal, mais qu'on ne nous trompe pas sur la marchandise.

Les passages les plus amusants, les moins vides de sens aussi, concernent les écrivains. Nous ne les voyons plus dans leur œuvre, guindés et gourmés, mais, enjambant les poufs de salons et multipliant les baise-main pour parvenir à épouser la vieille dame du quai Conti. Des pages précieuses sur Anna de Noailles, qui fut une créature prodigieuse et agaçante et dont il ne restera plus bientôt que quelques cris déchirants. Des souvenirs, plus brefs encore qu'instructifs, sur Gide, Bazin — "Il a toujours l'air de faire sa première communion" — Bordeaux — "Il a de grosses rentes et un solide château" — Bourget — "Il fut perdu par le désir de s'acheter un habit, plus tard un cheval, plus tard encore, une automobile" — Benoit — "Ses ruses, ses excès amoureux, ses goinfreries fastueuses et ses beuveries lyriques ont atteint à la grandeur" — Mauriac, Morand, Montherlant qu'il admire plus que tout autre. Ce ne sont sans doute que des jugements rapides et de petites anecdotes, mais ces notes peuvent contribuer à fixer un aspect de notre époque. Dans l'ensemble, à lire le mémorialiste désenchanté, il n'y a pas lieu d'être très fier de cette première moitié du XX^e siècle. Mais à la vérité, le France qu'a connue et que nous peint Germain, n'est qu'une toute petite fraction, tapageuse et agitée, de la France véritable. C'est un réconfort de le penser et de le croire.

UN DEMI-SIÈCLE SANS DÉTELER

Un gros bouquin, de près de cinq cents pages (*Cinquante ans de panache*, Pierre Horay), rédigé par André de Fouquières, qui fut un arbitre des élégances parisiennes et l'un des ornements de choix du gratin. Le monsieur dépassant aujourd'hui les trois-quarts de siècle a entrepris d'égrener ses souvenirs et d'évoquer les fastes d'un passé à jamais révolu. Il n'est question que de diners et de chasses, de bals et de danses, de duchesses et de princesses, de marquises et de comtesses. André de Fouquières n'a vécu qu'avec des gens à particule et il s'en réjouit. Il y a quelque chose de puéril et de touchant à penser qu'un personnage aussi désuet puisse encore respirer l'air de notre temps. Sans doute s'émeut-il sur la fin d'une société qui l'a enchanté ; pour lui, notre civilisation est en péril. Nous le croyons aussi, mais pour des raisons qui nous semblent moins futiles.

Je mentirais effrontément en affirmant que ce livre retient beaucoup notre attention, d'autant moins que l'auteur, demeuré galant homme, émousse ses pointes et ne veut pas trahir sa caste, même si elle a passablement bien réussi à se détruire elle-même par sa parfaite inutilité sociale. Ici et là, on peut relever un trait qui ne manque pas de piquant, mais il faut tourner de nombreuses pages avant de retrouver une nouvelle bonne fortune. Je retiens ici quelques anecdotes, parce qu'elles sont savoureuses, même si la plupart sont déjà connues par d'autres mémorialistes.

Maurice Bertrand avait épousé la veuve de son compatriote Alphonse Allais. Il semble que le second mari de la dame avait une tournure d'esprit apparentée à celle du premier. Il s'installe un soir à la table d'un Israélite opulent et entreprend de le convaincre qu'ils ont été camarades de régiment. Le Juif demeure stupéfait et sceptique. Alors Bertrand de dire : "Rappelle-toi, mon vieux, c'était dans les trompettes à Jéricho !" Le même Bertrand, sortant avec un camarade de chez Maxim's à cinq heures du matin, regarde le ciel rougissant et demande à un balayeur : "Est-ce l'aurore ?" Le brave homme lui répond : "Je ne sais pas, monsieur, je ne suis pas du quartier".

On connaît l'attachement de Jules Lemaître pour la comtesse de Loynes, qui était son aînée et qui devint son égérie. Ce qui permettait à Henry Becque un mot cruel : "Ce pauvre Lemaître ! Il la voit toujours à soixante ans !" Mais après la mort de la comtesse, dont la carrière avait commencé comme rinceuse de bouteilles à Reims, et qui avait mené une vie dépourvue de scrupules, le même Lemaître disait non sans une certaine férocité : "Pauvre chère ! Nous la retrouverons dans un demi-monde meilleur..."

Comme trait de mœurs, voici qui est charmant et révélateur. Le comte Aimery de La Rochefoucauld était entiché de sa noblesse et ramenait tout à sa fameuse famille. Un jour, une dame en visite lui demande quel est le personnage d'une miniature accrochée au mur dans un salon. — C'est Henri IV, madame. — Vrai ? Je ne l'aurais pas reconnu ! — Il s'agit d'Henri IV de La Rochefoucauld, naturellement, réplique le comte. Il faut bien s'entendre, n'est-ce pas ?

La réputation intellectuelle de feu André Tardieu n'est plus à faire. Un examinateur du Collège de France, agacé par un talent aussi éclatant, avait juré de le prendre en défaut. Il lui demande quelle était la couleur des cheveux d'Alexandre le Grand. Tardieu de lui répondre sans hésitation : "Ils étaient verts, monsieur, c'étaient des lauriers !" Comme violon d'Ingres, Tardieu pratiquait le découpage sur bois. Comme il commençait à se détacher de Mary Marquet et à pencher vers Marcelle Chantal, on murmura : "Il a abandonné la marquetterie pour le bois de... chantal". Ce sont les divertissements anodins d'une société oisive.

On ne se lasse pas de réentendre les bons mots malicieux et charitables le plus souvent, de l'excellent chanoine Mugnier. Parlant des femmes, un médecin sceptique lui disait : "Leur véritable confident, c'est nous, ce n'est pas le confesseur. — Sans doute, riposte le prêtre, mais le médecin, lui, ne pardonne pas..." Une réplique qui eût ravi Molière... À un déjeuner, un homme s'adresse à l'abbé Mugnier : "Je suis convaincu que vous refuseriez d'embrasser votre voisine !" La réponse ne se fait pas attendre : "Certes, car ma voisine n'est pas encore une relique..."

Tirons ici l'échelle. Versons un pleur rapide sur André de Fouquières et ses semblables qui avaient placé les plus hautes vertus de la vie dans les cotillons et les fêtes masquées, dans les titres et les décorations, et qui s'attristent à voir crouler leur monde. Ils appartiennent déjà à l'histoire ancienne et ne s'en doutent même pas.

Roger DUHAMEL

PAR MON HUBLLOT

3 juin. — Des chiffres officiels viennent de paraître : il y a actuellement, dans les quarante-huit États de la République voisine, un total de 29,241,580 catholiques, le chiffre le plus élevé qui ait jamais été atteint. Au cours des douze derniers mois écoulés, on note les augmentations suivantes : 570 prêtres, 2,190 séminaristes, 144,595 enfants inscrits aux écoles catholiques américaines. De plus, en l'espace de dix ans, les conversions à notre religion se sont élevées à 1,040,999. Un point sombre : la diminution des étudiants dans les collèges et universités catholiques ; néanmoins, en 1952, il y en a encore deux fois plus qu'en 1946. Le catholicisme américain s'est puissamment développé depuis l'établissement de 1634 au Maryland. Il constitue la religion numériquement la plus importante aux États-Unis, les autres Américains se partagent en 252 dénominations d'importance inégale. Tout n'est donc pas perdu chez nos voisins. S'il y a des jeunes gens pourchasseurs de lingerie féminine, si des femmes sanglotent en écoutant les hurlements délirants de John Ray, si des admirateurs de John Garfield s'écrasent devant sa tombe, il y a aussi des chrétiens qui savent respecter la hiérarchie des valeurs, qui savent raison garder. Ceci corrige cela.

5 juin. — L'immigration française au Canada pose des problèmes complexes, des difficultés concrètes. Une jeune association comme l'Accueil franco-canadien s'efforce d'en résoudre un certain nombre, avec des moyens limités. Son fondateur, Jean-Marc Léger, explique lucidement la situation au Richelieu. Diction excellente, tenue un peu compassée, mais une admirable clarté d'exposition et beaucoup de tact. Sa francophilie n'est pas aveugle, elle s'appuie sur une analyse approfondie du fait canadien-français. — Quelques heures plus tard, assemblée générale de l'Alliance française. Après dix-huit années à la présidence, Me Ernest Tétrault, successeur du juge Gonzalve Désaulniers, fait valoir ses droits à la retraite. Il est remplacé par Jean Lallemand, un rentier de qualité qui saura recevoir nos hôtes français avec tout le faste dont il est coutumier. Réunion close, c'est

plaisir de bavarder avec Mme Robert Choquette, vive et parfois agréablement malicieuse, avec Philippe Ringuet Panneton, rentré ces jours-ci de Paris, où il représentait notre Académie aux fêtes en l'honneur de Victor Hugo : l'occasion est excellente pour s'informer de nos Canado-Parisiens qu'il a revus, Robert de Roquebrune, qui songe à la retraite, François Hertel, gagnant sa matérielle à des travaux de traduction, Pierre Baillargeon, toujours incompris, des autres comme de lui-même sans doute. L'heure passe trop vite...

6 juin. — Dans le calme de la nuit, je feuillette de vieux papiers de famille ; des testaments jaunis, des notes nécrologiques, des coupures de journaux, des souvenirs éteints. Mes yeux tombent sur un passeport, comportant la photo et les indications d'usage. Je me fais cette réflexion : j'ai aujourd'hui exactement l'âge qu'avait mon père quand je l'ai connu ; c'est-à-dire quand j'ai commencé à prendre nettement conscience de sa présence. Comme il me paraissait un adulte définitivement entré dans l'univers mystérieux des grandes personnes ! C'est ainsi sans doute que mes enfants me voient, avec des yeux mieux assurés que les miens, mais qui ne déchiffrent pas les secrets incommunicables. Le même âge que mon père, oui, et comme je me sens profondément plus près de l'enfant que j'étais, plus près de lui, ah ! oui, que de l'homme qu'il est devenu et que je suis à jamais ! Je ne choisis pas qu'il y ait de la nostalgie dans cette rêverie nocturne ; seulement un petit pincement au cœur en évoquant ce qu'on ne retrouvera jamais plus, en se disant aussi qu'on ne laissera, malgré soi, à ceux qui viennent après nous et qui nous tiennent plus que la vie, qu'une image déformée, dont ils se traceront malaisément les traits, même si d'aventure ils s'y efforcent.

9 juin. — Le Canada célèbre aujourd'hui l'anniversaire officiel d'Elisabeth ; une occasion de congé. Cette jeune femme possède beaucoup de prérogatives. La constitution lui permet de vendre la marine ; nous ne connaissons aucun fol enchérisseur et il serait bien étonnant que la souveraine se prévalût de cet avantage, d'autant moins que son mari est un

marin de carrière. Elle peut aussi jeter en prison le premier ministre en l'accusant de lui avoir donné de mauvais conseils ; cette perspective ne semble pas beaucoup inquiéter M. Churchill. La reine a aussi le droit de licencier l'armée, ce qui serait de très mauvais goût dans les circonstances présentes. Elle peut décerner n'importe quel titre à qui elle veut, mais je ne me sens nullement visé. Comme elle est autorisée à congédier tel ou tel fonctionnaire qui lui déplaît, elle peut accorder sa grâce à un meurtrier. Quand la princesse Marguerite décidera de se marier, elle devra demander la permission à sa grande sœur ; avis aux intéressés. Si le cœur lui en dit, la reine peut s'installer au volant d'une voiture sans permis et filer à la vitesse qui lui plaît ; elle est la gardienne de tous les enfants abandonnés, des imbéciles et des crétins du royaume, s'il y en a ; elle possède la plupart des cygnes qui glissent indifférents sur la Tamise. Elle ne paie pas d'impôt sur le revenu, la veinarde ! Elisabeth lit le discours d'ouverture des Chambres, mais il lui est interdit de l'écrire, même si elle possédait les dispositions pour le faire. Il n'est pas non plus question qu'elle refuse de signer une loi, quoiqu'un projet ne deviendrait jamais une loi si elle refusait de le signer. Il lui est impossible de comparaître devant un tribunal, même s'il s'agit de la cour du banc de la reine, et on ne peut la poursuivre pour aucun crime, même pour meurtre ; heureusement qu'elle n'abuse pas trop de ce privilège. De plus, conformément à l'article 74 de notre code pénal, est coupable de trahison et passible de mort quiconque cohabite, avec son consentement ou non, avec une reine épouse ; nous ne sommes pas, au Canada, tellement exposés et la sécurité maritale du duc d'Edimbourg n'est pas en péril.

12 juin. — Revu aujourd'hui, au hasard d'une rencontre, un ami médecin. Excellent dans sa spécialité, il est aussi grand voyageur. Je l'interroge sur ses projets immédiats ; quels pays entend-il visiter ? Il se rembrunit vite et me confie son intention de demeurer ici pour un certain temps. Des confrères ont fait courir le bruit qu'il était toujours absent ; une généralisation délibérément bâtive. Et la clientèle abusée par ces propos négligemment colportés commençait à se détacher de lui. La politique de présence joue dans tous les domaines.

13 juin. — *Fin de soirée avec des amis de nos milieux radiophoniques. J'écoute parler ces comédiens chevronnés, au reste excellents. L'accord se fait aisément sur deux points. Les jeunes, qui n'ont pas été rompus à la discipline exigeante de la scène, spéculent plus sur le cabotinage que sur le travail. Une jolie jambe remplace le talent. Le micro devient une école de paresse et de laisser-aller. On s'entend aussi pour reconnaître l'insécurité du métier. Règle générale, un journaliste, par exemple, demeure à son poste jusqu'à ce qu'il démissionne ou qu'il fasse une coche mal taillée ; et là encore... L'interprète radiophonique, lui, est à la merci de tous les aléas. Sur quoi pourrait-il établir son budget quand, malgré son application et ses dons, il apprend brusquement que le commanditaire a décidé de limiter les frais de sa publicité ? Cette instabilité contribue beaucoup à entretenir un climat d'intrigues. La lutte pour la vie se fait âpre.*

14 juin. — *Je lis, avec une certaine curiosité d'abord, avec un intérêt passionné par la suite, la première tranche d'un récit troublant, dans le SATURDAY EVENING POST. Dans une petite ville du Michigan, trois garçons entre 18 et 20 ans, assassinent un soir une infirmière rentrant de son travail. Ils ne la connaissaient pas, ils n'ont cédé à aucun instinct sexuel. Ce qu'ils ont voulu, s'accomplir, parvenir à leur maturité. Ils ont reçu une éducation saine ; le milieu familial n'offrait rien de répréhensible. Tout cela pose des énigmes. Comment se fait-il qu'à partir de la cinquième année, la vie intime des enfants semble échapper à peu près complètement à des parents soi-disant attentifs ? De ce cas malheureux, peut-on faire découler une critique sévère de toute l'éducation américaine ? Ne serait-ce pas une résultante inévitable de la mort de Dieu ?*

15 juin. — *Beaucoup causé de politique avec un homme intelligent ; c'est aussi rare que plaisant. Ses convictions ne sont pas les miennes ; et cependant, sur un certain plan, dont on discute peu sur les tréteaux, comme nous nous entendons ! Ce qui manque peut-être le plus aux politiciens, dans tous les partis comme dans tous les pays, c'est une appréhension créatrice. Non pas l'improvisation brouillonne ou opportuniste, mais une appré-*

bension du possible dans le cadre strict des réalités. On pourrait creuser ces notions ; tant d'autres, Alain, Bainville, parmi les plus récents, l'ont fait et à quoi cela a-t-il servi?... Fini la soirée à écouter, amusé, le tour de chant de Trenet. Je ne l'avais pas vu depuis son premier séjour en Amérique. Il a de l'abattage, ce grand garçon de quelque trente-cinq ans, toujours souriant, dont les chansonnettes pétillent comme de la mousse de champagne. Il ne se renouvelle pas beaucoup, mais il a des inventions charmantes, des trouvailles d'une poésie légère, attendrie ou moqueuse. "Le temps des poètes" et "Dans les pharmacies" sont deux réussites dans des registres entièrement différents.

16 juin. — Il y a des gens qui ont l'humour sombre. À une réception de mariage j'entends jouer par le trio musical la pièce très connue de Meyerbeer : "Plaisir d'amour ne dure qu'un moment..." Il faudrait maintenant interroger la mariée sur ses impressions...

17 juin. — Il est curieux, de lire sous la plume de Choderlos de Laclos, ces lignes adressées à sa femme et à ses enfants peu de temps avant que de mourir : "Être réuni aux objets de ses affections n'est assurément pas un moyen pour ne pas mourir, mais au moins c'est celui, et c'est le principal, de vivre jusqu'à la fin de sa vie". On ne retrouve pas ici le trait aigu, la pointe acérée, le cynisme lucide qui donnent tant de charme à la correspondance de la marquise de Merteuil et du vicomte de Valmont. Le style, est-ce dont l'homme ? Sans doute, mais un homme n'est jamais simple....

18 juin. — L'Italie s'est enrichie depuis quelques heures de deux jumelles à qui nous souhaitons d'être aussi belles que leur mère. La maman s'appelle Ingrid Bergman ; une admirable artiste nordique que l'on applaudit naguère dans INTERMEZZO — avec le regretté Leslie Howard — et dans JEANNE D'ARC. Cette actrice au regard pur a défrayé la chronique internationale en ces dernières années. Elle tournait un film, STROMBOLI, sous la direction de Roberto Rossellini. La pellicule ne fut pas un chef-d'œuvre, mais Rossellini trouva que Bergman était à elle seule un

chef-d'œuvre. Il n'y avait qu'un léger inconvénient : l'attachante Ingrid s'appelait dans la vie privée Madame Lindstrom. Qu'à cela ne tienne, puisque l'amour n'a jamais connu de lois ! À un certain moment, l'interprète alourdie a réclamé un divorce afin que Rossellini eût un fils qui portât son nom. Début modeste en somme, puisqu'il y a maintenant deux jumelles, Isabelle et Ingrid ; le père, galant homme, déclare qu'elles sont de fort belles filles. Ingrid Bergman a magnifiquement campé le personnage de la pucelle, mais ce n'était qu'au cinéma.

19 juin. — Quand nous tombe sous la main un ouvrage canadien assez ancien, nous constatons qu'il a été enregistré au ministère de l'Agriculture. Nous en faisons volontiers des gorges chaudes. La culture se loge où elle peut ! Mais ce n'est pas dans notre seul pays qu'elle est aussi mal lotie. Je lis que le romancier belge Edmond Glesener, qui fut directeur des Beaux-Arts, s'amusait à rappeler qu'au moment où ce département fut créé, les lettres et les arts étaient en Belgique rattachés au ministère de l'Agriculture. Nous n'avions donc pas innové dans le loufoque. Reconnaissons qu'au Canada comme en Belgique, cette cocasserie est disparue.

20 juin. — Il était une fois un chef africain qui s'était épris d'une petite Londonienne blonde ; comme il était bonnête ou qu'il manquait d'imagination, il ne trouva rien de mieux à faire que de l'épouser. En unissant sa vie à celle de Ruth Williams, Seretse Khama a plongé le gouvernement britannique dans la plus grande perplexité. Remontons dans le temps. Le grand-père de Seretse, Khama III, réunit plusieurs tribus bantous pour former le petit peuple bamangwato, composé surtout d'éleveurs de bœufs sur un territoire malheureusement situé à la frontière septentrionale de l'Afrique-Sud. Quand les Boers tentent une razzia en 1878, Khama III demande et obtient l'appui de la reine Victoria ; de là date l'amitié entre Anglais et Bamangwatos. Après un règne de plus d'un demi-siècle, le souverain meurt en 1923 laissant la succession à son fils, Sekgoma II, qui ne survit que deux ans à son père. Seretse, né en 1921, est évidemment trop jeune pour régner ; son oncle Tschekedi assure la régence et s'occupe affectueusement de son neveu. Éducation soignée : Lovedale College, au Cap,

baccalauréat à Fort Hare, droit à Oxford. À Londres, il fait la connaissance d'une jeune sténo ; c'est bientôt le mariage. À l'été de 1949, Seretse se rend dans son pays et éprouve peu de difficultés à faire approuver le choix de sa femme blanche par les siens ; peu après, arrive Ruth qui charme ses sombres sujets. Mais en mars 1949, Seretse se rend seul à Londres où il est convoqué ; sa femme demeure parmi les Bamangwatos, car elle veut que son enfant naisse sur le sol de sa patrie. Dans la capitale anglaise, on demande au chef d'abdiquer ; il s'y refuse. Aujourd'hui la petite famille vit dans un appartement de Regent's Park, cependant que ses compatriotes se livrent à de fréquentes émeutes en guise de protestations. Le fond du problème, c'est que les Anglais redoutent les représailles du premier ministre sud-africain Malan, qui menace d'annexer le territoire des Bamangwatos, si l'épouse blanche d'un chef noir accepte d'y régner. Non, les Allemands n'ont pas inventé le racisme. Cette histoire se passe de nos jours, pendant que des messieurs très calés étudient sérieusement des déclarations de l'homme dans les augustes réunions de l'O.N.U., pendant que l'on rédige des chartes pour l'émancipation, la libération et l'égalité de tous les hommes.

23 juin. — Les délégués au III^e Congrès de la Langue française arrivent à Montréal où la Société Saint-Jean-Baptiste leur offre un dîner au Windsor. Ce genre de réunions commence toujours beaucoup trop tard ; les excuses sont légion, mais le fait n'en demeure pas moins vrai. Heureusement qu'il y a la réception apéritive, où il est agréable de converser avec des personnalités ecclésiastiques et civiles. Mgr de Provençères, archevêque d'Aix-en-Provence, est encore un jeune homme ; tout ce qu'il voit du Canada, tout ce qu'il apprend des Canadiens français, nourrit sa curiosité. Je devine qu'il nous ignorait à peu près complètement et qu'il éprouve une certaine satisfaction à nous découvrir.

24 juin. — Un incendie, survenu à quatre heures du matin, a détruit la plupart des chars allégoriques. Malgré tout, le défilé aura lieu ; réunit des centaines de milliers de personnes. Le ciel est gris et lourd, mais l'orage n'éclatera que quelques minutes plus tard, après ce divertissement enfantin

SECRETARIAT DE LA PROVINCE

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE

L'encouragement à la musique compte au nombre des fonctions principales du Secrétariat de la Province de Québec.

Aux subventions versées à certaines sociétés musicales, il a ajouté la création d'un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, avec section à Québec, où tous les avantages possibles sont offerts aux Canadiens de se perfectionner.

Pour renseignements, s'adresser au directeur du Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, 1700, rue St-Denis Montréal, ou à la Section de Québec, 30, Avenue St-Denis, Québec.

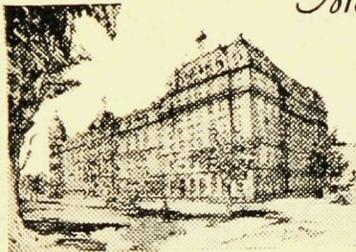
OMER CÔTÉ, c.r.,

Secrétaire de la Province

HOTEL
Windsor

CARRÉ DOMINION

Montréal



PARIS À MONTRÉAL

Restaurant

CHAMPS - ÉLYSÉES

Cuisine Française de Renommée mondiale

HOTEL BERKELEY

André Bertheau
Propriétaire

N. E. Verge
Gérant

1188 ouest, rue Sherbrooke
Tél. MA. 7351

Montréal

THE RANKIN COMPANY LIMITED

INGÉNIEURS INDUSTRIELS CONSEILS

1549 PLACE BURNSIDE

Fl. 5255

MONTRÉAL

HOMMAGES AUX DIPLÔMÉS

COMPAGNIE CANADIENNE DE CARRELAGES LIMITÉE

Directeurs : L. JOLY — J. ADAMS

37 ouest, rue JEAN-TALON, MONTRÉAL — TA. 7288

TUILE D'ASPHALTE — DE CAOUTCHOUC, ETC.

TUILE
MARBRE
TERRAZZO
VITROLIT

et populaire. Le dîner-opérette, dans l'immense salle du Palais du Commerce, est en son genre un succès ; environ 2,000 convives mangent lentement — au rythme du service — un repas convenable, pendant que des jeunes, revêtus de costumes gais et colorés, chantent des refrains enjoués. De tels spectacles me divertissent médiocrement ; nos visiteurs de l'extérieur doivent y trouver plus d'agrément.

25 juin. — Me Honoré Parent accède ce soir à la présidence du Cercle universitaire. Il apportera à ces fonctions ses qualités habituelles qui l'ont fait apprécier partout où il est passé. Esprit à la fois éclairé et modéré, capable de tenir compte des rigueurs d'une doctrine et des exigences du réel. Cela fait un heureux mélange, moins fréquent qu'on ne croit.

27 juin. — Ouverture des cours d'été dans trois facultés : Lettres, Sciences, Hygiène. À midi, Mgr le Recteur souhaite la bienvenue à des étudiants venus d'un peu partout. Beaucoup de religieux, qui viennent chercher pendant les vacances un complément à l'enseignement qu'ils dispensent l'année durant dans leurs institutions. Un certain nombre d'étrangers aussi ; dans les couloirs, des conversations s'échangent en anglais, et l'on entend aussi de chauds vocables espagnols ourler les lèvres de petites Sud-Américaines. Ces cours font de Montréal un point de ralliement, un carrefour intellectuel. C'est le Paris du pauvre... — À l'angle de Peel et Sainte-Catherine, je croise l'excellent écrivain Paul Toupin, accroché à un cigare tout à fait capitaliste. Nous bavardons un peu. Il s'est remis à l'œuvre ; une autre pièce de théâtre, pour faire suite au CHOIX et à BRUTUS. L'atmosphère sera encore historique, mais, cette fois, les personnages seront entièrement imaginaires. La scène doit se dérouler au temps de Louis XI, ce sera l'histoire d'une résistance en un temps où le mot n'était pas inventé ou n'avait pas encore le sens qu'il s'est acquis de nos jours. Nous n'avons pas fait nos classes de Résistance, nous reprochait un jour le pontife René Garneau ; Toupin nous fournira l'aubaine de combler cette lacune.

28 juin. — Des statistiques récentes nous apprennent que chez nos voisins, on se marie plus jeune qu'autrefois. Moyenne de 22 ans six mois — hommes et 20 ans quatre mois — femmes. Le résultat, c'est un plus grand nombre de familles, ce sont aussi des familles plus nombreuses, de jeunes couples ayant plus d'années devant eux pour "vouloir" avoir plus d'enfants. Ces derniers sont les premiers bénéficiaires de la tendance actuelle ; les parents, moins éloignés d'eux, s'intéressent davantage à leur activité, comprennent mieux leurs réactions. Ce regain de popularité en faveur de l'institution conjugale dépend sans doute des conditions économiques prospères, mais un autre phénomène, plus paradoxal de prime abord, entre en jeu : la conscription partielle à laquelle sont soumis les Américains. Parce qu'ils devront partir, dans six mois ou dans deux ans, pour le camp d'entraînement d'abord, pour la Corée, l'Allemagne ou autres lieux ensuite, ces jeunes gens veulent, avant de se plier aux exigences nationales, quelques semaines ou quelques mois de ce bonheur calme, dont ils emporteront le souvenir embelli partout où les dirigera leur dur destin d'hommes du vingtième siècle. Il y a aussi les adultes d'un certain âge à participer à cet engouement matrimonial. Des célibataires chevronnés et résistants faiblissent, la quarantaine sonnée. On remarque que les hommes se remarient en plus grand nombre que les femmes ; la leçon d'une première expérience ne les a pas guéris. Les hommes vieillissants, c'est bien connu, inclinent à épouser des femmes de plusieurs années leur cadette ; ils se donnent ainsi l'illusion de se rajeunir ou de n'avoir pas vieilli. En ajoutant à cette tendance le fait que les femmes vivent généralement plus longtemps que les hommes, on s'explique qu'il y ait chez nos voisins trois veuves dépassant 54 ans pour chaque veuf dans la même catégorie d'âge. Notons enfin qu'il y a deux fois plus de femmes mariées qui travaillent à l'extérieur du foyer que de femmes célibataires. De tous ces faits glanés dans un rapport statistique, un sociologue pourrait tirer de savantes conclusions. Je ne m'y essaierai point, ne disposant pas du vocabulaire lourd et abstrus de l'école.

29 juin. — Le vice-roi canadien s'intéresse aux livres. À London, devant des écrivains, il déclare que le monde des lettres est probablement en train de connaître une révolution semblable à celle que la radio a opérée dans les habitudes musicales de la population. Aux débuts de la T.S.F., les

auditeurs écoutaient à peu près n'importe quel genre de musique, sans distinction ; peu à peu s'est formé le goût du public, qui exige aujourd'hui de la musique de qualité. Le même phénomène se produirait pour les livres, si bien que nous ne faisons que commencer à comprendre qu'il se crée un vaste marché pour les éditions à bon compte, accessibles à toutes les bourses. M. Massey est d'avis que les bons livres parviendront à éliminer les ouvrages médiocres. C'est le contraire de la loi économique de Gresham, voulant que la mauvaise monnaie chasse la bonne !

30 juin. — C'était à prévoir : des débats s'engageraient autour de la sortie intempestive de Pierre Daviault au III^e Congrès de la Langue française. J'ai bien hâte de connaître le texte officiel de cette communication ; d'aucuns la commentent, qui ne doivent disposer comme moi-même, que d'un pâle résumé d'agence. Si l'on n'a pas faussé la pensée de l'érudite linguiste, il aurait dit en somme que le français est devenu une langue morte au Canada, qu'il n'existe aucun remède pour corriger ce mal. Les progrès de l'industrialisation ont forcé le langage des citoyens d'anglicismes et d'expressions argotiques de leur propre — et pauvre — invention. En général, il est vrai, nos gens redoutent de parler une langue convenable par crainte de passer pour snobs ; ils abandonnent cette préoccupation aux intellectuels qui, à mon sens, s'en acquittent assez médiocrement. Dans l'ensemble, je crois bien que Daviault a raison, malgré la sévérité outrancière de sa critique et son pessimisme exagéré. Il agit souvent avec plus d'humeur que de jugement ; on l'a vu récemment quand il s'est mêlé d'une querelle qui ne le regardait ni de près ni de loin, intervention qui ne l'a guère grandi. Ses observations en marge de notre parler peuvent être tout à fait judicieuses, car il est de la partie et connaît le sujet comme très peu au Canada ; il aurait dû les réserver pour des sociétés de spécialistes qui auraient pu en tirer bénéfice. Il a préféré, devant nos amis des provinces anglophones et de la Nouvelle-Angleterre, semer le doute, inviter au découragement, souligner la vanité de l'effort. Goût du scandale ? Peut-être bien, après tout. C'est dommage. Daviault a gagné en tout cas que son nom soit imprimé en première page de la GAZETTE ; quelle belle et reconfortante confirmation n'apportait-il pas à nos concitoyens de langue anglaise qui entre-

tiennent soigneusement la légende que nous ne parlons pas français ! Ce sera l'un des incidents déplorables de ce III^e Congrès.

3 juillet. — *Le pauvre Drieu La Rochelle, qui devait se donner la mort après qu'il se fût rendu compte qu'il avait perdu son triste pari, écrivait, dès 1920 : "L'Amérique s'est levée et toute l'échelle des grandeurs politiques est à refaire. L'intrusion, dans l'activité mondiale, qui était tout abandonnée à l'Europe et à ses entreprises mesurées, d'un Empire aussi formidable par le nombre et l'énergie, dont le territoire est à l'abri de toute insulte et comme retranché sur une autre planète, cela en brise le rythme. Il nous faudra du temps pour nous mettre au point. Ce n'est pas tout : l'Amérique n'est pas une exception. Voilà que de l'autre côté du monde s'agit dans la fureur d'une naissance d'Hercule, la Russie nouvelle, l'autre puissance de demain. Peuples d'Europe, réduits et exténués, nous sommes entre ces deux masses : Amérique et Russie ; ces deux moitiés immenses d'un horizon d'airain..." Ces lignes, datant de 1920, ne rejoignent-elles pas, par leur divination, les propos de Tocqueville, à son retour de son voyage aux États-Unis ? Si Drieu s'en était tenu à ce genre de dissertations, il n'aurait pas sombré dans le triste nihilisme qui débouchait sur le gardénal et le robinet du gaz.*

7 juillet. — *Titre d'un article paru dans le COURRIER DE SAINT-HYACINTHE : "Claude Melançon, ami des bêtes, président de la Société Royale". N'y a-t-il pas matière à étonnement ? Peu importe le sentiment, favorable ou non, que l'on entretienne sur ce groupement d'inspiration outaouaise. Aucun détracteur, si véhément fût-il, n'irait jusqu'à établir un lien de cause à effet entre l'amitié pour les bêtes et la présidence de la Société Royale. Voilà qui est d'un déplorable mauvais goût ; même si cette chronique est signée "L'Illettré" ; d'autant plus que cet illettré est lui-même de la dite Société et qu'il n'est pas du tout illettré et que Claude Melançon est loin d'être bête. Le danger des titres... Ceux qu'on porte comme ceux dont on coiffe les articles.*

9 juillet. — Nous avons ce matin la visite, aux cours d'été de la Faculté des Lettres, de M. Gabriel Rémond et de Madame. Voici un Français, venu pour la première fois au Canada lors des fêtes en l'honneur de Jacques Cartier et qui s'est depuis lors spécialisé dans tous les problèmes de la vie française en Amérique. Il a assisté au récent congrès de Québec et il rapporte de son séjour parmi nous, de ses contacts avec tous les groupes francophones nord-américains, une belle confiance en l'avenir. Son optimisme sain tend à étouffer des inquiétudes qui s'emparent de nous, à certaines heures. M. Rémond note avec satisfaction les progrès constatés en vingt ans, au sujet de la langue notamment. Ce qui compte par-dessus tout, c'est de sauvegarder et au besoin de ranimer en nous la vie française ; tout le reste nous sera donné par surcroît, à condition de le vouloir vraiment....

10 juillet. — Bonne conversation avec le curé A. A., pasteur d'une paroisse quelque part dans le nord de la Saskatchewan. Ce fils de la région mascoutaine est installé là-bas depuis plus d'un quart de siècle. Il connaît le prix de la lutte quotidienne, de la résistance opiniâtre, des gestes hardis et nécessaires ; aussi ne se paie-t-il pas de mots. En une heure, il m'expose avec un sain réalisme, sans aucun nationalisme cocardier et verbal, sans jérémiades ni pleurnicheries, les conditions de la population franco-catholique. Elles ne sont pas pleinement réjouissantes, il s'en faut de beaucoup. Le recrutement d'un clergé national est difficile ; l'absence d'une élite intellectuelle paralyse beaucoup d'initiatives. Les gens nés au Québec et conservant encore vivaces les traditions ancestrales se font de moins en moins nombreux ; leurs fils ont moins d'attaches avec le passé. Groupés autour du clocher, tout espoir n'est pas perdu ; mais quand ils sont dispersés, noyés dans le milieu anglo-protestant, rongés par les unions mixtes, c'en est fini. "Nous avons longtemps vécu sur le vieux gagné, m'affirme mon interlocuteur ; il s'agit maintenant de nous renouveler, d'adapter nos procédés à une situation différente... Ah ! pourvu que nous puissions tenir

encore une génération, la partie sera gagnée..." Malgré les distances, comme nous éprouvons en notre chair la puissance d'une solidarité plus forte que la mort !

11 juillet. — *Quel plaisir de revoir périodiquement un ancien professeur demeuré un ami, devenu un camarade. Dix ans d'âge s'abolissent aisément au fil du temps. L'adolescent voit loin de lui le jeune homme de vingt-cinq ans ; passée la trentaine, le fossé est comblé. Ce qu'il y a de précieux, d'irremplaçable dans les amitiés nouées à la saison de la spontanéité, c'est qu'elles ont conquis leur autonomie, qu'elles subsistent en quelque sorte par elles-mêmes ; de longs mois peuvent s'écouler et, nous retrouvant, nous avons l'impression réconfortante de reprendre la conversation, sans hiatus, au moment même que nous avons dû l'abandonner. Cinq, six amis peut-être nous suivent ainsi dans l'existence ; compagnons silencieux et présents. Ils allègent le poids du jour de leur mystérieuse communion.*

14 juillet. — *Ab ! quelle chaleur ! Dans le canyon de la rue Saint-Jacques, c'est suffocant. Nous avons gratuitement ce que recherchent Phipper, au prix fort, les gens aisés, dans le Sud, et nous avons l'audace de nous plaindre ! Il est vrai qu'ici nous avons contracté la déplorable habitude de travailler. Comme Adam a eu tort de porter le fruit à ses lèvres ! Sans doute faut-il toujours respecter ses parents mais avouons que l'ancêtre a un peu exagéré. Ce qu'elle devait être savoureuse, notre grand'mère Ève, pour qu'il ait sacrifié d'un cœur léger toute sa postérité... C'est la fête de la France ; surtout un symbole. La prise de la Bastille par la populace parisienne, cette prison où l'on n'a trouvé que des imbéciles et des infirmes, n'est pas très reluisante. C'est une occasion de nous souvenir de la France et c'est déjà beaucoup. Nous nous sentons de la famille, mais nous nous refusons à ces choix arbitraires, nés des préjugés et du fanatisme, entre l'Ancien Régime et la Révolution. Ce que nous aimons, c'est la France lointaine de Clovis, la France qui a vu germer sur son sol la poésie de pierre des cathédrales, la France héroïque de Jeanne d'Arc, la France brillante de François Ier, la France glorieuse de Louis XIV, la France victorieuse de*

Fleurus et de Jemmapes, la France conquérante de Bonaparte, la France souffrante de Gambetta et de Pétain. Au fond, même si certains Français ne le souhaitent pas, nous avons l'impression d'être des compatriotes : une province lointaine. Les filles ardentes de Racine sont nos sœurs et la haute voix de Bossuet retentit sur nos rives et nous communions au grand rire de Molière et nous nous retrouvons en La Bruyère et les animaux de Jean de La Fontaine courent dans nos champs et nous attendons le courrier qui nous livrera la dernière lettre de Mme de Sévigné. Tout cela, c'est de la parentèle. Tout cela, nous n'avons pas eu besoin de faire nos classes de résistance pour le penser, pour le vivre. Et que la France continue jusqu'à l'achèvement des temps.

15 juillet. — C'est la fin de la campagne électorale ; dans quelques heures, le sort en sera jeté. Ce que la radio nous en a apporté, des discours ! Et les journaux, juste ciel ! Les derniers jours d'une lutte laissent toujours entrevoir des signes de lassitude ; les orateurs, c'est forcé, ne se renouvellent pas beaucoup. Le couplet est usé, et eux aussi. À quoi bon se scandaliser à constater qu'on ne fait pas effort pour élever le niveau des débats ? Chacun recherche le résultat immédiat et tout effort d'imagination pourrait nuire à sa cause. On se contente de redites, de lieux communs. À quelques exceptions près cependant. Quelques candidats, courageux, émettent des idées. C'est bon signe. Au fond, les appliqueront-ils ? — les appliqueraient-ils ? Point de question indiscrète. Il y a quelques verbo-moteurs qui doivent aspirer à des vacances amplement méritées. Comme le disait sobrement un orateur au cours de la campagne, demain l'affaire sera "ketchup". Et l'on prétend que le français du Canada est une langue morte ?

16 juillet. — Élections provinciales. J'enregistre mon vote dans une très vaste salle où sont installés, en voisins, de nombreux bureaux de scrutin. Tout le monde est joyeux ; ce n'est pas ici qu'il y aura de la bagarre. Quelques minutes seulement après la clôture, les résultats s'inscrivent sur les bandes des télétypes ; peu de surprises vraiment sensationnelles. Dans l'un comme dans l'autre camp, je déplore l'échec de quelques bons candidats dont la présence en Chambre eût été précieuse. La mort de

M. Henri Groulx, qui écoutait à la radio les résultats très flatteurs de sa réélection, jette une note sombre dans cette soirée. Car M. Groulx, s'il avait des adversaires politiques, ne se connaissait aucun ennemi, et même ses adversaires reconnaissaient ses qualités de gentilhomme, sa bonté naturelle, son extrême courtoisie, la dignité exemplaire de sa vie. Ce que je regrette par-dessus tout, c'est la défaite de René Chaloult et même ceux qui ne partagent pas toutes ses idées doivent éprouver le même sentiment. Depuis plus de quinze ans, il était à l'Assemblée législative le brillant représentant de l'aile nationaliste indépendante. Par sa culture, par sa distinction, par sa rare éloquence, par ses connaissances parlementaires, Chaloult était à vrai dire l'ornement de la Chambre. En marge des partis, il lui était possible de signaler à l'attention des autorités de nombreux problèmes qu'il n'est pas toujours possible pour un gouvernement d'aborder lui-même. Est-ce la fin d'une carrière déjà remplie d'œuvres ? On n'ose le croire. Nous ne comptons pas tellement d'hommes de premier plan pour les sacrifier inconsidérément au Moloch électoral.

18 juillet. — Sous un titre familier à nos souvenirs historiques, "Le grand dérangement", Paul Gilson publie le poème de ses errances, à mi-chemin entre Valéry Larbaud et Blaise Cendrars. J'en détache ces quelques vers qui nous touchent davantage :

Enfant traqué de l'Atlantique
j'ai connu les Acadiens
qui s'abritaient au fond des criques
et faisaient la croix catholique
dans l'espoir du pain quotidien

Dans leur cortège
de laine grège
j'ai suivi les six mille errants
chassés de la Nouvelle-Écosse
au temps du Grand Dérangement.

LES GOURMETS
À LA RECHERCHE
D'UNE QUALITÉ SUPÉRIEURE
EXIGENT LA MARQUE

VILLA

CONFITURES

MARINADES

OLIVES

CATSUP

RELISH

CONSERVERIE DORION LIMITÉE

MONTRÉAL

BERNARD COUVRETTE, L.L.B. 1929

PRÉSIDENT

LAIT - CRÈME - BEURRE
OEUF - BREUVAGE-CHOCOLAT

A. POUPART CIE

LIMITÉE

1715, rue Wolfe - FR. 2194

Impressions

BLEUS (Blue Prints)

et
Reproductions ou fac-similés
de dessins, documents lé-
gaux, lettres, rapports, etc.
AGRANDIS OU RÉDUITS

Appelez Un. 6-7931

et nous vous dirons ce qui peut être fait

MONTREAL BLUE PRINT INC.

1226, rue Université

MONTREAL 2

Bureau : GI. 3757-58

Rés. : FR. 5618

Acme Vacuum Cleaner Co. Ltd.

Adélard SALMAN,
PRÉSIDENT

4225, De la Roche St.,

Montréal

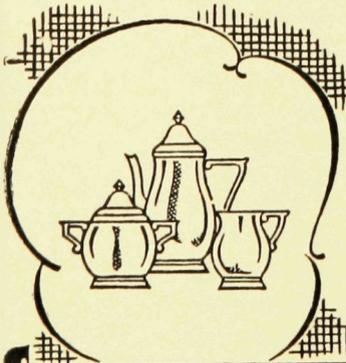
DORURE ARGENTURE

Pour la réparation de
vos argenteries con-
sultez une maison res-
ponsable.

35 années
d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans
pour la maison
HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775
987, St-Laurent
Montréal



J. Henri Achim

CLICHÉS

- POUR
- CATALOGUES
 - JOURNAUX
 - ANNONCES
 - REVUES

LA PHOTOGRAVURE

NATIONALE

*Nouvelle
adresse*

LIMITÉE
FA. 7583

2700 rue RACHEL E., MONTREAL

19 juillet. — Les députés britanniques éprouvent des embarras financiers ; ils s'apitoient sur leur sort, ce qui part d'un excellent naturel. Ils se disent qu'après tout il n'est ni raisonnable ni nécessaire qu'ils touchent l'équivalent du salaire versé à une sténo-dactylo de Montréal. L'indemnité parlementaire n'est que de mille livres, soit \$2,800 par année. C'est nettement insuffisant pour faire courir un cheval à Epsom ou pour entretenir une danseuse des Sadlers' Welles. On a longtemps considéré la besogne de législateur comme un service public que certaines gens rendaient gracieusement à leur pays. Encore faut-il être en mesure de témoigner d'un pareil désintéressement. Notre sympathie est acquise aux députés britanniques. Qu'ils se consolent toutefois en pensant que la belle duchesse de Kent est criblée de dettes, proie innocente de créanciers voraces et balzaciens ; que la reine ne veut rien divertir de sa cassette personnelle en faveur de son pauvre oncle, le duc de Windsor. Il est vrai qu'Elizabeth II a eu gain de cause dans ses propres revendications et qu'elle pourra désormais améliorer son ordinaire...

20 juillet. — Dimanche de lecture collective sur la véranda, par une chaleur accablante. Tous les journaux de fin de semaine y passent. Une amie de ma fille aperçoit la mention : Édition finale. Elle demande aussitôt : "Est-ce que ce journal ne paraîtra plus ?" Les éditeurs devront être prudents à l'avenir... Cela me fait songer aux revues populaires où l'on annonce toujours un roman d'amour complet, sans que l'on sache à quel substantif s'applique l'épithète.

21 juillet. — Les astres jouent un grand rôle dans la vie de beaucoup de gens. Nous sommes souvent dans la lune ; d'impitoyables interlocuteurs nous en tiennent rigueur. Cette silencieuse compagnie lunaire glisse par les beaux soirs sur le miroir du lac et scelle l'éternité toute relative des serments d'amoureux. Il nous arrive aussi parfois, comme le recommande Carlyle, d'attacher notre char à une étoile. Les planètes me laissent davantage froid, à l'exception peut-être de Vénus, dont le nom évocateur m'enchanté, à l'exception aussi de Mars, qui depuis si longtemps intrigue les hommes. Le professeur Picard et sa femme projettent, pour 1954, de

se rendre en ballon dans la stratosphère afin de percer quelques-uns des mystères qui entourent notre voisine — une voisine à quelque 35 millions de milles. Comment ne pas rêver à la pensée que nous pourrions faire la connaissance de frères séparés qui nous communiqueraient leurs propres expériences ! Sont-ils aussi préoccupés de nous que nous le sommes d'eux ? Sont-ce eux, les incorrigibles taquins, qui nous lancent des soucoupes volantes que tout le monde prétend avoir vues, mais que personne n'a encore réussi à nous décrire d'une façon satisfaisante ? Tout ce qu'il faut souhaiter, c'est que nous parviendrons à mieux nous entendre avec les Martiens — à condition qu'ils existent, bien sûr — que nous ne l'avons fait pendant des millénaires entre nous. Élargissons le cercle de famille, soit, mais que ce ne soit pas un nœud de vipères.

22 juillet. — Un coup de téléphone de R. R. Il est fort marri de la défaite de Chalout ; on le comprend aisément. Il m'apprend qu'on fait actuellement signer une pétition en vue de lui redonner une tribune où poursuivre son action. Louable sans aucun doute, cette initiative me paraît chimérique ; R. R. partage mon sentiment, mais il veut espérer contre l'espoir. C'est en tout cas un beau témoignage d'amitié reconnaissante que ce ralliement autour d'un noble vaincu.

27 juillet. — J'apprends avec stupeur le décès soudain d'Eustache Letellier de Saint-Just. Cet homme bon et charmant recueillera les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Pour les journalistes, il fut un modèle, un exemple. Il aura beaucoup contribué à rehausser auprès du public la réputation d'un métier souvent décrié. Comment oublierais-je tout ce que je lui dois ? Nul plus que lui n'aura peut-être pesé plus lourd dans l'orientation de ma vie. Ma reconnaissance lui est à jamais acquise, de même que mon impérissable souvenir.

R. D.